VV-FENEC

MAGAZINE

MARCEL
ET SON ORCHESTRE

KLONE – MIEGEVILLE

BISON BISOU – THE PSYCHOTIC MONKS – THE WILDHEARTS

1219

EDITO

On n'est pas très fort en anniversaire. Je dis «on» parce que j'englobe la team, histoire de ne pas être seul dans cette galère, car pour moi, c'est sûr, je ne suis pas doué... en tout cas, ma femme me le répète assez souvent, ça doit donc être vrai.

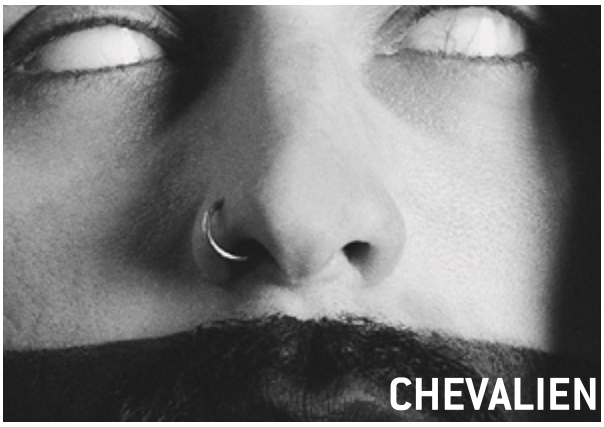
On est donc au numéro 40 du mag', ce n'est pas vraiment un anniversaire mais si tu l'as déjà feuilleté, tu t'es dit qu'on avait décidé de marquer le coup... En fait, non. Ça fait quelques mois qu'on réfléchit à faire évoluer la maquette mais ça représente un énorme travail et on est assez procrastinateur. Cet été, au cœur des vacances, on s'y est mis. Brainstorming numérique de nos envies, liste d'idées réjouissantes et premiers bricolages. C'était vraiment trop court pour tout mettre en place pour le numéro 39, tiens, on arrive au 40, ça fera d'une pierre deux coups et on ne va pas attendre le joli numéro 50 qui ne devrait pas sortir avant 2021... Donc voilà, après des heures et des heures de traficotages et de réglages en tout genre, voici la nouvelle maquette avec plein de couleurs, plus de photos et des articles dans tous les sens et de toutes les tailles. C'est aussi pour ça qu'on devait évoluer, on s'était enfermé dans deux formats de chroniques assez rigides, d'un côté les «en bref» qu'on trouvait souvent «trop étroit» (1300 signes), de l'autre les «normales» qu'on trouvait parfois «trop longues» (3000 signes environ). Cette nouvelle version casse tout ça avec juste l'idée d'écrire ce qu'on a envie sans regarder le compteur de signes (le truc en bas à gauche de ton traitement de texte), tu liras donc des articles plus longs et des articles plus courts que d'habitude mais ils sont tous à la longueur idéale ! Pour combler les vides, on ajoute des photos et pour dynamiser un peu l'ensemble on a ajouté des fonds de couleur pour pas tout mélanger. On n'est pas à l'abri d'autres changements dans le décor pour les prochains numéros mais pas aussi importants que ceux-ci. Pour autant, si toi qui lis ces lignes te sens d'une âme charitable et te trouves être un expert du design et de la maquette, on ne refuserait pas un coup de main pour améliorer la bestiole !

Autre coup de jeune pour le mag, le recrutement d'une nouvelle plume... Bon, si tu traînes tes yeux et tes oreilles dans les fanzines, des mag papier et du côté des radios associatives, tu vas crier à l'arnaque car le Guillaume Circus qui nous a rejoint n'est clairement pas «un petit jeune». Non, comme nous, il est vie-euh expérimenté, passionné et débordé. Beaucoup trop de points communs pour qu'il ne vienne pas participer à la fête. Ô quel bel enchaînement puisqu'on va attaquer la période (des fêtes) et des classements de l'année. Pour le nôtre, faudra attendre le Mag #41 car là, c'était juste pas possible en terme de timing, mais promis, on s'en occupe pour le prochain, et tant pis si nos «tops» arrivent deux mois après toute le monde, il n'est jamais trop tard pour découvrir un bon groupe... Ou pour passer une bonne soirée avec des amis ou de la famille, anniversaire ou pas.

■ Oli

SOMMAIRE

06 MARCEL ET SON ORCHESTRE
16 BLACK STONE CHERRY
18 H-BURNS
20 AIRBOURNE
18 THE PSYCHOTIC MONKS
29 DOG EAT DOG
35 BETH HART
37 THE WILDHEARTS
50 ULTRA ZOOK
52 KLONE
62 JOE BONAMASSA
67 THE HYÈNES
69 BISON BISOU
79 PLAGUE VENDOR
83 LUDWIG VON 88
90 HYPNO5E
93 MIEGEVILLE
100 RORCAL
114 MASS HYSTERIA
115 VERDUN
120 IL Y A 10 ANS
122 DANS L'OMBRE



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Mic, Guillaume Circus
Maquette couverture et mag :
Oli (avec les conseils de Ted et Eric)
Toutes photos (sauf précisions) :
DR
Photo couverture : Deborah Priem

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

Après 30 ans d'existence, une discographie exemplaire et des dizaines de concerts, les **Sleeppers** stoppent leur aventure.

Memories of a Dead Man respire à nouveau. Le groupe a dévoilé un tout nouveau morceau avec sa vidéo pour «Inner shout».

Pogo Car Crash Control est entré en studio pour enregistrer son deuxième album. Francis Caste est à la production.

Les **Stereotypical Working Class** ont fêté leurs 20 ans au Warmaudio de Décines (à côté de Lyon) le vendredi 25 octobre avec un concert exceptionnel, accompagné de Perseïde en première partie.

Une vidéo de **Nirvana** en phase de répétition de «Polly» dans le cadre du cultissime Unplugged in New-York a fait surface sur le web.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

Rage Against The Machine a confirmé son retour sur scène pour 2020, cette annonce placardise dans le même temps Prophets Of Rage.

Malgré le décès de Chris Cornell, il n'est pas exclu que **Soundgarden** puisse un jour sortir un album avec des parties chants du défunt chanteur.

Down célèbrera les 25 ans de Nola l'an prochain à l'occasion d'une tournée européenne notamment. Après leur date du Graspop Metal Meeting, le groupe vient d'être confirmé sur plusieurs autres festivals européens.

Le **Hellfest** a dévoilé sa prog avec entre autre la venue de **Faith No More**.

AqME a donné des nouvelles sur les réseaux sociaux. Et on ne peut pas dire qu'elles soient bonnes. Le groupe annule ses deux dates déjà reportées du Trianon et de Savigny le Temple. Vincent n'aura pas l'occasion de pouvoir occuper le chant courant janvier et les médecins ne se prononcent pas sur une date potentielle. Nous repassons évidemment toutes nos pensées positives de soutien à Vincent et ses proches dans cette période difficile.

QUI A DIT...

«Peut être que la chose la plus facile pour un musicien, c'est de céder à un besoin de comparaison avec d'autres.»

A. The Psychotic Monks

B. Klone

C. Marcel et Son Orchestre

D. Bison Bisou

«Aujourd'hui la plupart des groupes ont le même look que leur banquier.»

A. Marcel et Son Orchestre

B. Bison Bisou

C. The Psychotic Monks

D. Miegeville

«On ne jouerait pas dans le trou à rat d'aujourd'hui si on avait des fans.»

A. The Wildhearts

B. Bison Bisou

C. The Psychotic Monks

D. Verdun

«Je ne trouve pas d'exemple de truc qu'on aurait gardé alors que l'un de nous aurait dit ça ne me va pas.»

A. Bison Bisou

B. Verdun

C. The Psychotic Monks

D. The Wildhearts

« Les artistes ont été les grands absents de tous les mouvements sociaux depuis un an.»

A. Miegeville

B. Marcel et Son Orchestre

C. The Psychotic Monks

D. Verdun

«Nous sommes allés nous promener dans le cimetière aujourd'hui, c'était super agréable ! »

A. The Wildhearts

B. Verdun

C. The Psychotic Monks

D. Marcel et Son Orchestre

MARCEL ET SON ORCHESTRE

APRÈS LES SALLES, MARCEL ET SON ORCHESTRE EST DE RETOUR DANS LES BACS AVEC UN DOUBLE BEST-OF RECOMPOSÉ/REMIXÉ/REMASTERISÉ QUI EST UNE SORTE DE CAVERNE D'ALI BABA PLUS QU'UNE SIMPLE SUITE DE TUBES. POUR NOUS PARLER DE CETTE MINE D'OR, C'EST FRANCK, LEADER, GRAND MANITOU, BIG BOSS ET PEUT-ÊTRE MÊME MARCEL QUI A BIEN VOULU RÉPONDRE À NOS QUESTIONS. NOTE QUE LA DESCRIPTION FAITE DE LEUR CHANTEUR PRINCIPAL FAITE JUSTE AVANT EST UNIQUEMENT LÀ POUR LE FAIRE CHIER PARCE QU'EN VRAI, C'EST PAS LUI LE CHEF.

Quelle a été la clef dans le retour de Marcel ?
On est en mission. Depuis décembre 2012, le pays avait la gueule de bois et les conséquences étaient désastreuses. Élection de l'employé du mois de chez «comme j'aime» à la tête de l'état, disparition de Flipper le dauphin, nouvel album de U2, projet de reformation du Nadine Morano Circus, les étudiants donnaient plus de crédit à BFM TV qu'à Charlie Hebdo... Nous nous devions de réapparaître pour remontrer le chemin de l'espoir.

Personne n'a vraiment pris la place de Marcel pendant 5 ans, comment expliquer qu'aussi peu de groupes «festifs» réussissent ?
Il y a quelques années dans Fluide Glacial, Gotlib avait rédigé un édito ou il pestait contre les commentaires faciles et récurrents à destination des comédies. Il disait ne pas supporter de lire «Ce film n'a pas d'autres prétentions que de faire rire». Il rajoutait ensuite que «la prétention de faire rire était énorme». La mécanique du rire est une mécanique de précision. L'Humour n'a pas bonne presse, c'est populaire donc moins noble. À Angoulême, il n'y a quasiment plus de BD humoristiques primées. À Cannes, on ne prime pas les comédies et en musique c'est la même chose, on emploie le terme festif de façon bien souvent péjorative. Il faudrait questionner les journalistes sur le problème qu'ils ont avec ça.

Nous, on n'en a pas ! Que ce soit vous ou les Ultra Vomit, ça cartonne, c'est parce que les gens ont besoin de paillettes dans leur vie ou ce sont des moments où on oublie tout en mode carnaval ? Et s'il te plaît, apporte des éléments sociologiques étayés à cette réponse sans citer Bourdieu.
Le carnaval est un exutoire. C'est le jour des fous. Le moment où on peut mettre à mal les codes de bonne conduite, rire de l'autorité, de l'institution, des religions. On a besoin de pouvoir sortir du cadre, de se lâcher. On est dans un monde où chacun doit tenir un rôle, afficher l'image de la personne qui contrôle, qui gère... Chez Marcel on invite au lâcher prise. On propose d'oublier le regard des autres.
Nous avons chez Marcel tous les codes du carnaval sans en avoir le répertoire. C'est-à-dire que nous n'avons pas au répertoire de chansons paillardes ou à boire.
Pour les paillettes, j'aime bien les looks 70, l'exubérance de ces années-là, le délire Glam rock. Aujourd'hui la plupart des groupes ont le même look que leur banquier.

Vous pourriez faire des concerts pendant des années sans sortir d'album ?
Je ne sais pas. C'est une expérience nouvelle et pour le moment nous n'avons pas donné beaucoup de concerts avec cette formule best of. On a pas encore réfléchi à ça. On a du plaisir à rejouer notre répertoire. Nous avons plus de 150 titres au catalogue avec plein de versions différentes pour quantité de titres. En ce moment, ça nous amuse bien. Je te dirai cela dans un an.

Pourquoi avoir voulu sortir ce gros best of ?
Au départ, l'idée d'un best of est plus une idée de maison de disques. Les fans de Marcel ont pour beaucoup d'entre eux les albums. Une compile, ça s'adresse au public périphérique, à ceux qui pourraient potentiellement aimer. Ceux qui se disent : tiens Marcel j'en ai pas, une compile c'est l'occasion. Et puis lorsque nous avons commencé à travailler sur ce projet, cela est devenu passionnant. En réunissant les différents masters, en rouvrant les sessions, nous avons redécouvert quantités de versions alternatives avec des refrains ou des couplets différents, des titres que nous avions écartés à l'époque car on ne voyait pas où les mettre dans les albums. Quand nous avons démarré l'aventure Marcel nous n'avions pas les moyens de traîner en studio. Le premier album a été fait en 9 jours, mixage compris. Cette fois nous avons pris du temps pour réécouter, et à trois ou quatre exceptions, nous avons remixé tous les titres. Il y a eu plus de 30 jours de studio.

Tous les titres sont plus ou moins retravaillés, vous aviez honte de certains ?
Non, c'est pas ça. Y'a des titres dont on est plus fiers que d'autres c'est certain mais sur une compile tu peux sélectionner ceux que tu préfères. Enfin, que tu préfères au moment où tu travailles sur ce projet. On avait même envie d'en mettre bien davantage.
On a très souvent réarrangé nos titres, c'est un exercice qui nous excite bien.

Comment s'est fait le choix de «on fait une nouvelle version» ?
C'est souvent lié à un curieux alignement de plein de trucs. On arrive en répète, on commence tel ou tel morceau et l'un de nous commence à délirer ou improviser dessus et parfois ça donne un truc super enthousiasmant qu'on a envie de garder.

Du côté des raretés, il reste d'autres pépites ou vous avez tout mis ?
On en a plein les disques durs. Pendant au moins dix ans, nous avons eu notre propre studio. On s'y retrouvait les lundi, mardi, jeudi et vendredi pour composer. Les magnétos étaient tout le temps branchés, on n'avait qu'à appuyer sur REC. Sortir tout cela est une autre paire de manches. Si y'a pas des gens qui nous demandent cela dormira dans des armoires.

Vous êtes amateurs de reprises, mais dans l'autre sens, il en existe ?
On commence tous par reprendre les autres. Si j'adore écrire et faire naître des chansons, j'adore également chanter les textes des autres. Avec la campagne participative, on a proposé 10 ateliers «pose ta voix». On a quelques versions incroyables chantées par des fans ultra talentueux.

Et sinon, vous aimeriez que qui s'y colle ? Et sur quel titre pendant qu'on y est...
Je sais pas ce n'est pas à moi de proposer. Les groupes qui désirent s'y coller ne doivent pas hésiter. Sinon un duo avec Josiane Balasko, j'adorerais ou une version de «Femme mûre» par Catherine Lara me ferait bien marrer pour du vrai.
Chanter «Je sais pas faire autrement» avec Jean-Luc Mélenchon et «Blasphème» avec Caroline Fourest.

L'album sort en partie grâce à une campagne de crowdfunding, vous avez presque atteint les 200%, ça fait plaisir d'avoir une telle confiance de la part du public ?
C'était incroyable, comme quoi quand t'es réglo, l'Humanité est belle.

Comment se sont déroulés les différents événements «récompense» de cette campagne ?
On a fait des rencontres superbes. Y'a eu des moments extrêmement touchants. Le fait d'organiser des événements en petit comité permet d'être plus disponible, d'échanger plus facilement.

Avoir un public aussi fort en flûte, c'est une fierté ?
Il faudrait pouvoir les confisquer juste après le morceau joué ensemble car à un moment, on a quand même envie de leur faire bouffer. C'était super fun. On a envie de faire un flash mob flûte géant au Hellfest.

Dans le même temps, vous débarquez avec

Marcel chez At(h)ome, c'est parce qu'ils ont bien travaillé avec Lenine Renaud ?
En partie oui, ils ont tenté un truc avec Lénine qui n'est pas un projet facile à défendre et ils nous donnent les moyens de poursuivre. Ils sont tenaces et ils ont les plus beaux locaux de la place. Ensuite, on sait se dire les choses.

L'autoproduction MESO, ce n'était plus possible ?
Le problème n'est pas l'autoproduction, c'est la distribution. C'est la différence entre faire et faire savoir. Aujourd'hui on félicite davantage le contenant que le contenu. J'aime bien faire des chansons, savoir les faire entendre c'est pas mon job.

Vous ne voulez plus considérer «Marcel» comme votre profession, c'est pas trop dur de refuser les nombreuses propositions qui doivent arriver ?
Non, car nous n'avons plus envie de passer 200 jours par an sur les routes. Le rythme actuel nous convient bien. On est heureux de se retrouver et cela laisse le temps de vivre plein de trucs à côté.

Ça reste une récréation mais les répétitions, ça demande du temps ou les titres ont tellement été usés que ça ne s'oublie pas ?
Tu savais pas qu'on joue en play back ?

Un nouveau titre a été composé, d'autres sont dans les tiroirs ?
J'écris des trucs mais je sais pas encore ce que nous pourrons en faire.

Est-ce que vous avez eu des surprises ces deux dernières années ?
Comme dans tous les groupes, il y a des désaccords sur plein de trucs plus ou moins importants mais la grande surprise, la chose la plus étonnante, c'est que quand ce groupe foule

une scène, il y a la même ferveur, le même enthousiasme.

Au programme des semaines à venir, il y a le Rock'n'Noël à Liévin qui offrira plus de 500 jouets à des enfants puis l'Olympia en février, lequel de ces concerts est le plus important ?
Y'a pas un concert plus important, c'est différent. Tu sais jamais ce qui peut arriver pendant un concert. Des moments magiques peuvent survenir là où tu ne les attendais pas.
Ensuite faut être honnête, pour l'Olympia on va sortir le grand jeu. On ne peut pas avoir chaque fois les mêmes moyens, les mêmes budgets pour construire des spectacles. C'est ce qui rend un concert dans une salle comme l'Olympia unique car on se crée les conditions pour cela.

Vous avez fait l'Olympia en 2003, 2005 et 2007, quels souvenirs vous en gardez ?
La salle est belle, bien chauffée mais contrairement à la maison des jeunes du chemin vert à Boulogne Sur Mer, y'a ni flipper ni baby-foot.

Qu'est-ce qu'on peut souhaiter à Marcel et Son Orchestre ?
A. De ne pas choper la gastro.
B. De faire la B.O. des prochains mondiaux de pétanque.

C. De faire un show TV et de pouvoir inviter tous les copains, histoire de montrer qu'on est pas toujours obligé de mettre les mêmes têtes dans le poste.
D. Un autre gouvernement.

Merci Franck et merci à tous les Marcel, merci également au label At(h)ome toujours présent.

■ Oli
Photos : Deborah Priem

MARCEL ET SON ORCHESTRE

Hits, hits, hits, hourra !!!
(At(h)ome)

Fin 2012, Marcel et Son Orchestre tirait sa révérence non sans avoir une dernière fois retourné Lille, un DVD live venait sécher nos larmes une dizaine de mois plus tard et même si le groupe a fait le bonheur de pas mal de monde durant 27 ans, on avait du mal à penser qu'une telle arme de délectation massive pouvait rester au placard. On pouvait les retrouver dans différents autres projets (Mascarade ou Lenine Renaud) mais c'était pas pareil. En septembre 2016, Marcel donnait un signe de vie et un an plus tard, le groupe explosait les records de vente de tickets de concerts pour «une soirée» qui devenait vite «trois soirées» exceptionnelles à Lille. Tel un addict qui pensait pouvoir maîtriser sa dépendance en n'y retournant «juste une fois», la bande se faisait prendre à son propre jeu et enchaînait une dizaine de concerts dans le Sud (comprendre au-delà de Cambrai) pour allumer des milliers de sourires et faire en sorte que les cletches ne prennent pas trop la poussière. Tournée des festivals en 2019, un Olympia programmé pour février 2020, Marcel joue le week-end et bosse la semaine pour éviter de sortir ses testicules (le fameux «burnes out») mais trouve le temps de fouiller dans son grenier, sa cave et ses fonds de tiroir pour dégoter des morceaux «oubliés» qu'il compile avec d'autres qu'il remixe ou retravaille pour éditer un double best of intitulé Hits, hits, hits, hourra !!! facilement financé par une campagne de «prévente» délirante où pour Nord (59) Euros tu pouvais faire un karaoke avec eux habillé avec le t-shirt exclusif et pour Pas de Calais (62) Euros une conférence moules frites dansante.

Deux disques blindés (47 titres au total) qui officiellement se séparent avec un côté un «best of» mais où tu ne trouves pas «62 Méfie-te» ou «La grosse madame» alors que ce sont deux titres qui comptent parmi mes préférés et un côté «inédits, versions inédites, trucs ultra rares introuvables même sous le manteau» où tu retrouves deux fois «62 Méfie-te» (dans une version alternative non retenue en 2008 et en live avec Oai Star en 2006) et «La grosse madame» (en live acoustique), du coup, tu l'as compris, c'est un best of amélioré que ce Hits, hits, hits, hourra !!! parce que tu as le meilleur de Marcel et Son Orchestre dans des versions que tu n'as pas déjà chez toi et qui sont même parfois mieux que les originales. Bon, ok, c'est une affaire de goût mais si t'en as pas, je ne peux rien pour toi. L'effet pas connu du tout sous le nom de «Lou Deprijck» (à savoir chanter à la place d'un mec qui deviendra connu et rajouter de l'écho) et sur le nouveau «Ma sœur» donne un côté Plastique Bertrand qui colle bien à l'esprit, le renfort des basses et un chant plus présent sur «Femme mûre» apporte plus de chaleur (cette nouvelle version aurait été validée par Barry White), ces nouvelles versions sont résolument plus «modernes». Sur le volume 2 (dessus parce que dessous, tu vas retrouver tes pantoufles), les alternatives sont plus poussées avec des «revisites» en mode funky, doo-wop, bossa nova, live, électrique ou acoustique... On a aussi des «maquettes» donc des pré-productions, l'équivalent de test grandeur nature pour voir ce que ça donne avant de l'enregistrer pour de vrai en studio. Il faut pouvoir écouter au calme les propositions et trancher, les trois «Femme mûre» (avec celle de Si t'en reveux, y'en re n'a !) sont assez différentes mais fonctionnent toutes, laquelle aurais-tu choisi ? Idem pour «La famille Ingalls» électrisée ou cette autre piste pour «Raconte la suite». Derrière une série de morceaux déglingos, le combo a dû parfois faire des choix cornéliens, c'est pas si facile de faire un album. C'est plus facile de faire venir les potes pour chanter ses chansons, quitte à inviter Didier Super pour «Où sont passées mes pantoufles ?» en version cheap crado, complètement culte pour qui l'adore, complètement naze pour les nazes. Côte raretés, on est aussi bien servi que Madame avec quelques covers parues sur des tributes comme «T'as pas, t'as

pas tout dit» (Boby Lapointe) ou «Spock around the clock» (Ludwig Von 88), deux reprises qui ensemble montrent l'éventail d'inspiration des Nordistes. Georges Milton («La trompette») ou Nino Ferrer («Le roi d'Angleterre») sont aussi de la partie comme «Jésus-Christ» qui en plus d'être un hippie plaisait à Johnny (même si écrit par Eddie Vartan et Philippe Labro).

Hits, hits, hits, hourra !!! est une excellente excuse pour refaire la fête même si Marcel et Son Orchestre n'avait pas besoin de ça pour remplir les salles, plus qu'un «best of» ou qu'une compilation de raretés et d'inédits, c'est certainement la transition entre le «passé» et le futur. Un futur qui pourrait voir les loustics se remettre à composer plus d'un seul morceau histoire de ne pas la finir avec «Plus c'est con, plus c'est bon», hymne-autobiographique voguant sur le flow pour l'occasion et qui, comme ce double album, répond à la question «Marcel, mais qu'est-ce que c'est que ça ?».

■ Oli

BLACK STONE CHERRY

Black to blues 2
(Mascot Records)

Black to blues ayant connu un succès tant critique que commercial, les Black Stone Cherry ne se sont pas fait prier pour enregistrer un volume 2, de toute façon, ce n'est pas la matière qui manque tant le répertoire du blues étant vaste. Mais les Kings restent les Kings et c'est avec le «Big legged woman» du roi Freddie qu'ils lancent ce nouvel EP. Un chant qui colle à l'esprit, une guitare puissante, un groove plus marqué que l'original, c'est pas évident de reprendre des standards mais les BSC repassent haut la main le test en donnant un sacré coup de jeune à un ce vieux hit de 1970 qui n'est même pas de Freddie King au départ. Autre montagne gravie sans difficulté, «Me and the devil blues», signée du guitariste des années 30 Robert Johnson, le titre a déjà été pas mal repris (The Doors, Peter Green, Eric Clapton, Simply Red, ...) mais cette version pleine de spontanéité a sa place aux côtés des meilleures. «All your love (I miss loving)» n'est pas aussi célèbre que ses voisines (même si tu connais la discographie d'Otis Rush) mais l'interprétation et la finesse du mix qui honore chaque instrument en fait une des plus belles plages sur cette plaque de six. Howlin' Wolf est un des chouchous des Kentuckiens, son boogie «Down in the bottom» respire la testostérone et pulse bien davantage que la version des Stones qui semblent bien sages... Bluesman des années 50, Elmore James serait certainement ravi d'entendre la nouvelle version de son «Early one morning», là encore, le son est méga classe et si c'est un peu plus abrasif que l'original, ça met un joli coup de projecteur sur son travail. Le «Death letter blues» se retrouve très habillé puisque la puissance vocale de Chris Robertson n'est pas celle de Son House et que sa guitare n'était pas franchement distordue mais là encore, la vision de Black Stone Cherry est pertinente. La déclaration d'amour au blues n'était donc pas terminée, elle peut même se poursuivre, je ne vois pas qui s'en plaindrait.

■ Oli

CHEVALIEN

Moonglasses
(Autoproduction)

Chevalien aime bien les anagrammes, les fusions de mots, des genres. Comme associer «cheval» et «alien» (cette chimère moderne étant d'ailleurs joliment représentée sur le CD). On peut aussi extrapoler vers «chevalier», «échevinal», «l'inachevé» pour former une entité singulière. Mais la recherche artistique ne s'arrête pas qu'à une combinaison de lettres, car musicalement et visuellement, Chevalien s'amuse aussi à mélanger les codes pour proposer sa propre vision de son quotidien. Artworks gothiques, styles hip-hop, ambiances dark wave. Cette empreinte graphique prend toute sa dimension dans des clips travaillés et scénarisés, à l'instar de «Bleu blanc blood» tourné en pleine journée de liesse populaire post victoire nationale footballistique, mélange de chaos et de liesse primaire (à voir !). Et la musique dans tout ça ? Car Chevalien ne fait pas que de l'image, mais surtout du son. Il empile les EPs depuis 2014 et pour le troisième du nom il pose ses Moonglasses. 5 titres pour ce trio tourangeau (qui avait notamment participé à l'album de remix (re)Lux d'Ez3kiel) qui balance un electro rap trap indus post metal. Avec autant de qualificatifs, on peut être un peu perdu. Disons que Chevalien intègre la grande famille des freaks déjantés de l'électro, ces groupes qui ne se cachent pas derrière leurs machines mais plutôt derrière des masques ou des peintures de guerre, comme Ho99o9, Death Grips, ou Prodigy. Et tout comme ces tribus d'illuminés mutants, hallucinés et hallucinants, c'est toujours un plaisir de se frotter à ces artistes qui osent éclater les codes et arrivent à proposer un univers aussi original qu'abouti.

■ Eric

JADE JACKSON

Wilderness
(ANTI- Records)

Dans la famille Jackson, je demande Jade. Non, je déconne, la jeune demoiselle (27 ans) n'a pas de lien avec un Jackson célèbre, le seul lien, c'est celui qu'elle fait entre différents genres comme la country, le blues, le folk et le rock. Son deuxième opus est porté par la délicatesse de sa voix et la puissance de ses petites mélodies qui sont puisées dans les racines de la musique américaine. Un gros boulot sur le son fait que la prod' est très lisse, cela apporte un côté très moderne (voire pop) à l'ensemble et rend le tout accessible même si on n'est pas spécialement porté sur la country ou le blues. Pour autant au travers de ce disque qui peut sembler «grand public», on trouve une forme de sincérité rare, Jade se met à nu pour nous toucher et c'est loin d'être désagréable.

■ Oli

H-BURNS

Midlife
(Vietnam)

H-Burns aka Renaud Brustlein a pris des vacances comme on peut le noter sur l'artwork de Midlife, son septième LP. Il nous revient le collier de fleurs autour du cou et la chemise estivale qui va bien. Reposé, pleinement épanoui, on se dit qu'il a laissé ses valises de mélancolie loin, loin d'ici. Mais voilà, la moue désabusée, la posture apathique laissent sous entendre que derrière les couleurs du tableau, la noirceur et le spleen bouillonnent. Rajoutons à cela qu'avec un album qui s'appelle Midlife et un artiste qui vient de passer le cap des 40 ans, ça sent sérieusement le coup de blues avec le regard dans le rétroviseur en mode bilan personnel. Et dans un sens, c'est tant mieux ! H-Burns n'est jamais aussi bon que lorsqu'il a gros sur la patate. Midlife s'inscrit dans la continuité de Kid we own the summer, avec une patine plus douce, plus travaillée que les tous premiers albums comme How strange it is to be anything at all, qui étaient plus épurés et bruts. Il a donc mis un peu de sucre dans sa galette, voire un peu de miel comme dans «Crazy ones» qui frise la pop gentille. Mais heureusement, «Pretty mess» ou «Friends» nous ramènent aux ambiances sobres et intimistes, quand «Tigress» ou «Tourists» nous baladent en beauté. Bref, bon anniversaire H Burns, la crise de la quarantaine lui va finalement plutôt bien.

■ Eric

YOUNG HARTS

Truth fades
(Eternalis Records)

Il y a une dizaine d'années, MC1 / Back in Clermont-Ferrand présentait à travers une compilation la crème des groupes de rock de la capitale du Puy-de-Dôme (où est prise la superbe photo de Jordan Mouillot qui sert d'artwork) où l'on trouvait entre autres les Atomic Garden ou The Elderberries. Si une telle compil' voyait le jour en 2019, Young Harts s'imposerait au tracklisting, non seulement parce que son leader (Chris) est aussi celui des Elders mais aussi et surtout parce que le groupe respire le rock. Le rock anglo-saxon, sauvage, granuleux, parfois plus tranchant (punk diront certains), parfois plus doux (mais pas de là à pousser jusque pop voire post sur l'instrumental «Strategy to get beers») mais toujours dans le bon ton, la bonne dynamique. Chaque titre de ce Truth fades, premier album qui fait suite à un EP paru en 2017, apporte son petit truc qui le rend indispensable, un riff, un break, une mélodie (y'a pas à dire Chris au chant comme Julien à la guitare savent y faire), une énergie (celle de la basse de Nico et de la batterie de Yohan sur «For a life» qui fait du titre un hit malgré ses chœurs), malgré une ligne directrice qui trace la route droit devant, on ne s'ennuie jamais avec ces Clermontois qui deviennent du coup les porte-drapeau de la cité arverne.

■ Oli

TYLER BRYANT AND THE SHAKEDOWN

Truth and lies
(Snakefarm Records)

Entre le Texas où il est né et Nashville où il déboule à 17 ans, Tyler Bryant a le choix des racines, même s'il n'affirme pas spécialement de préférence entre le blues et le rock, le gaillard étant à l'aise dans les deux. Et si le nom du groupe porte le sien, c'est parce qu'il en est l'initiateur et que les pièces rapportées par la suite n'ont pas trouvé à redire, même Graham Whitford, son pote guitariste qui n'est autre que le fils de Brad d'Aerosmith. Ce Truth and lies fait la part belle à rock typiquement ricain, chargé d'influences blues et folk avec des grattes chaleureuses, des mélodies rocailleuses et une rythmique qui fait le job pour mettre en lumière la voix et la 6 cordes. Et si le combo a déjà eu les honneurs de très grandes scènes (ouvrant pour AC/DC, Guns N Roses, Eric Clapton, Jeff Beck, ...), la majorité de ses titres ne ressemblent pas à des hits de stades («Panic button» fait donc figure d'exception) et sonneront certainement mieux dans une petite salle où un faux mouvement pourrait toucher le premier rang. Quand il adoucit la voix et le ton, Tyler drague avec pas mal d'assurance et au coin d'un feu ou en version unplugged, on imagine sans mal les ravages que causeraient «Shape I'm in» ou «Out there». La qualité du son de ces versions électriques n'est pas mal non plus, louons donc au passage la patte de Joel Hamilton (producteur de Tom Waits, Dub Trio, Unsane, Sparklehorse ou Elvis Costello pour ne citer que quelques-uns qui montrent l'étendue de ses talents). Du blues-rock ricain bien trempé un peu passe-partout mais avec un travail qui dégage de la sincérité, ce n'est pas si évident alors profitons de ce troisième opus de Tyler Bryant and the Shakedown.

■ Oli

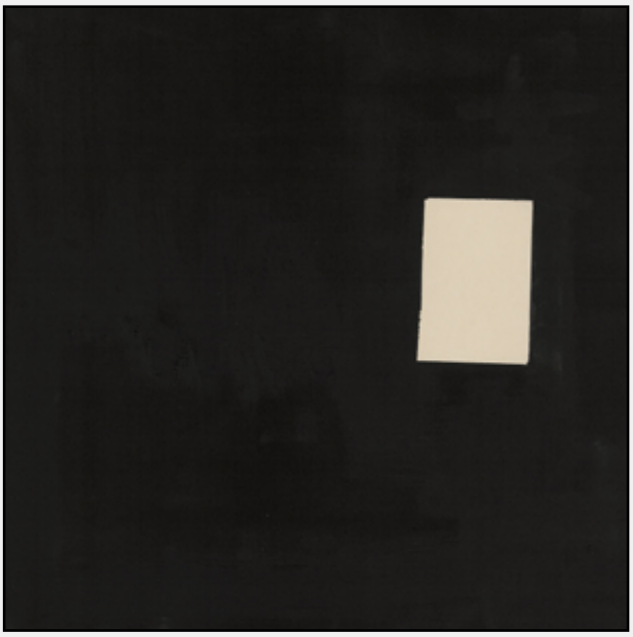
AIRBOURNE

Boneshaker
(Spinefarm Records)

C'est marrant les sensations que me procurent la sortie d'un nouveau disque de Airbourne (et en l'occurrence Boneshaker, cinquième album du combo australien). D'un côté, je m'en tape un peu, car Airbourne, c'est toujours un peu (ou beaucoup) pareil et je pense avoir fait le tour de la question avec les deux premiers albums qui m'ont conquis. Mais d'un autre côté, comment résister à l'appel des guitares et des riffs de la bande des frangins O'Keeffe, véritable rouleau compresseur et machine de guerre en live ? Alors, c'est reparti pour un tour !

À la première écoute, Boneshaker m'a clairement surpris et même un peu déçu. Car je m'attendais, comme sur les précédents disques, à un son surpuissant de la part d'un groupe délivrant un rock survitaminé. Sauf qu'il n'en est rien avec cet album enregistré sous la houlette de Dave Cobb à Nashville. On s'approche plutôt d'un son des '70s, celui des premiers AC /DC, avec des guitares tranchantes, un basse/batterie parfaitement dans son rôle et une voix un peu en arrière. On a même la sensation que le disque a été enregistré live lors d'une grande jam session. Une fois cette situation appréhendée, tout se déroule comme sur des roulettes : dix titres, trente minutes (format parfait par excellence pour aller à l'essentiel) et toujours cette grande classe pour s'inspirer/s'imprégner/plagier (choisis ton camp) le groupe des frères Young (chaque morceau de ce disque rappelle un titre d'AceDesse). Ça riffe à tout va («Boneshaker», «Switchblade angel»), ça groove à fond («Sex to go», «She gives me hell»), ça s'emballe (l'excitant «Backseat boogie», «Blood in the water», «Rock'n'roll for life») et ça respecte scrupuleusement les codes rudimentaires du boogie-rock que le groupe distille depuis plus de quinze piges. Et tant qu'Airbourne sera dans le circuit, le rock survivra. Mais ce disque ne m'a pas fait rêver. Non pas que les chansons ne soient pas bonnes, loin de là. C'est juste que pour le coup, je préfère me remémorer la sensation d'uppercut dans la tronche que m'avait procuré le premier album, plutôt que de multiplier les écoutes de ce Boneshaker qui ne m'emballe pas outre mesure.

■ Gui de Champi



THE PSYCHOTIC MONKS

Private meaning first

(Vicious Circle/L'Autre Distribution/Idol)

Après les très belles louanges faites il y a deux ans aux Psychotic Monks par notre collègue Élie lors de la sortie de leur premier LP, Silence slowly and madly shines, difficile de jouer au jeu de la surenchère vis-à-vis de la chronique de leur deuxième album, tant il est au moins aussi abouti et bon que son prédécesseur. Il avait d'ailleurs bien raison à l'époque d'avertir nos lecteurs que nous allions surveiller ça de très près, sinon nous aurions vraiment loupé quelque chose. Toujours est-il que ce groupe parisien est tout juste époustouflant quand on regarde le bilan de ses quatre années d'existence. Cette suite, nommée Private meaning first, débarque donc à la fin mars mais c'est réellement cet été, en ayant vu le groupe en spectacle, qu'on a pris la réelle mesure de ce, disons-le sans honte, chef d'œuvre. Divisé en deux chapitres clos par un épique épilogue de quinze minutes, ce disque est caractérisé par une densité assez étouffante. Ce qui n'est pas pour nous rebuter, bien au contraire.

Maîtres d'ambiances ambivalentes, toujours en servant le propos à la manière d'un opéra, The Psychotic Monks débute son acte par une atmosphère apathique, sombre et lourde qui progressivement s'oriente vers un «isolation», proche d'ailleurs du travail de Disappears, avec des guitares à la fois tranchantes et massives. La formation commence alors à montrer progressivement ses penchants pour le rock bruitiste et le riffing stoner qu'on retrouve sur l'excellent «A coherent appearence». Le substrat musical sert réellement la narration, comme sur ce «Minor division» où les paroles sont bien mises en valeur avant que le tout ne soit embarqué dans un marasme sonore complètement sursaturée, comme s'il n'y avait plus rien à dire. Le premier chapitre s'éteint brutalement.

Le chapitre deux s'ouvre avec «Emotional disease», titre d'une clarté étonnante (par rapport à ce qu'on s'est bouffé avant), et d'un psychédélisme 70's tortueux. Les mélodies sont belles et le tout prend une ampleur vaporeuse assez jouissive. À côté, «Confusions» et «Closure» sont beaucoup plus urgentes et intenables. Le quartette est encore à l'apogée de son expérimentation, entre méthodes itératives et cassures rythmiques. Le troublant «A self claimed regress» nous rappelle combien les Swans (mais pas que) ont dû inspirer nos jeunes moines psychotiques. Le dernier quart d'heure de l'album est réservé à ce fameux épilogue dont on parlait plus haut, un poignant morceau chanté par une âme écorchée et lourde, comme si tout était difficile à sortir, sans réussir à faire trembler ces nappes qui, derrière, habillent le tout. La tension monte progressivement, l'âme s'envole. Ce disque gorgé d'une belle noirceur est terminé et les esprits sont difficiles à retrouver à cet instant précis. C'est comme si The Psychotic Monks avait sorti son The dark side of the moon. Une belle démonstration.

■ Ted

THE PSYCHOTIC MONKS

ÇA DOIT ÊTRE L'UN DES GROUPES DE ROCK FRANÇAIS LES PLUS EXCITANTS DU MOMENT, DEPUIS LA SORTIE EN MARS DE LEUR PRIVATE MEANING FIRST SUR LE LABEL VICIOUS CIRCLE. THE PSYCHOTIC MONKS SONT EN CONSTANT APPRENTISSAGE, MAIS DEPUIS 2015 LES PARISIENS FONT DÉJÀ PREUVE D'UNE MATURITÉ HORS DU COMMUN ET D'UNE HONORABLE HUMILITÉ QU'ON APPRÉCIE DANS LE TERRIER. TRÈS OCCUPÉ ACTUELLEMENT, LE QUATUOR A PRIS GRAND SOIN À RÉPONDRE À NOS QUESTIONS.

The Psychotic Monks, c'est avant tout une histoire de vieux potes ? ou des rencontres fortuites ?

C'est avant tout une histoire d'êtres humains qui se connaissent depuis un bout de temps, qui ont passé énormément de temps ensemble, à discuter, à débattre, à imaginer des choses, à faire des erreurs, à vivre des trucs fous et absurdes. Deux d'entre nous sont frères, mais en fait, on est tous les quatre plus ou moins une famille maintenant. Une micro-sociéte, qu'on essaie de rendre la plus démocratique, libre, et bienveillante possible.

The Psychotic Monks, c'est pour tous votre activité principale désormais ? Car quand je vois ce que vous produisez depuis vos débuts (3 Eps + 2 albums en 7 ans), c'est assez incroyable.

Oui, depuis maintenant trois ans, on y est à temps plein. On a d'abord commencé par avoir des petits boulots, puis on a eu le droit au chômage alors on s'est dit que c'était le moment de foncer, de manger des pâtes pendant deux ans et de tout tenter pour ce groupe. Puis si au bout de deux ans, il faut retrouver un boulot pour continuer, et bien on le fait, et si ça s'arrête, c'est pas grave, au moins on aura vécu ça

à fond, pendant deux ans.
Et puis les choses ont évolué, ont pris beaucoup d'ampleur, c'était complètement inattendu pour nous mais, depuis peu, on en vit. On n'est plus au chômage et on vit en faisant cette musique sur scène. C'était inimaginable pour nous, et c'est une grande chance, alors on essaie de vivre tout ça de la meilleure manière possible, de s'emplir de chaque expérience, de prendre tout ce qu'il y a de vivant à y prendre. Toutes ces expériences vécues depuis notre première tournée en 2016 nous changent, nous emplissent de nouvelles idées et matières à exprimer, on découvre beaucoup de musique, et il faut que ça sorte, c'est donc un peu pour ça qu'on continue aussi tout le temps à composer de nouveaux morceaux.

Private meaning first est sorti en mars dernier, vous devez avoir assez de recul désormais pour nous dire comment il est perçu par le public. Est-ce que votre tournée est un succès, c'est complet souvent ?
On n'a jamais assez de recul, il y en a encore certains d'entre nous qui ne l'avons pas réécouté depuis sa sortie, on a tellement été dedans pendant des mois, ça a été une expérience d'une grande intensité de sortir ce disque, pour le meilleur et pour le pire. Au moment de sa sortie, on hésitait entre le sortir ou le jeter. On n'en pouvait plus. Finalement il est sorti, et ça nous parait une éternité, et en même temps on a l'impression que c'était hier. Ce qui nous a étonné, c'est justement de s'apercevoir de la manière dont les gens se le sont appropriés, se l'approprient, on a pu lire beaucoup de choses à son propos, rencontrer des gens à l'occasion de concerts qui nous en ont beaucoup parlé, et a chaque fois, c'était comme si on découvrait une nouvelle facette de ce disque.
En fait, c'est comme si on avait livré une matière brute, que les gens pouvaient s'approprier et transformer à leur guise, le disque n'est plus à nous, il est à tous et toutes celles et ceux qui le prennent, le vivent à leur manière, et le transforment en leur propre expérience. Enfin, c'est comme ça qu'on le voit.
Notre tournée n'est pas un succès, parfois on vide des salles, mais parfois les salles sont

pleines et les gens nous donnent énormément d'énergie, et c'est incroyable pour nous de vivre ça. Mais surtout, parfois après un concert, quelqu'un vient nous parler et nous dit que ça lui a fait du bien, et ça, ça n'a pas de prix, ça arrive de plus en plus, et ça nous sauve. Les tournées ont beau être parfois éreintantes, savoir qu'il est possible que ça fasse du bien à des gens, c'est génial, c'est ce pour quoi on continue à faire ce qu'on fait.

Est-ce que vos deux albums ont été composés/écrits de la même manière ? Et si non, en quoi Private meaning first est-il différent de Silence slowly and madly shines ?
Ils ont été composés différemment. Pour Private meaning first, on est parti d'abord s'isoler dans une maison au milieu de rien pendant 3 semaines, pour composer le disque. Puis on a pu aller l'enregistrer dans un superbe studio, car c'est aussi le premier disque qu'on fait accompagnés par un label. Et puis, le simple fait qu'on change, qu'on découvre sans arrêt de nouvelles musiques, de nouveaux films, de nouveaux livres, ça nous influence sur nos manières de travailler.
On ne saurait trop dire en quoi ils sont différents, si ce n'est que les êtres humains à leur origine ont changé entre temps.

The Psychotic Monks - Private meaning firstVotre dernier album est partagé entre deux chapitres et un épilogue. Ça me fait penser aux ciné-concerts que font pas mal de groupes dès qu'ils en ont l'occasion. Pensez-vous pouvoir adapter cet album sur un film existant ou non. Ou plus généralement, est-ce que l'expérience du ciné-concert, c'est dans un coin de vos têtes ?
C'est cool que ça te fasse penser à ça, car effectivement on a beaucoup d'images, de peintures, de cinéma en tête quand on fabrique un disque. Oui, ça doit être possible, mais ce qu'on préférerait, ce serait carrément composer une musique pour un film. L'expérience du ciné-concert est envisageable, bien sûr, comme toute expérience qui entremêle plusieurs formes d'expressions. On a envie de tenter de sortir des concerts «traditionnels» et de proposer des expériences différentes aux spectateurs.

Le groupe Disappears, ça vous dit quelque chose ?
Ça nous dit quelque chose, mais on n'est pas allé écouter, il nous semble qu'on nous en a déjà parlé.

Et les Swans ?
Alors là, oui. On a énormément écouté, et on rêve de les voir en live un jour. Ils ont ouvert des portes.

J'ai remarqué que vous tournez avec des groupes aux styles complètement différents. Est-ce que c'est quelque chose qui vous dérange ou pas ? Comment ça se passait à l'époque où vous jouiez en première partie de groupes aux styles différents du vôtre ?
Non, ça ne nous dérange pas du tout, au contraire, plus on peut briser les barrières entre les esthétiques, mieux c'est. On a souvent tendance à trop vouloir tout ranger dans des cases. C'est bien de repousser les normes et de proposer des plateaux étranges, pas forcement cohérents sur le papier. Ça ne peut générer que de l'ouverture, il nous semble.

Y a-t-il des groupes avec qui vous avez tourné cette année que vous pouvez chaudement nous recommander ?
Il y en a beaucoup. Ça serait embêtant de les citer ici, on en oublierait.

Il y a les Américains de KEXP qui sont venus aux Transmusicales vous filmer pour une belle session live en 2018, c'était la première représentation des nouveaux morceaux en live ? Je me disais que vous étiez surement en train de réfléchir à l'idée de jouer en Amérique du Nord, non ?
C'était effectivement une première pour l'un des morceaux de la session. On avait un sacré trac car on suit cette chaîne depuis quasiment le début du groupe. Oui, on aimerait beaucoup aller jouer là-bas, mais autant que dans d'autres pays. Plus on joue ailleurs, plus on découvre de nouvelles musiques, de manières de penser, et plus on grandit.

La chose la plus difficile pour un musicien, selon vous ?
Le mythe de Sisyphe peut-être, tout recom-

mence tout le temps, chaque soir, et on peut parfois perdre le sens. Ça peut devenir très absurde.

Et la chose la plus facile pour un musicien... ?
Alors là, je ne sais pas quoi répondre. Ça doit dépendre des musiciens. Peut être que la chose la plus facile pour un musicien, c'est de céder à un besoin de comparaison avec d'autres, alors que c'est absurde de se comparer, chaque projet est différent et souvent ça génère plus de souffrances qu'autre chose.

The Psychotic MonksVotre dernière lubie ?
On a réinstallé une version de Warcraft III sur notre ordinateur, et ce jeu est vraiment dingue ! On aimerait bien faire des LAN-parties mais on n'arrive pas à trouver le temps en ce moment !

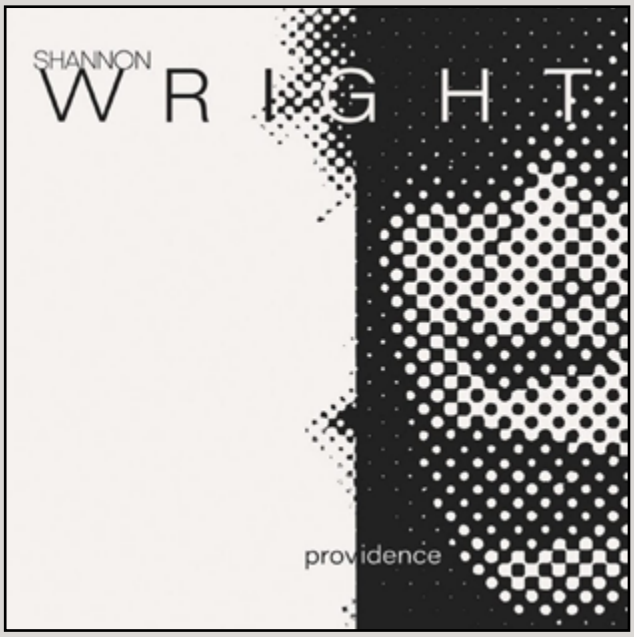
Si vous ne deviez faire qu'une reprise d'une chanson, ce serait laquelle ?
C'est impossible comme question mais je répondrais : Brassens «La non-demande en mariage»

Au fait, vous avez pu récupérer votre matos à Mains d'œuvres ? J'ai appris la mauvaise nouvelle concernant ce lieu magnifique, vous pouvez nous en dire un mot ?
Oui, on a pu récupérer notre matériel, on a eu beaucoup de chance. Ce qui est terrible, c'est pas pour nous, c'est surtout pour celles et ceux qui ont construit cet endroit génial.
En un mot ? Capitalisme.

Pour finir, c'est quoi l'avenir des Psychotic Monks, dans un futur plus ou moins proche ?
On va surement beaucoup voyager l'année prochaine, continuer à vivre, et à découvrir, ensuite on verra bien.

Merci à Guillaume de Vicious Circle

■ Ted
Photos : Marie Monteiro et Ben Pi



SHANNON WRIGHT

Providence
(Vicious Circle)

Celles et ceux qui suivent la carrière folle de Shannon Wright (douze albums au compteur depuis ses débuts en solo il y a vingt ans, sans compter ses diverses collaborations dont la dernière en date n'est autre que la BO du film «Les confins du monde» de Guillaume Nicloux), savent de toute évidence que sa musique ne se résume pas au rock. Depuis son précédent opus Division, déjà l'Américaine avait lâché les guitares pour le piano et les claviers après sa rencontre influente avec la pianiste Katia Labèque. Le producteur de cette dernière, le brillant David Chalmin (membre du trio Triple Sun et musicien ayant collaboré avec Thom Yorke, Madonna, The National ou encore Rufus Wainwright), avait d'ailleurs apporté son savoir-faire pour faire chatoyer le son de Shannon. Rebelote avec son nouvel album, Providence qui a cette particularité d'être le premier écrit, composé et enregistré par l'artiste en formule 100% piano-voix.

Par conséquent, l'approche de ce disque est une véritable mise à nu de la musique de Shannon Wright. Authentiques et dépouillés, les sept morceaux dégagent une mélancolie noire produite par cette alliance forte entre les deux vecteurs sonores, un jeu entre une voix fragile qui peine à sortir sa poésie sans frémissement et un piano à la fois feutré et agité. Providence est logiquement, de par le piano, marqué par les pulsations structurantes du discours musical, articulé musicalement par le propos. Par exemple, quand «Wish you well» joue des mouvements plus ou moins trainants à la manière d'Erik Satie, «Somedays» se caractérise par un jeu plus rythmé et varié et par de brèves figures de notes appuyées pour marquer le dérangement de l'esprit. Les musiciens et initiés pourraient vous en parler des heures car ce disque convoque de grandes périodes de la Musique. Ce nouvel album de Shannon Wright démontre aussi son talent au piano (que l'on connaissait déjà via le live ou ses anciens disques). Elle, l'autodidacte qui n'arrête pas de nous surprendre à chaque œuvre et qui se dévoile progressivement au fil de sa discographie.

■ Ted

Photo @Jason Maris

DOG EAT DOG

All boro kings live
(Metalville)

Dog Eat Dog est un groupe qui aime faire la fête, chacun de leurs concerts en est une preuve flagrante. Et à part faire des concerts, des concerts et encore des concerts, les groupes sont censés enregistrer des albums... Leur dernier en date remonte à 2006 ! En 2017, ils ont bien sorti 4 nouvelles compos sur un EP mais c'est maigre... Les fans sont donc partagés avec cette nouvelle galette puisque ce n'est toujours pas du son frais mais bien la version live de leur premier opus. La pochette reprend l'idée de base ajoutant le «live» et des photos sur scène, le combo interprète l'intégralité de la galette qui les a révélés lors de la Warm Up Party 2019 du Rock Am Ring ne changeant qu'un tout petit peu la tracklist pour placer «No fronts» en dernier. Les morceaux filent la patate, le groupe est particulièrement communicatif, c'est bien sympa mais la salle où a lieu le show fait un peu pitié, presqu'autant que le plan de feu, bref côté décor, ça ressemble un peu à une kermesse ... Les caméras et le gros son tentent bien de nous immerger dans le spectacle mais c'est peine perdue puisque les titres sont coupés par des mini interviews des gaillards qui nous parlent (en anglais non sous-titrés bien sûr) entre autres de la genèse de l'album. On n'a pas le choix de se faire le set d'un seul coup (ni de choisir ses morceaux), c'est donc roots pour un «dvd» édité en 2019. Le seul choix, c'est celui du show puisqu'on en a un deuxième pour le même prix, celui du Wacken Open Air de 2017 avec un mini-set et une sorte de best of live («Expect the unexpected» et «Rocky» et sa cultissime intro a capela sont de la partie !), on a un peu plus de couleurs, un son encore béton, c'est donc ma piste préférée. Le digipak file tout de même le All boro kings live en version CD (et d'une traite sans les interviews) et si l'ensemble est sympa, les fans méritaient certainement mieux qu'une nouvelle excuse pour faire une tournée, des concerts et encore des concerts...

■ Oli

POIL

Sus

(Dur et Doux / L'Autre Distribution)

PoiL a fait son retour en avril dernier avec un quatrième album nommé Sus (jeux de mots interdits, merci) qui rend hommage en musique à l'Occitanie et à quelques-uns de ses poètes que sont Max Rouquette et Théodore Aubanel. Je préviens tout de suite, il ne s'agit pas de musique occitane. PoiL est toujours ce trio qu'on pourrait qualifier, de manière paresseuse, de «math-rock». Loin d'être des manches, Antoine, Boris et Guilhem sont plus proches de l'école de jazz que du punk-rock, bien que par moments, la frontière soit très mince («Sus la peira»). Il est toujours très difficile de parler de leur art tant ses géniteurs ne balisent pas leur style rempli de polyphonies vocales, de contrepoints et de ces bizarreries mélodiques inquiétantes. Sus est un patchwork bien organisé de mouvements autant brutaux que décalés, tout en accueillant des moments plus paisibles («Lo potz») qui, sans vous le cacher, font un bien fou en nous permettant de respirer avant que la tempête reprenne ses droits. Composé de deux pièces de vingt minutes réparties en cinq chapitres/plages, Sus, c'est cette petite gratification, ce trésor caché qu'on n'ose pas trop présenter à ses amis non-initiés, de peur d'être traité de taré et de devoir se justifier, mais pour lequel on prend un malin plaisir à écouter (souvent seul, car cette musique est prédisposée à un plaisir solitaire), même si on n'est pas sûr de tout comprendre.

■ Ted

CROBOT

Motherbrain

(Mascot Records)

Pas mal de changement pour les Crobot puisque le duo originel (Brandon Yeagley et Chris Bishop) a deux nouveaux comparses pour gérer la rythmique et un nouveau label (Mascot Records a pris le relais de Wind-Up Records habitué à se faire piller ses découvertes comme Alter Bridge, Seether...) mais sur le fond, il y en a beaucoup moins car on carbure toujours au gros rock ricain. Basse et batterie sont là pour mettre en valeur la guitare et la belle voix de Brandon qui rappelle parfois Dave Grohl (Foo Fighters, Probot) ou Chris Cornell (Soundgarden) de par quelques tonalités grunge bien senties. Oui, ne tournons pas autour du pot, le seul vrai intérêt de ce Motherbrain, c'est la prestation du loustic qui par son organe puissant transmet quelques frissons alors que l'ensemble ne prend pas beaucoup de risques. Mais quel groupe de rock gras à la ricaine prend des risques ? Il faut juste savamment doser les ingrédients (pop, grunge, stoner) et s'arranger pour faire en sorte que les mélodies ne soient pas trop putassières et ça passe. Ici, ça passe.

■ Oli

ARO ORA

Wairua
(Klonosphère)

Pas évident de savoir comment lire le nom du groupe qui se présente parfois sous la dénomination «AO» et semble très marqué par la culture maori, outre leur nom qui évoque l'univers, leur premier EP s'intitule (2015) Mahara («La pensée») et ce premier opus Wairua («L'esprit», rien à avoir avec Pascal encore qu'il ait terminé sa carrière à Tours d'où sont originaires les cinq métalleux amateurs de linguistique et de palindrome). Les textes sont en anglais et traitent de notre condition d'humain sur une terre qu'on malmène et comme musicalement, je ne suis pas certain que la musique folklorique océanienne ait grand-chose à voir avec ce qu'ils nous proposent à savoir un métal résolument moderne qui mêle death et prog, l'attrait vers la culture de Te Fiti s'arrête là. Les autres sources d'inspiration sont plus locales avec au premier plan Gojira (mêmes thèmes, même science du rythme et de l'accroche), c'est parfois un peu trop flagrant (fais écouter «Seducing venom» en blind test à tes potes) mais quand le groupe se sert d'un tel modèle pour réfléchir à son album dans son ensemble, on ne peut que les féliciter de tout aussi bien ficeler (on attaque avec «Inhale», on termine par «Exhale» et on passe par différents moments de récupération...). Même s'ils aiment certainement le titre, l'adjectif «Clone» ne leur va pas puisqu'ils explorent d'autres pistes, n'hésitant pas à élaborer des structures plus prog' agrémentées de choix osées (des parties claires et des variations bienvenues comme sur le superbe «Flight of the red ibis» qui est parfaitement bien imagé sur la pochette). Et pour citer d'autres groupes proches géographiquement comme musicalement, pourquoi ne pas les mettre dans le même panier que Hypno5e, Pitbulls in the Nursery ou Hacride.

■ Oli

CONTRACTIONS

Demain est annulé
(Echo Canyon Records)

Contractions, quesako ? Une association de malfaiteurs du côté de Lyon/Besançon, qu'on n'imaginait pas forcément rassemblés dans le même bastion. Jugez plutôt ; Julien, guitariste/chanteur de Daitro (screamo) et Bâton Rouge, Buanax, batteur de The Irradiates (surf) et Lopin, bassiste de Whoresnation (grindcore), auxquels il faut rajouter sur ce disque, Macst, guitariste de Red Gloves (indie punk) mais aussi The Irradiates. Ca va, vous arrivez à suivre jusqu'ici ? Bien. Et encore, je n'ai pas mis tout leur pedigree.

Ces messieurs ensemble font donc une espèce de garage pop, chanté en français, dont je ne saurais trop mettre des noms de groupes en comparaison mais une chose est certaine, ça fonctionne à mort et il n'est pas question de les laisser dans l'indifférence générale. La première démo (en K7, mais quelle idée !?) m'avait déjà bien bluffé et c'est un doux euphémisme de dire que j'attendais l'album avec impatience. Bon bah, j'ai pas été déçu. Le niveau est encore monté d'un cran, pour ce qui est de la production, de l'écriture et de l'efficacité des morceaux. Une rythmique imparable de bout en bout, quelques accords et arpèges simples mais savamment trouvés, un chant quelque peu éraillé permettant de ne pas sonner varièt', un ton légèrement mélancolique et le tour est joué. L'album s'intitule Demain est annulé et sera dans mon top de fin d'année, malgré son programme pas franchement réjouissant. À ce propos, on sent qu'il a été écrit sur fond de crise et luttes sociales, en y faisant référence directement («Rien n'est acquis») mais aussi indirectement par le biais de la gentrification avec le très bon «Trace en ville». Le mouvement est également un thème de prédilection des chansons mais à l'image du groupe, sans jamais se contenter de la facilité, en sortant des sentiers battus («Passe par le détour») et par moments, tout va trop vite, sauf les heures de labeur («Un jour qui traîne»). Derrière ces constats, ces désillusions, peut néanmoins encore apparaître une lueur d'espoir, comme sur l'excellent «Touché, le fond» («n'oublie jamais que la lumière, dans les fissures, renaît»). Attention quand même, après une écoute répétée, on est à deux doigts d'enfiler son gilet jaune («Y aura plus rien à perdre, faudra juste changer de ton»). Mais un jaune moutarde marbré comme la couleur du magnifique vinyl, quand le cd se présente lui, en version digipak, le tout empaqueté dans un artwork retro moderne.

■ Guillaume Circus

THE DARKNESS

Easter is Cancelled

(Canary Dwarf Limited)

C'est toujours important de pouvoir se reposer sur des valeurs sûres. C'est important et c'est rassurant. Surtout avec ces temps qui ne sont pas propices au rock'n'roll, le vrai. Celui avec des guitares, des mélodies et des soli à profusion. Du coup, en cet automne 2019, je n'ai qu'une chose à dire : God bless The Darkness !

Oui, The Darkness, LE groupe au hit ultime («I believe in a thing called love») qui a fait frétiller tes oreilles aux début des années 2000. Le quatuor anglais que tout le monde voyait déjà enterré après un premier disque presque parfait. Et pourtant, vingt piges après, et malgré un split le temps que son leader Justin Hawkins se nettoie le nez de toute la poudre injectée, les gars sont toujours là. Et inspirés, qui plus est.

Easter is cancelled, sacré programme. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que le groupe, après un album assez moyen en 2017 (Pinewood smile, pour ne pas le nommer) a repris du poil de la bête et délivre un disque qui allie riffs imparables, refrains déjà inoubliables et guitares démoniaques ! Tout ce qu'on aime, quoi ! Sauf que pour ce coup-ci, The Darkness, en plus de balancer des tubes inspirés («How can I lose your love», l'orgasmique mid tempo «Live 'til I die», le génial «Easter is cancelled» ou bien «Heavy metal lover», mix parfait de rock et de thrash/heavy metôl) avec toujours les disques de AC/DC, Thin Lizzy et Queen en références ultimes, s'aventure hors des sentiers battus pour offrir des «pièces» dans un esprit «opera rock» (ouvrir un disque par «Rock and roll deserves to die» et ses 5'24» aussi épiques que décousues est un sacré pari, tout comme offrir au milieu de la fureur de ce disque un «Deck chair» avec ses chœurs en français dans une ambiance feutrée digne des meilleurs bandes-son de James Bond). Les ballades rock sont également au programme («In another life», «We are the guitar men») pour terminer en beauté et prendre en pleine gueule le talent de songwriting du groupe.

Alors bien entendu, les allergiques à la voix de l'excentrique Justin passeront leur chemin. Les amateurs de rock qui se joue avec les couilles seront ravis, quant à eux, de retrouver un putain de groupe de rock'n'roll. Car le basse/batterie est tout bonnement efficace et les twin guitars des frangins Hawkins sont juste parfaites («Choke on it» n'est qu'un aperçu de leur talent). Si tu ajoutes à ça des arrangements bétons et une production parfaitement dans le ton (à savoir riche et presque extravagante), sans faire abstraction d'une pochette d'un goût certain, tu ne seras pas surpris si je te parle d'un des disques de l'année !

■ Gui de Champi

Photo @ Simon Emmett

VA ROCKS

I love Va Rocks
(Metalville)

En termes de story-telling, la presse va pouvoir se régaler avec Va Rocks, un trio de jeunes demoiselles venues de Suède qui jouent ensemble depuis leur 12 ans d'après la légende. Ce I love Va Rocks est leur deuxième LP, le premier à sortir de leur Scandinavie natale et à se frotter au reste de l'Europe. Rock option «à l'ancienne» avec quelques touches de punk et de hard, leur musique n'a pas vocation à changer la face du monde mais juste à passer un bon moment, une bière à la main, l'autre en train de défier le ciel avec un signe diabolique tout en faisant gaffe que le mec de devant ne trempe pas ses cheveux dans le sacro-saint breuvage en headbanguant. Mélodies efficaces, petit solo tranquillou, rythmiques carrées, les filles ne prennent pas de risque et tablent sur l'énergie et leur présence pour charmer le chaland (ouais, contrairement à Nashville Pussy, les Suédoises ne jouent pas sur leur physique pour t'amadouer). Leur auto-déclaration d'amour I love Va Rocks s'étale sur une dizaine de titres tous sympathiques et en grande partie écrits par Jake Lundtofte (chanteur et guitariste chez The Headlines) qui est aussi leur tourneur. La vraie étincelle survient quand le trio débranche ses instruments et nous touche plus directement avec «Never in a million years», comme quoi il y a un vrai cœur qui bat derrière ses blousons en cuir et ses T-Shirts noirs !

■ Oli

ONE RUSTY BAND

Voodoo queen
(Autoproduction)

C'est une évidence d'écrire que la musique se savoure toujours mieux en live, car c'est aussi un spectacle. Ça se vérifie d'autant plus pour One Rusty Band puisque si Greg amène sa voix, sa ciguar box guitare, son harmonica et sa grosse caisse en bon homme orchestre, il est depuis peu rejoint par Léa qui contribue à la section rythmique en proposant notamment des claquettes acrobatiques. Malheureusement, cet article n'est pas un report live mais bien une chronique sur leur deuxième album Voodoo queen, et je ne pourrai que me servir de mes oreilles. Mais comme musicalement, ils envoient un très bon dirty blues rock, avec une guitare du bayou inarrêtable et un chant estampillé rock'n'roll classics, on savoure les 13 titres dont les noms des titres permettent à eux seuls de décrire l'univers dans lequel on est emmené : «Devil cave», «Sex blood rock'n'roll», «White trash blues», «Road 88». Pour le oreilles, c'est donc du velours, il ne me reste plus qu'à attendre de les voir passer près de chez moi, pour apprécier avec tous mes sens en éveil One Rusty Band dans son intégralité.

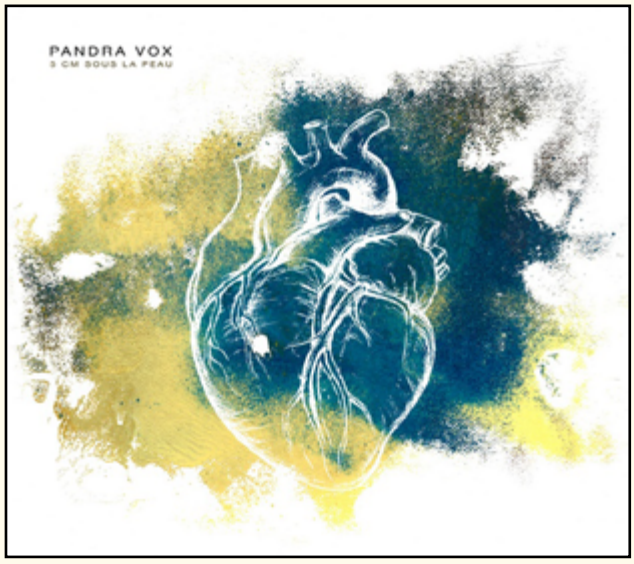
■ Eric

LE PRINCE HARRY

Be your own enemy
(Teenage Menopause / Rockerill Records)

Deux ans après un Synthetic love passé presque inaperçu de notre côté, le duo liégeois Le Prince Harry est réapparu pour inaugurer le printemps dernier avec son Be your own enemy. Un fossé de plusieurs années sépare désormais cet album de notre dernier coup de cœur pour cette formation, soit le split avec Duchess Says dont certains morceaux résonnent encore dans nos têtes («Chemistry», «Suicide pill»). Une époque où les sonorités du duo était bien plus féroces et rock que synth et électro. Be your own enemy manipule toujours avec soin cette formule gagnante composée de guitare (certes, bien moins présentes qu'auparavant en termes de profondeur et de saturation), de synthé (qui résonnent beaucoup plus) et de boîte à rythmes (toujours aussi soutenus), tout en gardant cette énergie qui est chère au duo. Ce nouvel album alterne donc morceaux dominés par les ondes électroniques entre des formats synth-wave et techno («Part of it», «All is lost», «Porto», «Twys») et des titres avec davantage de guitares («Lurking», «Slave», «Stares») qui, de notre camp, remportent tous les suffrages. Finalement, après plusieurs écoutes, on se rend compte que Be your own enemy aurait davantage gagné à jouer plus sa carte «rock» avec guitares saturées (Mais où sont passés des titres comme «Electric eye» ou «Living dead in Toxcity» ?) que montrer l'étendue de son talent électro pur qui le plonge un peu plus dans une certaine banalité, même si certains titres tirent plutôt bien leur épingle du jeu («Tears of a white male»). On ressort un peu mitigé de ces 9 plages.

■ Ted



PANDRA VOX

5 cm sous la peau
(DBDC)

Projet d'une seule femme, Pandra Vox distille quelques rythmes, de petits sons et une jolie voix pour toute musique, le tout est savamment orchestré et arrangé pour offrir de délicats moments trip hop. La parisienne est aussi à l'aise en français qu'en anglais, on passe d'une langue à l'autre sans à peine s'en rendre compte tant sa voix sert d'instrument pour colorer l'ambiance plus que pour porter un message. Les textes sont avant tout poétiques et «sonnent» (quitte à semer le trouble si on ne les lit pas comme ce «Ma parano pas sage erre» sur «Nytro»), ils s'incrustent dans les habillages soniques et se posent sur les mesures mécaniques sans jamais alourdir l'ensemble. A moins que ce ne soient les ajouts instrumentaux et les samples qui viennent orner les mots, on ne sait pas trop tant l'ensemble est cohérent et vivant. Ce n'est jamais simple quand tout se compose seul en studio, en live, Pandra Vox reçoit le renfort de la guitare de Marc Morvan, peut-être que les deux travailleront ensemble par la suite pour apporter davantage de chaleur autour de ce projet qui fait battre notre cœur caché à 5 centimètres sous la peau.

■ Oli

KOUMA

Aibohphobia
(Dur et Doux)

Kouma : un trio lyonnais de «free rock» que j'avais découvert par hasard il y a plus de cinq ans au CCL à Lille lors d'une première partie de Joy As A Toy. Je me souviens qu'ils avaient remporté la palme du show de la soirée avec leur rock totalement tarabiscoté. J'avais été surpris à l'époque de voir que la basse était assurée par un sax baryton, la guitare elle aussi était baryton d'ailleurs, tout ça n'est pas commun du tout, mais c'était assez pour avoir déjà retenu mon attention. Depuis, je n'ai plus trop eu de nouvelles jusqu'à ce que Dur et Doux me propose la chronique de leur troisième et dernier disque en date, Aibohphobia.

Ce palindrome dont la définition serait la «peur des palindromes» interpelle, et les deux titres de la même durée de la galette, nommés tout simplement «Aller» et «retour», intrigue encore plus. Le trio serait-il assez fou pour nous proposer une version inversée type «rewind» du premier morceau ? La réponse n'est pas totalement négative, puisque les Kouma nous expliquent que cet opus est : «Une bande son au caractère réversible d'un trajet quotidien. L'aller constitue la face A ; tellurique, chaud et ancré dans le son guitare/sax/batterie familier au trio. Son négatif, inscrit sur la face B, est plus synthétique et vaporeux et emmène le trio vers d'autres perspectives [...] ces deux pièces sont donc basées sur un concept d'écriture en miroir où une phrase musicale est identique à son symétrique. Un palindrome musical en quelque sorte. La deuxième face est ainsi le miroir de la première.»

Alors, au premier abord, ça ne saute pas du tout aux yeux tant le rendu général sonne comme une pièce très dense soigneusement écrite, limite imbuvable puisque rien n'est codifié sur les 13 minutes de chaque morceau, on est baladé de mouvement en mouvement sans vraiment comprendre ce qu'il en ressort. Et oui, Kouma n'est pas un groupe d'indie-rock ! La recherche musicale fait visiblement partie intégrante des ambitions du groupe, un peu comme le fait Jojo Mayer avec sa batterie, mais cela ne nous empêche pas de prendre un certain malin plaisir à se délecter des travaux de Romain, Damien et Léo, et par la même de titiller nos deux hémisphères au casque. Techniquement, c'est d'ores et déjà une réussite, pour le reste, c'est à vous de juger.

■ Ted

BETH HART

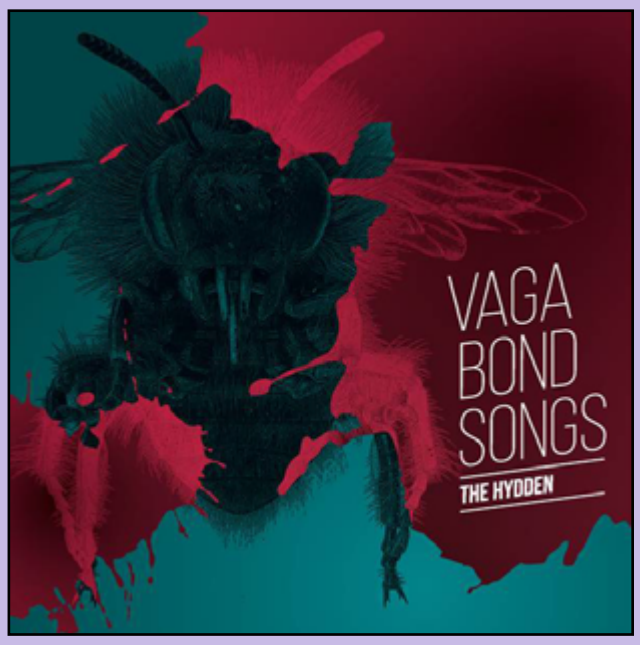
War in my mind
(Mascot-Provogue records BV)

Après avoir signé une troisième collaboration avec Joe Bonamassa (2018 - Black coffee), Beth Hart sort cet automne un nouveau disque en solo : War in my mind. Une production soutenue par Rob Cavallo (Green Day, My Chemical Romance, Phil Collins...).

Avec «Bad woman blues», Beth Hart met immédiatement du rythme. L'intensité dans sa voix est déjà au rendez-vous. Le côté pop instrumental parvient difficilement à mettre de la profondeur. La chose ne tarde pas à se remédier. «War in my mind» semble plus sincère, plus authentique. Accompagné par un clavier impeccablement juste, la voix de la chanteuse montre ses capacités mélodieuses dans le calme et la puissance. Pour ceux qui aiment secrètement se suspendre dans les airs, «Whitout words in the way» est sans aucun doute le morceau idéal. Avec un accompagnement musical minimaliste dont le piano est la seule pierre apparente, la chanteuse livre une musique magnifiquement nostalgique. Sans lâcher les touches blanches et noires, Beth Hart relance un peu la machine sur «Let it grow». Les chœurs sont suffisamment bien dosés pour faire monter le morceau crescendo. «Try a little harder» fait mieux sur le groove qui donne à la chanson quelque chose de lumineux. Une option prise rarement par l'artiste sur ce disque qui semble témoigner d'un parcours personnel mouvementé. «Rub me for luck» et «Tankful» font encore de belles ballades.

War in my mind est un album sombre et poignant. Beth Hart est souvent seule dans la lumière avec son piano. Éloignée des guitares, elle livre une musique à la périphérie de son blues rock habituel. Derrière ses envolées lyriques réside une dimension intime qui vibre au creux de sa voix.

■ Julien



THE HYDDEN

Vagabond songs
(Metalville)

Attention pépite ! Très honnêtement, je ne me souviens pas d'avoir ne serait-ce que lu le nom de The Hydden quelque part avant de le voir sur la pochette de leur deuxième album chroniqué présentement. Ce bien bel artwork et ce titre énigmatique, Vagabond songs, incitent à la découverte, qu'est-ce qui peut bien être un peu caché, un peu errant, clairement intriguant ?

Tout simplement un concentré de rock qui amalgame le meilleur de ces 50 dernières années ! Depuis les racines de la fin des années 60 (pour les mélodies et le côté pop irrésistible) et 70 (pour le côté distordu, «hard», stoner) jusqu'à ces dernières années (pour la richesse des arrangements et la netteté de la production) en passant par les années 90 (pour la grosse dose de riffs alternatifs et la science du bon mélange), The Hydden se nourrit du passé pour offrir une des plus belles surprises de 2019 ! Et ce groupe n'est qu'un duo, composé de Roli (batteur) et Roger (guitariste et chanteur, également à la gratte chez Dog Eat Dog et Henchman, le combo suisse, pas le parisien), il a sorti un premier album en 2017 mais ce Anthems for the wild and hungry n'est guère sorti de Suisse, il a eu un peu d'écho en Allemagne car les gars sont germanophones mais c'est tout... Si on profite aujourd'hui de leurs vagabondages, c'est que Metalville est aussi le label de Dog Eat Dog et qu'ils ont bien eu raison de croire en ce projet qui ne correspond pourtant pas à leur genre de came. Ici, on est vraiment en territoire rock, avec ce melting pot de bons trucs et une saturation douce qui oscille entre stoner light et post-grunge à la cool (Radish, Foo Fighters, Nada Surf), la délicatesse de la voix de Roger facilite d'ailleurs la comparaison avec Ben Kweller.

Bref, si tu apprécies les titres qui envoient mais pas trop et dont les harmonies sont ciselées pour fonctionner sans sembler trop évidentes, si tu aimes te faire embarquer en à peine 2 secondes (toutes les chansons ont une super intro mais j'ai un petit coup de cœur pour «Changing symmetry»), tu sais ce qu'il te reste à faire, fonce écouter The Hydden !

■ Oli

THE WILDHEARTS

Diagnosis

(Graphite Records)

«Pincez-moi, je suis en train de rêver !». Voici comment commençait la chronique du fantastique nouvel album des Wildhearts, sobrement intitulé Renaissance men, dans le précédent numéro du mag' aux grandes oreilles par votre serviteur. Nouvel album, ou dernier disque, comme on veut. Sauf que maintenant, il convient de parler d'avant-dernier car les gars, absents des studios pendant dix piges avec le groupe culte anglais (leur activité hors Wildhearts a été prolifique), remettent le couvert et balancent un EP, Diagnosis. Autant dire que je frôle la crise cardiaque ! Mais comme j'ai (difficilement) repris mes esprits depuis, je vais en remettre une louche (d'autant plus que tu as droit dans ce numéro à la review de concert et à l'interview).

Le disque qui, d'après les dires du guitariste CJ, a été enregistré lors d'une session indépendante de celle de Renaissance men, s'ouvre sur l'énorme «Diagnosis» (déjà présent sur le précédent album). Et dès «God damn», deuxième titre de cet EP qui en compte six, je suis déjà conquis. Je mens car je l'étais avant même d'avoir inséré la galette dans ma haute-fidélité ! N'empêche que ce titre, rentre dedans et mélodique à souhait, est dans la plus pure tradition Wildheartsienne : refrains bourrins, couplets sucrés, voix géniales, riffs qui déboîtent et breaks de l'espace ! L'équilibre du mix donne un avantage non négligeable à Danny qui abat un boulot impressionnant à la basse. «A song about drinking» sent bon les années 90 et «The first time», qui porte incontestablement la patte de Ginger, est peut-être le meilleur titre du disque. Avec les autres. Faut dire que ce titre est parfait : refrains sucrés, couplets appuyés, voix géniales (encore) et riffs qui déboîtent (toujours). Le summum de l'extase étant atteint avec l'indispensable «That's my girl» et son refrain et ses couplets. Euh, tu commences à comprendre la musique ! «LOCAC», la dernière, est l'OVNI de ce disque : brut, dur, froid et intense dans un délire à la Mutation, projet métalifiant de Ginger en solo, à la limite de la folie dans une malsaine ambiance rock indus.

Autant j'ai eu du mal à rentrer dans le précédent LP, autant l'attaque frontale de Diagnosis ne m'aura pas fait tergiverser longtemps. Comme tout disque des Wildhearts, il s'écoute fort, très fort. Et d'après ce bon vieux CJ, ce n'est que le début de la nouvelle vie du groupe. J'en frissonne d'avance ! Le meilleur groupe du monde est donc de retour et pour longtemps !

Gui de Champi

THE WILDHEARTS

PLUS CULTE, TU MEURS. APRÈS 30 ANS D'UNE EXISTENCE TUMULTUEUSE ET D'UN SUCCÈS INDÉNIABLE AU ROYAUME-UNI COMME AU JAPON, LE QUATUOR DE NEWCASTLE S'ANNONCE ENFIN PRÊT À CONQUÉRIR LE VIEUX CONTINENT. NOUS AVONS PU RENCONTRER CJ ET RITCH AVANT LEUR CONCERT DE PARIS, AU BACKSTAGE BY THE MILL, POUR ÉVOQUER LEUR PARCOURS ET LEURS PROJETS. HEY HO LET'S GO !

Ça fait plaisir de vous revoir en France. Nous avons eu l'occasion de voir le Ginger Wildheart Band avec Slash et avec The Darkness, ces dernières années mais ça fait quasiment 15 ans que les Wildhearts n'ont pas joué en France...

CJ : Ça fait si longtemps que ça ? En fait c'était en 2004, avec The Darkness. On a ouvert pour The Darkness à l'Élysée Montmartre.

Ça vous fait plaisir de revenir ?

CJ : Ça fait tellement longtemps que j'ai tout oublié !!!

Ritch : On a eu une journée magnifique, aujourd'hui. On en a profité pour aller se promener. Je ne me souviens même pas avoir déjà mis les pieds au centre de Paris.

Vous avez fait les touristes alors !

Ritch : Oui, carrément !

CJ : Je connais bien ce quartier parce que, normalement, quand on joue à Paris, ça se passe toujours dans cette rue. J'ai aussi souvent séjourné dans cet hôtel, etc. Et nous sommes allés nous promener dans le cimetière aujourd'hui, c'était super agréable !

Surtout en ce week-end d'Halloween avec son atmosphère étrange...
Ritch : Il n'y avait pas de citrouilles sur les tombes.
CJ : On n'a pas vu de groupe de black metal non plus ! (Rires)

Les tournées de réunion ou d'anniversaire ont eu lieu presque exclusivement au Royaume-Uni. Pour l'album et le EP, vous vous promenez dans l'Europe entière. Quel est l'accueil réservé en Hollande, en Allemagne ?
CJ : Dès qu'on quitte le Royaume-Uni, hormis le Japon, tous nos concerts retombent au niveau des clubs. Donc on ne s'attend pas à venir ici pour jouer devant des milliers de personnes, il s'agit toujours de quelques centaines. Ce type de concerts, soit ils sont très bons, soit c'est la galère totale !!!
Ritch : On a déjà fait des concerts en Europe auparavant mais la promotion n'avait pas été faite correctement. C'est vraiment décevant de faire tout ce chemin et de découvrir qu'il n'y a personne à l'arrivée. Mais cette fois-ci, nous avons un nouveau management et un nouveau label, tout ça, et les choses semblent être faites correctement. Les concerts font l'objet d'une vraie promo, donc au moins les fans des Wildhearts du coin sont au courant. Malheureusement, nous n'avons pas énormément de fans mais ça vaut quand même le coup de venir parce qu'il y a suffisamment de monde devant qui jouer pour que ce soit économiquement viable.
Et plusieurs générations ?
Ritch : Absolument ! Hier soir, nous avons joué à Essen, en Allemagne et c'était un super concert, dans une salle qui peut accueillir environ 400 personnes. Il y en avait environ 200 mais tout le monde était tout devant, il n'y avait que des fans du groupe.
CJ : Nos fans connaissent notre musique. Quel que soit le nombre de spectateurs, ils chantent tous et ça réagit toujours bien, qu'on soit en face de 50 pelés ou de 3000 personnes.
Ritch : Je pense qu'ils apprécient aussi le fait d'avoir tout notre répertoire musical qui remonte jusqu'à nos débuts. Et dans le set, on joue un peu de chacun de nos disques précédents.

En effet ! En consultant sur les réseaux sociaux les playlists de concert, vous tapez dans la quasi intégralité de votre répertoire. Au vu du matériel dont vous disposez, comment élaborez-vous vos playlists ? En fonction des lieux, de vos humeurs ? Si on peut réclamer un morceau pour ce soir, on est preneur !
Ritch : Tu peux toujours demander un titre mais on ne le jouera pas ! (Rires)
CJ : Ce set contient beaucoup de nouveaux morceaux, on tape plus dans le nouvel album que les fois précédentes. Il y a quatre chansons du nouvel album dans ce set. Forcément, on a sorti un nouvel album donc il faut qu'on le défende. Mais notre ancien répertoire est énorme.
Ritch : On essaye de mélanger un peu parce que tout le monde a envie d'entendre les tubes et ses morceaux préférés à chaque fois, bien entendu. Mais on prend aussi un peu de risques en ajoutant des faces B et des chansons que le public ne s'attend pas à nous voir jouer. D'ailleurs, à chaque fois qu'on le fait, tout le monde fait : «Aaaah ! Génial !» quand il entend la chanson. Donc quels que soient les changements qu'on apporte au set, les gens semblent apprécier.
CJ : On a des tas de chansons et on a fait un bon set avec un peu de tout pour représenter notre carrière sur les 30 dernières années.
Ritch : Et pendant les rappels, on a juste le temps d'ajouter 3 ou 4 chansons et comme on a vraiment une très longue liste de chansons, on les change tous les soirs. On en choisit des différentes, selon nos envies. C'est comme ça qu'on garde un peu de fraîcheur.

Ça fait dix ans que le groupe n'avait pas enregistré un nouvel album et en l'espace de quelques mois, vous présentez un album et un EP. J'imagine que les morceaux ont été enregistrés lors de la même session studio...
CJ : Non, ça s'est passé dans le même studio avec le même producteur mais sur deux sessions différentes.
Pourquoi deux disques et pas un seul dans un format plus long ?
CJ : Je pense que ce que nous avons fait nous a permis de partir en tournée plus longtemps. Si nous n'avions sorti qu'un seul disque, nous

ne serions pas revenus ici. C'est bien d'étaler un peu.
Ritch : Je pense que dix chansons pour un album, c'est suffisant de toute façon. Ça fait beaucoup à digérer. Et je pense que Renaissance men est parfait tel qu'il est : l'ordre des chansons, comment il commence et comment il se termine, etc. Ça n'aurait pas été une bonne idée de le faire plus long car le son est plutôt agressif. Il est un peu commercial mais le son reste quand même agressif donc c'est la bonne durée. Combien il fait, un peu plus de 30 minutes ?
CJ : 38 minutes, oui. Et c'est mieux aussi de laisser un peu les gens sur leur faim. Il ne faut pas trop leur en donner. Il faut qu'ils aient encore faim parce que dès qu'ils sont rassasiés, ça veut dire qu'on a perdu nos fans ! Quoi qu'il en soit, vous n'aurez pas à attendre encore dix ans jusqu'à notre prochain album, ce n'est pas comme ça que je vois les choses. La moitié du groupe sera morte d'ici-là, de toute façon !

Quand l'idée d'un nouvel album a-t-elle germé ? Quel a été le processus ?
CJ : Ça faisait déjà quelques années qu'on parlait de refaire un nouvel album. C'était avant le retour de Danny dans le groupe, quand Jon Poole était à la basse, mais ça ne s'était pas concrétisé. Ensuite, Danny est revenu dans le groupe, nous avons fait un concert génial et puis une tournée et puis tout s'est mis en place tout seul. Ça faisait donc des années qu'on en parlait mais c'est avec cette configuration que ça collait.
En ce qui concerne l'écriture, c'est Ginger qui écrit le plus gros. Ensuite il fait des démos, juste avec une guitare acoustique et sa voix. Ritch et moi, on les écoute, on les apprend et on s'en va tous les trois en studio pour mettre les chansons en forme. Ensuite on a fait des démos, Danny est venu pour poser la basse, on est partis pendant à peu près un mois et ensuite on est retournés au studio pour enregistrer l'album. L'enregistrement a pris sept ou huit jours.
Ritch : Pendant ce temps, quelques idées ont germé. Ginger avait des chansons, CJ en avait une autre et moi aussi j'en avais quelques-unes. On ne les a pas enregistrées mais on savait qu'on en ferait quelque chose. Donc elles sont un peu passées au second plan et ensuite, elles sont devenues le mini album.

Dix ans donc sans nouvel album et quelques tournées sporadiques. Bien que vous bénéficiiez d'une fanbase conséquente en Angleterre, n'avez-vous pas craint de repartir à zéro du côté de l'international, d'aller reconquérir un public...
CJ : Non ! Tu as déjà rencontré des fans des Wildhearts au Royaume-Uni C'est presque une religion ! On n'est peut-être pas le plus grand groupe du monde mais nos fans sont réputés pour leur loyauté et leur fidélité.
Oui, mais à l'étranger ?
CJ : On n'a pas de fans en France, ni en Allemagne. On ne jouerait pas dans le trou à rat d'aujourd'hui si on avait des fans, on serait dans un bel endroit.
Ritch : Ce n'est pas un trou à rat, c'est juste petit.
CJ : Oui, c'est vrai, c'est une petite salle.
Ritch : On n'a jamais été très suivis, ici. Donc le fait de revenir seulement au bout de 15 ans ne nous dessert pas vraiment. Enfin, je suppose qu'en revenant régulièrement, ça nous aurait aidés à développer notre public mais on n'a pas pu.
CJ : On ne faisait pas de tournées ici, à l'époque. Normalement, il faut faire des tournées régulièrement mais on ne l'a jamais fait.
Ritch : On a toujours eu la poisse avec nos labels, tout ça. On a ouvert ici pour AC/DC. On a fait une tournée dans toute l'Europe en première partie d'AC/DC dans les années 90 et à l'époque, on était chez Warner Bros. Dans certaines villes, Warner Bros ne savait même pas qu'on jouait avec AC/DC. Donc on arrivait et on n'avait même pas une interview, la promo n'était pas faite, rien. C'était un énorme gâchis alors que ça aurait pu être très belle opportunité.
CJ : Je pense que ce qui a freiné les Wildhearts pendant toute notre carrière, c'est que le management n'a jamais été à la hauteur. Ils étaient plein de bonnes intentions mais leurs véritables compétences n'étaient pas mobilisées là où elles auraient dû l'être.
Ritch : Aujourd'hui, c'est comme un nouveau départ. C'est pour ça qu'on revient et qu'on fait vraiment quelque chose. Notre nouveau mana-

gement a dit qu'on devrait vraiment aller dans tous ces endroits. C'est tellement facile de se rendre en Europe depuis le Royaume-Uni et il y a suffisamment de monde que ça intéresse. On a enfin un label correct, un promoteur correct, ils bossent correctement et... nous voilà !

Le son de l'album est massif et en même temps très brut, direct comme si le disque avait été enregistré live. C'est la première fois que vous agissez de la sorte ?
CJ : Pour le dernier album, on n'a pas doublé les pistes. Les voix ne sont pas doublées, les guitares sont sur une seule piste chacune. Normalement, sur pas mal d'albums, la plupart même, on multiplie les pistes, on double les guitares, on empile les voix. Nous, on a volontairement fait le contraire parce qu'on voulait capturer un son plus «live». Notre son, c'est deux guitares, une batterie, une basse et des voix. Et c'est ce qu'on entend sur l'album. Bien sûr, il y a quelques parties de «gang vocals», des trucs comme ça, mais c'est le son «live». On a choisi d'épurer et de ne pas multiplier les couches. Pas mal de groupes de rock enregistrent comme ça et d'autres font tout le contraire : 100 guitares, 1000 voix. Mais ce qu'on entend sur le disque représente notre son «live», épique et offensif !

Vous avez de nombreux points communs avec les Beatles, vous êtes Anglais, vous êtes géniaux, Ginger avait un look à une époque à la Lennon sur certaines photos, et notamment d'avoir sorti un album blanc magistral : cet album, qui a fait l'objet d'une ressortie avec bonus, aura-t-il également droit à une tournée anniversaire ?
CJ : Pour l'album blanc, pas avec cette formation, non ! On doit réintégrer Scott et après on pourra faire ça.
Ritch : C'est quand ? Ce sera quel anniversaire ?
CJ : On a déjà passé le dixième, donc ce serait le quinzième. 2005. il est sorti en 2006, donc en 2021 on fêtera le quinzième...
Ritch : Faut qu'on voit ce que fait Scott, je ne crois pas que Danny puisse apprendre ce que Scott jouait.

Qu'en est-il de vos projets parallèles : The Wildhearts est-il redevenu le projet principal qui va occuper tout votre temps ?
CJ : Pour moi, oui. J'ai fait 4 albums solo depuis le dernier album des Wildhearts avant celui-ci. Mais aujourd'hui, je n'ai du temps que pour les Wildhearts. Je n'ai pas le temps de faire autre chose à cause de certaines circonstances personnelles. Donc pour l'instant, il n'y a que les Wildhearts pour moi. Danny, je ne sais pas ce qu'il fait en dehors des Wildhearts. Il avait un groupe qui s'appelait The Main Grains mais ils se sont séparés, donc je ne sais pas trop.
Ritch : Ginger a sorti un million d'albums !
CJ : Et je crois qu'il a un nouveau groupe ! Encore un. comment ça s'appelle ?
Ritch : C'est Ginger and The Sinners, un truc comme ça
CJ : Aucune idée. Il va bientôt sortir un nouvel album au Royaume-Uni et il va faire une tournée en novembre avec son nouveau groupe.
Du coup, les Wildhearts sont quand même sa priorité ?
CJ : Oui, enfin ça doit l'être, sinon on ne serait pas là aujourd'hui et on n'aurait pas sorti deux disques cette année. Dès qu'on se regroupe avec les Wildhearts, ça suscite toujours plus d'intérêt que nos projets solos. Le groupe attire davantage de monde, à la fois pour écouter les disques et pour venir aux concerts. Tous nos fans sont avant tout des fans des Wildhearts. Tout ce qui vient après reste à un niveau inférieur, c'est le groupe que les gens veulent vraiment voir.

Vous pensez déjà à un nouvel album ?
CJ : Oui, je mentirais si je disais qu'on n'y pense pas. On en a parlé. En ce moment, il semblerait qu'on tende vers de nouvelles sorties et des tournées.
De manière intensive ?
CJ : Notre nouveau management nous en donne la possibilité. En fait, on vient en Europe parce qu'ils veulent essayer de nous réintroduire ici, ils veulent qu'on refasse un essai. Ils croient en nous et ils semblent penser qu'il pourrait y avoir un marché pour le groupe, ici. Donc, nous revoilà. Et on va revenir en Europe l'année prochaine, on sera en Allemagne en janvier, en première partie des Backyard Babies. Ensuite, ils ouvriront pour nous au Royaume-Uni en février et on aura aussi une

poignée de festivals en Europe, l'année prochaine. Mais on ne peut pas dire lesquels pour l'instant ! [NDLR : Entre temps, les Wildhearts ont été annoncés à l'affiche du Hellfest 2020.]

Le groupe a trente ans. Quand vous regardez dans le rétroviseur, de quoi êtes-vous le plus fiers ? Si vous aviez une baguette magique, qu'est-ce que vous voudriez effacer ?

CJ : Tu sais quoi, je suis la personne la moins nostalgique du monde. Je me fiche des salles qui ferment, etc. Je regarde toujours vers l'avenir et vers ce qui va se passer. J'apprends de mon passé mais je ne suis pas du genre à ressasser, ni à fantasmer combien tout était mieux dans les années 80' et 90'. C'était exactement pareil que maintenant ! Donc je suis plutôt tourné vers l'avenir et je pense que c'est plus important de regarder vers l'avant.

Ritch : Je ne pense pas que je voudrais changer quoi que ce soit, en fait. Tout est un apprentissage ! Il y a eu de bonnes choses, de mauvaises aussi mais il faut utiliser tout ce que l'on apprend au fil du temps.

CJ : J'ai appris de mon passé, sincèrement, je ne suis absolument plus la même personne

qu'il y a quelques années, Dieu merci ! Personnellement, je me sens beaucoup mieux aujourd'hui sur le plan émotionnel, spirituel et physique qu'il y a quelques années. J'ai maintenant certaines choses dans ma vie, rien à voir avec le groupe, les choses dont j'avais besoin. Du coup, tout ce qui concerne le groupe me semble plus facile. Mais nous n'en serions pas là maintenant, on n'aurait pas fait l'album qu'on vient de faire si on n'avait pas traversé toute cette merde. Nous sommes un groupe difficile, les Wildhearts, mais je pense que c'est pour ça que les gens nous aiment. On n'est pas des canons comme dans les boys bands.

Mais ça ne vous a pas empêchés d'accomplir de grandes choses, vous avez tous ces super albums...

CJ : Oui, et on a toute cette passion qui nous entoure, nous sommes authentiques, sincères. Tous les gens qui connaissent le groupe savent que nous avons eu un passé difficile et tourmenté. Mais ça fait partie de notre son. Cette agressivité et cette puissance qu'on entend. Si nous étions de bons petits chrétiens frivoles amateurs de pancakes et autres frivolités, nous n'aurions pas le son des Wildhearts. Nous sommes tous des démons incognito.

«God save The Wildhearts !» Quels sont les prétendants pour détrôner les rois et prôner la bonne parole du Rock'n'roll ?

CJ : Je n'en sais rien, il y en a des tonnes ! C'est difficile ! On n'a pas vraiment un style de vie Rock'n'roll. Il faudrait qu'on demande aux deux rockeurs ! J'ai quand même l'impression qu'on manque de groupes d'un certain niveau. Pour ma part, je pense à des groupes comme les Clash. Il n'y a pas beaucoup de groupe comme ça, en ce moment. Pour Ginger, ce serait plutôt Motörhead. Il n'y a pas beaucoup de groupes comme Motörhead, en ce moment. Il y a beaucoup de bons groupes mais ils ne sont pas aussi emblématiques.

Ritch : Moi, je pense qu'on est au top de notre forme, en ce moment. On est imbattables. Honnêtement, je pense que personne n'y arrivera !

CJ : Quand les Wildhearts jouent, quand on s'y met vraiment, je pense qu'on est au même niveau que les meilleurs. On peut faire concurrence à n'importe quel groupe de haut niveau.

Ritch : Je le pense aussi, honnêtement. Bien sûr, les gros groupes ont une énorme production, des scènes immenses et tout, mais même quand on fait un tout petit concert, on peut ressentir des vibrations et avoir d'aussi bonnes sensations que les Rolling Stones, quand ils jouent dans un stade.

CJ : Nous jouons ensemble depuis trente ans par intermittence, ça longtemps qu'on fait ça ! Et quand tu joues depuis aussi longtemps, que tu n'es plus tout jeune, on a tous plus de 50 ans, tu ne peux pas monter sur scène sans te dire que ce que tu fais est bon.

Ritch : On a fait un concert à Oslo, récemment. C'était dans un tout petit restaurant chinois. Ils poussent toutes les tables au fond et il y a une petite scène. Pendant tout le concert, j'avais les coudes qui tapaient dans le mur derrière moi, tellement c'était petit. Mais pour moi, c'était l'un des meilleurs concerts de toute la carrière des Wildhearts parce qu'il y avait une telle proximité ! On était encore plus serrés que dans une salle de répétition, on était vraiment tout près les uns des autres.

CJ : Mais l'agressivité et la passion sont les mêmes. Quel que soit l'endroit où on joue, c'est la même attitude.

Ritch : On entend directement ce que chacun joue sans passer par la sono, on ne peut pas faire plus vrai. Et quand le public est aussi proche, c'est vraiment intense ! Et c'est tout l'intérêt du truc. Plus le concert est gros, plus on s'éloigne et on peut perdre beaucoup. Ce concert-là, je mets n'importe quel groupe au monde au défi de le surpasser. C'était probablement le meilleur concert de rock du monde !

CJ : On se débrouille bien, on fait du bon bruit !

Merci à Lorene et l'équipe de Garmonbozia ainsi qu'A Jeter Prom.

■ Tiffany & Gui de Champi
Photos : avec l'aimable autorisation
d'Eric du site Electric Eye Photo
https://electriceyephoto.blogspot.com

THE WILDHEARTS

Backstage by the mill (Paris)

21h, un soir de juin 2019. The Wildhearts annoncent leur venue fin octobre à Paris sur les réseaux sociaux. 22h : les billets, le train et le logis sont gérés. Je n'allais quand même pas louper ça. Entre temps, j'intègre l'équipe technique de Dead Pop Club (qui ouvre pour le groupe) et ma chère et tendre épouse mènera d'une main de maître une interview que tu retrouves dans ces pages. La vie est bien faite n'est-ce pas ?

Toutes les conditions sont remplies pour passer une soirée exceptionnelle : un club à taille humaine, des copains au large (les frangins Flying, Karine Unco, Guillaume Circus, Claire, Vanessa), des nouvelles rencontres (Toff, Dom.), une première partie aux petits oignons et des Cœurs Sauvages en pleine bourre. Bon, l'ami Ginger n'est pas au mieux de sa forme (saloperie de dépression), ses messages récents sur Twitter ne sont pas rassurants, mais les quatre de Newcastle sont bien là, en chair et en os. Le concert de Dead Pop Club sera apprécié à sa juste valeur par les vieux loups fans des Wildheartsqui squattent le bord de scène, et tout est prêt pour accueillir comme il se doit les Anglais qui n'ont pas mis un pied à Paris depuis quinze piges.

La set list est assez uniforme tout au long de la tournée (seuls les rappels changent), et c'est la paire «Diagnosis»/»Let'em go» qui ouvre les hostilités. Ces deux tubes du dernier album placent le niveau assez haut. Alors que le groupe se démène sur scène, première impression : le son est énorme ! mais vraiment énorme ! Et la prestation des Anglais est irréprochable. Avec une riche discographie, Ginger et ses sbires tapent dans tous les albums ou presque («I wanna go.», «Sick of drugs», «Caffeine bomb», «Revolution.», «The Jackson Whites»). La justesse des voix, la puissance des guitares (Ginger ne regarde jamais son manche, juste ses verres de whisky !) et le basse/batterie de feu font de ce groupe de quinqua usés par la vie et les excès la meilleure valeur sûre de l'institution Rock outre-Manche. A en croire CJ, ce n'est que le début d'une nouvelle carrière ! Bon, le gars s'enflamme peut-être, mais si le groupe joue comme ça tous les soirs, il est imprenable. IM-PRENABLE.C'est propre, aucun déchet, zéro faute de goût. Sur scène, CJ est comme un gosse, Danny

raide comme un poteau, Ritch se démène avec brio, Ginger est bien le plus fort (niveau volume et créativité) et ça riffe à tout va dans le meilleur des mondes. Et quand sonne l'heure des rappels, les Wildhearts achèvent une assistance acquise à sa cause, avec l'ultra mélodique «Top of the world», le remuant et riche «Shame on me» et le génial «My baby is a headfuck». Si bien qu'à la fin du set, j'ai du mal à retrouver mes esprits. Tous les copains présents ont pris une baffe. A part Guillaume Circus qui est un costaud et qui esquive les coups. Ce qui est sûr, c'est que les Wildheartssont bien de retour, et les lecteurs qui seront au Hellfest pour l'édition 2020 sont convoqués devant la Mainstage 2 le vendredi pour aller prendre une leçon de rock.

Sinon, il y a eu after entre vieux à l'Engrenage du 11, le chouette bar de Louidje et Sly Homeboys, et on a bien ri en se racontant des histoires de vieux. C'est chouette d'être vieux en fait !

Gui de Champi

Photos : avec l'aimable autorisation
d'Eric du site Electric Eye Photo
https://electriceyephoto.blogspot.com

DOG'N'STYLE

Only stronger
(Dr John's Surgery Records)

Avec une moyenne d'un concert par semaine ces 5 dernières années, on pourrait croire que les Dog'N'Style ne vivent que pour la scène mais non, ils trouvent le temps de composer et même d'enregistrer des titres. Ce deuxième opus, Only stronger, a été mis entre les mains de Rudy Lenners (ex-Scorpions, ex-Such A Noise) qui a plutôt bien capté leur énergie heavy/hard/rock. Les distos crachent, la basse ronronne, la batterie tape bien et le chant aussi puissant que mélodique donne à l'ensemble ce goût de popcorn, celui de l'Amérique et des blockbusters qui n'inventent pas la poudre mais la font parler. On a donc quelques petits solos, quelques riffs pêchus, quelques envolées old school (et même des chœurs bien pourris pour les gars accoudés au comptoir), si on cherche du rock qui tâche mais pas trop, on en a pour son argent, rien à redire. Ah si, avec les idées mises dans l'artwork, il y avait de quoi faire 3 booklets les mecs ! J'ai rien contre les comics, les «héros» musclés des années 80 ou les jeux vidéos mais faudrait peut-être faire le tri, non ? Ajoute l'alcool, la drogue et les putes, des couleurs dégueulasses et des chinoiseries et tu n'auras qu'une petite idée du résultat. Alors, ok, c'est fun. Mais quand on fait tout avec autant de professionnalisme, c'est dommage de perdre un peu de crédit à cause d'un surplus d'idées pour des images, d'autant plus quand on vient d'Épinal.

■ Oli

DOG BLESS YOU

BANKSTERS
(Autoproduction)

Ce n'est pas parce que Dog Bless You aime bien les jeux de mots, comme en atteste son patronyme ou le titre de ce deuxième album qu'ils vont faire de la musique de rigolos. De même, lorsqu'ils citent Paradise Lost, ce n'est pas le groupe qui est visé, mais un extrait du poème de l'écrivain anglais du XVIème siècle John Milton : «Rather reign in hell than serve in paradise». Car on peut faire du bon rock alternatif et conserver une certaine ironie sur la perception de monde qui nous entoure. Et ce quatuor varois développe très bien cette formule sur les 10 titres de Banksters, sans renier les bases. Des riffs appuyés, un chant à la fois mélodique et puissant, quelques refrains fédérateurs et une balade pour un retour au calme en guise de conclusion. Rien de bien novateur, mais quand il s'agit de perpétuer la bonne parole, Dog Bless You se présente en bon disciple et s'y emploie avec dévotion. Dans la continuité des groupes US des années 90s qui avaient digéré le grunge et étaient passés au rock, celui qui restait puissant sans être agressif (comme Pearl Jam, Soundgarden). Une belle époque.

■ Eric

BAD BREEDING

Exiled
(One Little Indian / Differ-Ant)

Chanter les injustices fait partie de la banalité de ce monde. C'est un acte absolument normal (obligatoire ?) pour un artiste surtout depuis un paquet de décennies où les événements liés aux sans-abris, à la dèche généralisée, à la surdité des gouvernements aux appels du peuple, ou aux conséquences catastrophiques des agissements de l'impérialisme, ne sont pas prêts de s'arranger. Il y a mille façons artistiques de les dénoncer et dans l'Est de l'Angleterre, les Bad Breeding ont trouvé une solution (banale aussi) : le punk-hardcore qui déménage. Et la manière la plus simple de se faire entendre, c'est de gueuler dans un micro, de se faire entendre, de scander des mots-clés, des phrases chocs, bref, d'envoyer tout dans la gueule de l'auditeur, même s'il n'y est pour rien, lui (quel décideur politique écoute de l'anarcho-punk dur ?). Et surtout, surtout, faire simple, le message avant tout, la musique n'est que le support, le canal du message. Le volume des instruments doit être fort, l'objectif étant de faire trembler les enceintes à coups de déclenchement de pédale de disto récupérée aux puces pour 9,99 livres, de coups de burins sur la batterie, obtenir la production la plus dégueulasse qui soit pour marquer les esprits. Bon, on caricature légèrement mais Bad Breeding avec son Exiled, c'est ça : une énergie pure et authentique, mais surtout de la rage à fiel ouvert.

■ Ted

TANKRUST

Opposite terror
(Almost Famous)

Même s'il n'est pas un des «membres d'origine», Will, guitariste, était une des pierres angulaires de Tankrust et c'est avant d'enregistrer cet album qu'il a décidé de quitter l'aventure pour pouvoir passer plus de temps avec sa famille. Remplacé en octobre par Jean-Philippe, il a tout de même largement participé à l'écriture d'Opposite terror qui ne désarçonnera pas les amateurs du premier album The fast of solace. Les Parisiens s'amusent toujours autant à brouiller les pistes entre passages death, hardcore et thrash (voire un peu black parfois) avec une variété dans le chant, les guitares et les rythmiques qui n'ont pourtant qu'un objectif : tout éclater en live. Une ambition simple qui n'est pas forcément aisée quand il s'agit de coucher sur bande les riffs sauvages. C'est l'occasion de saluer le gros boulot d'Andrew Guillotin au Hybreed Studio (As They Burn, Monolithe, Stömb, Danforth...) qui a su parfaitement rendre la puissance et la hargne du combo, la prod est ainsi aussi massive que les compos, on est donc mieux préparé à la claque promise en live. Il y en a pour pas mal de goût sur les 9 titres, j'ai une petite préférence, toute personnelle, pour «For the greater good» et ses parties plus posées assez hypnotiques.

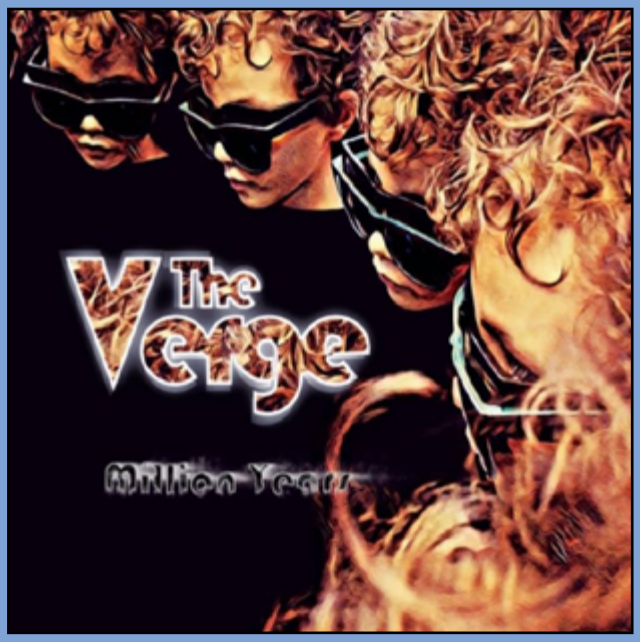
■ Oli

ULTRA ZOOK

Ultra Zook
(Dur et Doux)

On a toujours su qu'Ultra Zook n'a jamais balancé une once de zouk, mais qu'il nous a plutôt habitué avec ses EP successifs à un rock folklorique, perché, ridicule, humoristique et totalement imprédictible, avec des sonorités de synthés proches pendant d'infimes moments de celles des îles caribéennes. Mais pas que, puisqu'également inspirée de celui des différents univers du jeu vidéo, des films d'horreurs aussi, peut-être même de la musique populaire auvergnate (le groupe étant de Clermont-Ferrand) et tout ce qui peut passer par les têtes bouillonnantes des recherchistes Benjamin Bardiaux, claviériste et co-compositeur du monstre Pryapisme et collaborateur d'Igorrr, du batteur Rémi Faraut (Kafka) et du bassiste Emmanuel Siachoua (Kafka, Kunamaka). Comme dirait le trio : «Ça joue une musique des îles plus proche de Fukushima que des Caraïbes. On ne pouvait mieux faire sur le plan de la description. En revanche, pour ce qui est d'«ultra», on valide à 100%. Comment ressortir sans séquelles d'un disque dont sa caractéristique est l'exubérance d'idées grotesques? Tant pour les paroles, ou comme dès le début de l'album, on nous demande quel type de jus de fruit on est (en lâchement bêtement des «Pomme ?», «Poire ?», «Pêche ?», «Prune ?», «Fruit de la passion ?»), que pour les structures ou le trio mise pas mal sur les saccades et les contretemps, Ultra Zook est une formation à part dans le paysage musical français, que certains caseront certainement entre l'expérimental et le math-rock, et qui risquent même carrément de plaire à vos enfants. Un premier album éponyme avec plein de surprises à l'intérieur et très étonnant, c'est peu de le dire.

■ Ted



THE VERGE

Million years
(GCP Production)

Bien que le combo soit français, «The verge» est à saisir (CTB) en anglais, pour «le bord» ou «le point de rupture». Ce deuxième album qu'est Million years est pourtant plutôt synonyme de pont, de liaison entre des aspirations marquées par les seventies et un son très moderne, très propre sur lui. Tellement net que dès que le groupe lâche un peu la distorsion, il devient pop et radiophoniquement compatible («Million years» pourrait faire un carton si le groupe faisait partie d'une grosse écurie). Mais très indépendant, The Verge joue avec les effets, triture la guitare comme la voix et plutôt que d'enchaîner les tubes en puissance écrit des titres rock qui lui ressemble, tant pis si c'est inégal (parfois au sein du même morceau comme sur «Tender trap» où les deux facettes du groupe s'affrontent). Même si le choix de «Straight away» pour servir de support à un clip se défend, le titre étant sympathique et ni trop doux ni trop dur, pour charmer les foules et te mettre le pied à l'étrier, je conseillerais plutôt «Nobody knows» (ou «Million years» bien sûr). Et sinon, c'est pas bien de laisser les enfants jouer avec les polices d'écriture et les effets quand on sort un album, ça fait péter le système d'alerte de la guilde des graphistes.

■ Oli

GLIZ

Cydalima
(Youz prod)

L'histoire de la création de Gliz (que je viens tout juste d'inventer, donc complètement non officielle), relate que durant l'année 2013, Florent Tissot, Thomas Sabarly et Julien Michel étaient rentrés dans un magasin de musique perdu dans le Jura avec la ferme intention d'acquérir la trilogie divine basse - guitare - batterie pour faire du folk rock de derrière les montagnes. Malheureusement, le proprio n'avait pour seuls instruments qu'un banjo, un tuba et une batterie. Qu'à cela de tienne, le trio d'Ivrey n'allait pas s'arrêter à des considérations matérielles. Après tout, dans le passé, les Violent Femmes, Morphine ou 16 Horsepower avaient démontré que ce n'étaient pas les instruments qui limitaient la création musicale, mais uniquement les artistes. A l'instar des excellents groupes précités, Gliz délivre sa partition personnelle tout au long des 11 titres de leur premier album Cydalima : Les mélodies de la pop, la rage du rock, les sonorités de la folk, la belle voix de Florent proche de celle de David Eugène Edwards, et l'univers très lepidoptérien (à voir le très beau clip pour le très bon tube «Cydalima»). Quand c'est beau, original et classe, il faut le dire, eh bien je le dis !

■ Eric

KLONE

Le grand voyage

(KScope)

Gong, Katatonia, The Pineapple Thief... voilà quelques groupes que Klone rejoint en signant avec Kscope, le label de Steven Wilson (Porcupine Tree et bon nombre d'autres projets) qui sélectionne ses artistes avec goût et parcimonie, une sorte de Graal pour les Poitevins qui n'ont jamais caché leur amour pour le génie anglais. Quel grand voyage pour arriver jusque là puisque les débuts étaient bien plus métalliques, mais depuis 2015 et Here comes the sun, on connaît leurs nouvelles aspirations. S'il restait quelques traces de leur passé sur le précédent opus (la fin de «The last experience» et quelques autres vrombissements épars), sur celui-ci, elles ont quasi disparu (certains riffs sont métal («Yonder», «The great oblivion») mais la production impeccable de Francis Caste les adoucit), les nouveaux fans devront être prévenus au moment de plonger dans leur discographie.

Pop, rock, post, progressif, onirique, magique, sensoriel, délicat, les adjectifs ne manquent pas pour caractériser Klone aujourd'hui, peut-être faut-il mettre en avant «ascensionnel» tant il semble fait pour faire la synthèse de multiples idées. D'abord celle de montée, de progression, Le grand voyage, c'est celui vers un ailleurs plus brillant, une expédition vers les cieux pour survoler les dépressions et se réchauffer près du soleil, l'album permet l'élévation et l'abandon, l'esprit peut lâcher prise et permettre au corps d'oublier toutes les gravités. Ensuite parce le mot a «sens» en son cœur et ces titres les mettent en éveil, ils apportent de la douceur, du bien-être, tissent un cocon autour de l'auditeur qui n'a plus aucune envie de revenir dans la réalité une fois l'écoute lancée. A bien y réfléchir, l'adjectif parfait n'existe pas, il faut l'inventer et je propose «ascensationnel» pour ajouter une dimension fantasmagorique et insister sur le fait que ce genre d'opus est rare.

La voix de Yann fait que Klone est Klone, la puissance de ses mélodies envoûte mais on ne peut s'empêcher de penser à quelques références tout au long de l'opus. Pour moi les petites notes et la basse de l'intro de «Breach», titre où l'on peut trouver la guitare de Luiss Roux d'Hacride, sonnent comme un hommage à Pink Floyd (réécoute «Speak to me» !), les passages avec les petits sons bidouillés (et le saxophone) de «Indelible» renvoient à Porcupine Tree, les parties plus frontales («The great oblivion») plairont aux amateurs de Tool et une forme d'indolence sied bien à The Doors dont «The spy» est repris pour clôturer l'album même si on est loin de l'ambiance saloon de la version d'origine. Repoussant encore ses limites, Klone nous emmène avec lui pour notre plus grande délectation. Véritablement ascensationnel.

■ Oli

SHUFFLE + KLONE

Live aux 4 Ecluses (Dunkerque)

Un jeudi soir de la mi-novembre à Dunkerque, qui va sortir voir un concert ? Sur le papier, c'est pas gagné mais, comme moi, certains se sont bougés et ce sont des 4 Ecluses très bien garnies qui permettent aux Kill Me This Monday de fêter la sortie de leur nouvel album. À l'heure où ils montent sur scène, je suis encore à 40 bornes de là à attendre mon moyen de locomotion, fatalement j'arrive après la bataille, le temps de faire quelques bises et Shuffle attaque déjà son set.

Et comme pour leurs albums, les Shuffle me laissent quelque peu indécis. Quand ils jouent sur le registre «cool / alternatif», je suis complètement dans le délire et le début de concert qui enchaîne «Spoil the ground» et «Checkmate fool» me ravit, les Sarthois n'hésitent pas à étirer les riffs pour créer une véritable atmosphère et donner de l'épaisseur à leurs compositions. À l'opposé, quand ça passe en mode néo-métal avec du slap et un groove plus appuyé, ça casse un peu le truc, ça monte en puissance côté ampli mais pas forcément côté émotions, le set s'achève avec cette débauche d'énergie (les gars finissant en partie dans le public) et donc cette impression mitigée. Comme si le groupe évoluait en cours de show et que le papillon se transformait en chenille.

Du Tool passe dans les enceintes, c'est souvent le signe que Klone est prêt à monter sur scène... On est presque dans le noir, le superbe artwork du nouvel album, Le grand voyage, s'affiche sur la toile tendue derrière le batteur et il commence à tournoyer lentement, si l'image est belle, son animation est bluffante. Comme c'est avec «Yonder» que le concert démarre, on a également le droit à une séquence vidéo extraite du court métrage, ces pas montés en boucle ont un grand pouvoir immersif, il ne faut donc que quelques secondes aux Poitevins pour nous embarquer dans leur monde. Et pour ceux qui seraient déçus de leur abandon progressif du métal, la version live de «The great oblivion» couplée à «Rocket smoke» devrait leur faire revoir leur avis tant ces morceaux procurent des frissons. Perso, j'adore. Tous les titres ne bénéficient pas de vidéo et si Klone ne va pas devenir Pink Floyd, je pense que donner des couleurs à chaque titre en leur ajoutant des photos, des animations ou des clips ne pourrait que renforcer la qualité de leurs concerts où tout est déjà formidablement soigné, notamment le son d'une pureté éclatante. La setlist équilibre les morceaux issus des trois derniers opus sans sur-représenter le dernier et en réussissant à les mélanger tous sans heurt. On sent le groupe touché par les réactions de plaisir non dissimulées du public qui vibre à l'unisson. Et alors qu'un trio fantastique («Immersion», «Nebulous» et «Silver gate») semble avoir mis fin au concert, les applaudissements ramènent le groupe sur scène avec des guitares acoustiques pour nous offrir un «Grim dance» unplugged en rappel. Osé de mêler ainsi les sonorités mais ça marche, encore une fois, la limpidité de l'ensemble fait qu'on valide sans réserve. La seule petite déception, c'est que ce rappel était prévu, Dunkerque est un public comme un autre finalement ! Pour finir en beauté, c'est Björk et son «Army of me» qui sont conviés à la fête, les Shuffle organisent un slam contest, les corps s'échauffent un peu plus mais les esprits restent sur orbite.

Setlist Shuffle : *Spoil the ground / Checkmate fool / Faded chalk lines / Behind ur screen / Wintertide / VirtualHero / Paranoia of the soul / Crazy*

Setlist Klone : *Yonder / The great oblivion / Rocket smoke / Breach / Into the void / Sealed / Give up the rest / Immersion / Nebulous / Silver gate /// Grim dance (unplugged) / Army of me*

Merci à Pat et toute la Klonosphère, merci aux Klone et aux 4 Ecluses, bisou au bison Tom ainsi qu'à Fab !

■ Oli

KLONE

C'EST GUILLAUME, GUITARISTE ET COMPOSITEUR, QUI PREND LA PAROLE POUR KLONE AU MOMENT DE PARLER DE LEUR NOUVEL OPUS, DU CHANGEMENT DE LABEL, DE LEURS INFLUENCES, DES VIDÉOS QUI LES ACCOMPAGNENT ET D'UN AVENIR QUI S'ANNONCE ENCORE PLUS BRILLANT.

Klonosphere, Pelagic, Verycords, Kscope, pourquoi autant de changements de label ?
Eh bien tout simplement parce que les contrats ont un début et une fin, et que quand on a l'opportunité de travailler avec un label qui dépense plus d'argent sur notre projet, eh bien nous signons avec. Là pour le grand voyage, le label Kscope était très motivé pour travailler avec nous. Après tout cela ne change rien à la musique et je pense que ça n'intéresse pas plus les gens que ça aujourd'hui !

Kscope, c'est le label de Steven Wilson, ça fait quoi de rejoindre son écurie ?
Oui cela fait plaisir d'être signé sur une maison de disques qui a, à son catalogue, beaucoup de groupes qu'on apprécie mais aussi avec lesquels nous nous sommes construits musicalement. Nous étions vraiment contents quand nous avons appris la nouvelle ! Concrètement, ça nous permet de toucher un public qui nous correspond mieux, c'est à dire celui de la scène Rock progressive.

Tu es fan de son univers depuis longtemps, tu sais s'il vous a écouté ?
En effet, j'ai découvert le groupe en 1999, avec le live Coma divine et les disques qui précèdent ce live. Je n'en suis pas certain non, même si on a essayé plusieurs fois et qu'il a aussi dû

entendre parler de nous. Pour l'instant non, on n'a pas eu de retour de sa part sur le disque.

Il joue en septembre 2020 au Zénith de Paris, vous ouvrirez la soirée ?
Eh oui, en effet, on aurait bien aimé, mais a priori ce n'est pas possible. Pas dit qu'il y ait une première partie, et il cherche vraiment à se détacher du milieu Rock Prog. Je n'en sais pas plus à ce sujet !

Vous avez des attentes particulières avec cette signature ?
Oui, pour l'étranger, c'est une chose importante d'exporter le groupe partout où c'est possible. Il y a aussi pas mal de gens qui découvrent Klone avec ce nouvel album, dont certaines personnes du milieu pro. Donc il y a de nouvelles connexions qui se font un peu partout. Aujourd'hui nous avons un manager, Rob Palmen, et tourneur pour le monde et c'est déjà une très bonne chose. Nous sommes aussi super contents du travail fait par Syncope Prod et Sullivane, notre tourneur français. C'est chouette de bosser avec des gens motivés !

Comment s'est faite cette signature ? L'album était déjà enregistré ?
Euh ... très simplement en démarchant par e-mail ! Oui l'album était déjà enregistré, et le temps de négociations a été long... au moins 6 mois car nous étions liés contractuellement aussi au label allemand Pelagic. Il a fallu trouver un moyen que tout le monde s'y retrouve, on n'a rien lâché et on a fini par s'entendre.

Vous avez de nouveau travaillé avec Francis Caste, c'est plus simple d'enregistrer avec quelqu'un avec lequel on a déjà travaillé ?
C'est un vrai plaisir de travailler avec Françis, et on avait envie de pousser un peu plus loin que le travail entrepris sur l'album Here comes the sun. Nous avons été au bout de ce qu'on avait en tête. Et Francis aime bien expérimenter un peu. Il n'y avait pas trop de règles, à part se faire plaisir et avoir un très beau gros son. Chose qu'il sait faire super bien !

Les compositions sont co-signées par Yann et toi, les parties rythmiques sont préparées avec des machines ?
Oui sur la période où je maquette, je programme des batteries, en mode minimum et après sur l'album par exemple, Morgan a proposé un travail riche et fourni sur mes bases qu'il a arrangées. Il a eu un super feeling et il était libre aussi de se faire plaisir tout en respectant les compositions.

L'album est encore un peu moins métal, un peu plus prog, le fait de composer uniquement à deux facilite cette évolution ?
Je ne sais pas, on ne se pose pas trop la question car ça fait déjà pas mal d'années qu'on fonctionne de cette façon et ça fonctionne très bien. C'est surtout une histoire de confiance sur les choix qui sont faits, puis aussi de bien sentir les choses naturellement. On n'a pas le temps de s'éparpiller, on sait où on doit aller !

«Le grand voyage», pourquoi un titre en français alors que les textes sont en anglais ?
C'est vrai, on aurait pu faire les textes en français avec un titre en anglais ! C'est juste que le titre sonne très bien comme ça, et c'est aussi une façon d'assumer le fait que nous sommes bien Français ! Je dis ça car c'est arrivé pas mal de fois qu'on pense que nous étions Anglais ou Américains... et non ... on habite bien à Poitiers !

Plusieurs références existent, plusieurs interprétations peuvent être faites, laquelle préférez-vous ?
le grand voyage est une sorte d'exploration de son intérieur profond, c'est assez introspectif. Mais il y a aussi tout un côté cosmique et on peut aussi y voir une sorte de voyage astral. Tout ce qui est en rapport avec un au-delà, les choses qui nous dépassent et les choses qui nous questionnent tous sur notre existence et le pourquoi nous sommes ici. C'est une sorte de chamboulement qui peut amener à certaines prises de conscience.

J'ai inventé le mot «Ascensationnel» pour décrire l'opus, vous validez ?
Oui, très joli mot, je valide !

L'intro de «Breach» sonne comme un hommage à Pink Floyd, ça me fait penser à «Speak to me» notamment, c'est volontaire ou c'est un hasard d'écriture ?
Alors je suis d'accord, oui sur le fait qu'il y a un coté Pink Floyd sur ce titre très vaporeux. Après j'ai réecouté l'intro dont tu parles et je vois ce que tu veux dire, pour le coté du son qui part de loin et qui se rapproche ! Eh bien non ce n'était pas volontaire sur le moment où ça a été fait !

Lors du concert de Dunkerque, vous sembliez touchés par l'accueil du public, ça ne se passe pas toujours aussi bien ?
L'accueil depuis le début de la tournée est assez fou partout où nous sommes passés. On sent vraiment qu'on a franchi un cap et que nous étions attendus sur un retour en électrique. Après j'ai le souvenir qu'on n'avait pas eu un super accueil en 2015 par ici sur les premières dates de la tournée Here comes the sun. Mais on n'avait pas trop rodé encore les nouveaux titres en live, je pense que ça devait venir de nous !

Un public qui réagit davantage sur les titres plus métal en live, garder des titres puissants pour le public est dans le cahier des charges quand vous composez ?
Euh... je ne pense pas. Déjà les gens qui viennent nous voir savent à quoi s'attendre et nos titres les plus populaires sont souvent des chansons assez soft comme par exemple «Nebulous» ! On a aussi un peu plus de disto en live que sur album, y compris pour les nouveaux morceaux et globalement ça rend plus massif quand on les interprète en concert. Après ça nous fait toujours plaisir de jouer des titres plus anciens, il faut savoir que notre titre le plus bourrin du set, c'est une reprise de Bjork !

L'artwork est très beau, qui en est responsable ?
C'est un italien Francesco Dell'Orto qu'on a repéré sur Instagram. On a tout de suite su que c'était la pochette de notre album quand on est tombé dessus.

En concert, il s'anime, c'est un travail de fou,

non ?
Pas vraiment, ce travail a été fait pour un titre audio à la base et c'est un mec de K-Scope qui a animé le visuel. Nous sommes contents du résultat !

Quelques titres ont donc le droit à des images animées ou des vidéos, pourquoi pas tous ?
Car on n'aime pas l'idée que les gens scotchent trop sur un écran pendant un concert. C'est la première fois qu'on fait ça, donc on teste des choses et nous affinons tout ça petit à petit !

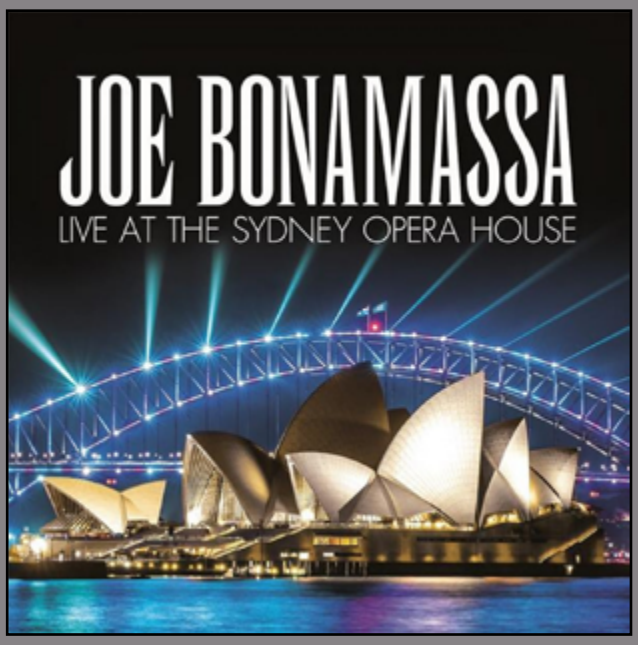
Il n'y a que quelques extraits du court-métrage de «Yonder», pourquoi pas d'autres ?
Car pour le voir au complet il faut aller sur Youtube !

Jouer un titre en acoustique à la fin du concert, ça fait débat ou c'est une évidence ?
Cela permet à tout le monde de respirer un peu, c'est un moment de détente. Puis nous avons sorti un album Unplugged donc c'est une évidence !

Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour 2020 ?
De brûler la route un maximum et c'est très bien parti pour !!!

Merci Guillaume, merci aux Klone.

■ Oli



JOE BONAMASSA

Live at the Sydney opera house

(J&R Adventures)

Avec de longues années encore devant lui (enfin faut espérer), Joe Bonamassa a déjà une discographie longue comme le bras. Que se soit avec Black Country Communion, Rock Candy Funk Party ou Beth Hart, ses expériences en groupe donnent lieu à de nombreux disques. Mais c'est en solo que le guitariste fait exploser les compteurs avec treize albums studio et dix-sept live (rien de moins !). Le dernier mis sur bande est sorti le 25 octobre. Son nom : Live at the Sydney opera house.

Enregistré sur la tournée de Blues of desperation (2016), le concert propose neuf morceaux avec seulement un d'entre eux en dessous des sept minutes. Après quelques notes au piano, c'est le rock de «This train» qui se lance sur la piste. Joe Bonamassa emmène ses musiciens dans un morceau dynamique. Batterie, piano, chœurs, guitares, cuivres et j'en passe... le feu d'artifice est dense et complet. Toujours très rock «Mountain climbing» met plus en avant la guitare de Joe Bonamassa. Comme pour faire baisser le rythme sans dissoudre l'intensité, c'est «Drive» qui se propose ensuite. Les premières minutes sont avancées dans une texture douce et nostalgique. Tout semble dériver dans la nuit. C'est la batterie qui va délicatement relever le morceau vers une parenthèse. Amorcé par un trompettiste de haute voltige, l'instant est sublimé par le solo de Joe Bonamassa. Le thème retombe ensuite sur ses pattes avec une logique déconcertante. Tout coule de source. Le guitariste fait l'intro de «Love ain't a love song» (2014 - Different shades of blue). Alternant les ambiances funk et rock, le morceau met aussi bien en valeur les chœurs et le clavier qui réalisent une énorme prestation sur ce concert. Point culminant de l'album, «How deep this river run» prend la puissance d'un orchestre rock. L'Opéra de Sydney, lieu de spectacles d'exception n'a rien de trop grand pour la musique de Joe Bonamassa. Sans laisser de respiration à la redescente, le musicien enchaîne sur «Mainline Florida» de Eric Clapton (1974 - 461 ocean boulevard). Le guitariste se fait largement plaisir dans la reprise. Un bonheur pour les oreilles de ceux qui affectionnent le blues rock à l'ancienne. Après la ballade tranquille de «The valley runs lows», le concert se poursuit sur «Blues of desperation». Suite à une entrée plutôt sombre, le titre prend - à l'instar de «Mountain climbing» - une allure explosive. Les lumières se tournent sur «No place for the lonely» qui offre un généreux solo de guitare en guise d'au revoir.

Amateurs de blues rock, si Joe Bonamassa n'est pas dans les rangs de votre bibliothèque musicale, laissez le rentrer ou mourez dans l'ignorance. L'homme est un génie à la hauteur d'Eric Clapton et de Led Zeppelin. En 2017, Live at Carnegie Hall m'avait déjà laissé une impression de grandeur. C'est ici plus que confirmé.

■ Julien

UNCUT

From blue
(Les Airs à Vif)

Formés à Poitiers en 2016, les Uncut n'ont pas dû consulter internet avant de penser avoir un bon nom de groupe puisque c'est aussi celui d'une groupe canadien, un label allemand ou d'un mag anglais. Ce premier EP sera donc peut-être le seul à porter ce patronyme, surtout si le groupe veut draguer le reste du monde et il le pourrait car son rock grassouillet aux influences marquées par le blues et les distorsions épaisses a de quoi séduire les amateurs de rock à la ricaine (et donc les Nord-Américains ?). Parmi les quatre titres on trouve «blues» et «boogie» mais c'est plus au stoner lancinant qu'il faudrait leur raccorder un style. On sent la gouaille dans le chant, les cordes grincent et les frappes tombent de haut sur les futs, un mélange fort agréable qui ne fera pas boîter les canards mais pour le moins efficace. Là où le combo sort son épingle du jeu, c'est en débranchant les instrus et proposant deux titres en version live unplugged : «Blues eyes lover» et «Bee blues» deviennent ultra chaleureux, épurés, on en distingue mieux les nuances et leurs influences blues prennent alors toute leur saveur, un vrai régal. La version démo de «Gold digger woman» ternit un peu la note, la production est forcément moins bonne, quitte à rajouter un titre, une version demo ou live débranchée aurait certainement fait un meilleur effet au moment de clore ce premier jet.

■ Oli

MAGON

Out in the dark
(December Square)

Magon sait tout faire tout seul mais il aime s'entourer, après Charlotte (qui fait un petit coucou), il a trouvé quelques ami(e)s pour l'accompagner dans un projet plus personnel qui relie Tel Aviv (où il est né et a enregistré) et la banlieue parisienne (où il vit et a masterisé). Il laisse libre cours à ses influences folk rock marquées par les années 70 (le côté psychédélique et les distorsions douces) et les années 90 (le côté indie, low-fi et certaines sonorités) et ne traîne pas en route. Les schémas sont classiques, les idées ne s'étirent pas, le multi-instrumentiste va à l'essentiel, épure le propos et met en avant ses mélodies que ce soit dans la composition ou dans le mixage, le chant étant presque toujours au premier plan. Malgré le brouillard apparent et l'ambiance verdâtre sur l'artwork, l'ensemble est plutôt chaleureux et dynamique, on passe donc d'agréables petits moments (atteindre les 3 minutes est un exploit) avec Magon, c'est bien là l'essentiel.r mais avant tout pour se faire plaisir.

■ Oli

STEEL PANTHER

Heavy metal rules

(Steel Panther Records)

Au moment d'entamer la chronique de Heavy metal rules, cinquième album de Steel Panter, je me rends compte avec stupeur et aberration qu'à l'exception d'une review live d'un concert au Hellfest 2012, le groupe n'a jamais eu les honneurs du W-Fenec. Sans vouloir faire affront à mes collègues (anciens et futurs), je crois que je suis le seul à supporter le quatuor américain aussi bien considéré comme une blague potache que comme un groupe pétri de talent. Les deux ne sont certes pas incompatibles, mais il ne fallait pas compter sur Aurelio ou Cactus pour mettre en valeur (ou détruire) Steel Panther. Je vais donc m'y coller et réparer cette faute professionnelle.

Pour ceux qui ne connaissent pas le groupe, petit rappel des (mé)faits : un temps cover band officiel de Van Halen, Steel Panther cultive avec dérision et talent le glam/hair métal des années 80 dont Ratt, Poison et Mötley Crüe étaient les dignes représentants. Ce qui n'empêche pas le groupe permanenté (et perruqué) de parodier ses modèles avec brio et humour. Son créneau, c'est «sexe, sexe, sexe et heavy métal». Et ce n'est pas ce nouvel album qui va changer la donne. Pochette subversive, textes gratuitement vulgaires et irrespectueux et musique entêtante. Un cocktail explosif. Que ce soit dans un registre heavy métalifiant («All I wanna do is (Fuck myself tonight)», «I'm not your bitch», la perle «Fuck everybody»), dans la catégorie «ballade» («Always gonna be a ho», «I ain't buying what you're selling»), le groupe excelle pour faire rire et donner la banane (au-dessus de la ceinture) tout en déroulant des chansons aux refrains tenaces et aux chorus de guitare époustouflants (mais qui ont tendance à tous se ressembler). Car oui, ça joue grave ! Et en plus, c'est parfaitement produit. Heavy metal rules ne détrône pas l'indéboulonnable Feel the steel, mais il fait du bien par où ça passe.

Le quatuor de LA (comment pouvait-il en être autrement ?) déroule une nouvelle fois un disque drôle, efficace et divertissant. Alors oui, il faut aimer les blagues potaches (qui sont franchement lourdes) et le glam métal (fédérateur, provocateur et tape à l'œil), mais ça serait quand même dommage de ne pas se laisser tenter par les «Gods of pussy». Heavy metal rules, ok ?

■ Gui de Champi

Ven 24 Janv 2020 - GIGNAC
Sam 25 Janv - MONESTIES
Ven 31 Janv - TOULOUSE
Festival Détours de Chants
Jeu 13 Fev - PARIS
Les Trois Baudets
Ven 13 Mars - CASTELNAU D'EST.
Sam 14 Mars – THIRÉ
Jeu 2 Avril - MONTAUBAN

« Un disque qui montre l'étendue du talent de Matthieu MIEGEVILLE. (...) Ce premier opus navigue avec élégance entre pop et chanson. (...) Il se dégage de son écriture une vraie poésie. (...) Une bien belle première oeuvre.»
LONGUEUR D'ONDES

MOPA
MY OWN PRIVATE ALASKA
2020

2010-2020

Il y a 10 ans, notre premier album « Amen » sortait mondialement. Ce disque, produit par Ross Robinson, était si important pour nous. Et pour ceux qui écoutaient MOPA.

Nous avons tourné et joué dans 21 pays pour des centaines de dates. Nous avons découvert tant de cultures. Nous avons vu tant de paysages. Nous avons trinqué avec tant de gens. Nous avons littéralement saigné sur tant de scènes. Nous avons reçu du public tant de messages plein d'émotions. Tout cela nous a prouvé à quel point notre musique pouvait aider certaines personnes, et à quel point la musique pouvait de façon générale changer nos vies et nos mondes.

Mais il n'est pas facile de rester uni, en tant qu'équipe, en tant que groupe, en tant qu'amis, quand la route devient plus compliquée, avec toutes les épreuves de la vie (choix professionnels, histoires de famille, traumas psychologiques...).
Ainsi, MOPA a arrêté de jouer et d'exister en 2014.

Puis, la vie a fait son œuvre.
Après des années de silence, nous pouvons crier au monde entier que MOPA va revenir à la vie pour 2020. Ces chansons et cet album sont si importants pour nous que nous avons envie de les célébrer sur scène. MOPA donnera ainsi des concerts sur 2020 dans plusieurs villes dans le monde : BERLIN, MOSCOU, PARIS, KIEV, MINSK, ST PETERSBURG...
Ce sont des lieux plein de sens pour nous. Si vous voulez plus de concerts ici ou là, passez le mot, contactez nous, organisez quelque chose, and rendons ça possible.

Nous verrons plus tard ce que le futur apportera.
Nous profitons simplement du moment présent.
Et le moment présent dit que nous sommes toujours en vie et que nous sommes heureux d'être ensemble à jouer de la musique pour ce dixième anniversaire d'Amen.

Merci énormément à toutes les personnes qui nous ont envoyé des messages, du soutien, de l'amour, de l'empathie, de la force, durant ces années.
Nous jouons également pour vous. Vous êtes si importants pour nous.
On vous envoie tout notre amour, on se voit sur scène en 2020 ;-)
T. & M.
My Own Private Alaska

FLYING COLORS

Third degree
(Mascot Label Group)

Si au départ, les membres de Flying Colors pouvaient considérer ce projet comme un truc «à côté», l'importance prise par le combo fait que leur emploi du temps se dégage plus facilement quand il s'agit de bosser sur de nouvelles compositions. Et il doit leur en falloir du temps pour écrire des titres aussi complexes et aux architectures aussi travaillées que ceux présentés sur ce troisième album (le Third degree est certainement à rattacher à cette troisième galette, pas la peine d'aller chercher des interprétations autres). Côté influences/inspirations, parmi les nombreuses qu'on peut citer, je n'en citerais que deux : Pink Floyd et 2001 l'odyssée de l'espace. Quand je dis Pink Floyd, c'est celui des années 90 et de The division bell, plus accessible, plus pop et non le groupe de Roger Waters et ses démons ou celui plus psychédélique des années 60/70. Les pistes donnent dans le rock progressif avec une tonalité très douce et la mise en avant des mélodies quels que soient les instruments responsables de celles-ci. Les titres sont plaisants dans l'instant mais ce n'est qu'après de nombreuses écoutes qu'on peut en découvrir tous les secrets, les mécanismes et les détails qui font la différence. Pour 2001 l'odyssée de l'espace, le visuel entre en ligne de compte avec ces monolithes qui ne sont pas sans rappeler la pierre noire du film (et du roman) et rappelle ô combien le rock spatial est l'essence de Flying Colors. Dans le détail, on peut pousser plus loin la comparaison avec un humanoïde (un humain ? un robot ? un humain évolué ?) qui semble vouloir retenir la troisième pierre en train de tomber provoquant la chute des autres tels des dominos. Pouvons-nous changer l'ordre des choses ? Pouvons-nous éviter l'inévitable ? Les changements technologiques nous permettront-ils de construire un nouveau monde ? Autant d'interrogations qui passionnent les auteurs de science-fiction (Clarke donc mais aussi Asimov (Les robots), Heinlein (Histoire du futur, Starship Troopers), Dick (Blade Runner, Total Recall, Minority Report), Simak (Demain les chiens)...). Voyage sensationnel et introspectif, ce nouvel album du supergroupe allie écriture complexe et écoute facile (juste un poil trop pour «Love letter»), un mariage peu évident mais qui aimantera tous les amateurs de prog actuel.

■ Oli

THE HYÈNES

Ça s'arrête jamais
(Upton Park)

En 96, Bernie Noël plantait dans le décors une phrase pour toujours : «Etre ami avec une hyène souvent c'est plus important que d'être ami avec des vrai amis». 10 ans plus tard, Albert Dupontel réalise le film «Enfermés dehors». Pour la B.O, il se tourne vers Jean-Paul Roy, Denis Barthe (tout deux ex-Noir Désir) et Vincent Bosler (The Very Small Orchestra). Inspiré par le personnage de Bernie, la formation prend le nom de The Hyènes.

Suite à cette première aventure, Olivier Mathios (Ten Cuidado, Mountain Men) rejoint le groupe pour apporter sa basse. 2009 et 2012 voit respectivement la sortie d'un album éponyme et de Peace and loud. Dans une autre démarche artistique, The Hyènes réalise ensuite une tournée BD concert «Au vent mauvais» en collaboration avec le dessinateur Thierry Murat et l'auteur Rascal. Cette année, c'est le chemin des studios qui titille à nouveau les rockers. Jean-Paul Roy quitte le navire et trouve un remplaçant en la personne de Luc Robène (Strychnine, Arno Futur). Lancé sur un Tour de Chauffe pour ravir un public en attente, The Hyènes propose en guise d'amuse gueule l'EP Ça s'arrête jamais.

The Hyènes, ça se prend pas la tête. C'est brut, c'est cash et sans fioritures. Côté textes, c'est pas du Baudelaire et c'est bien sûr l'effet recherché. «Plus Dark que Vador» cultive plutôt l'art du décalé sur un rock sombre taillé pour le live. Le titre «Ça s'arrête jamais» est dans la même veine. Les paroles témoignent d'une vie oppressante et sans issue «On voudrait que ça cesse, on s'rait même prêt à crever pour le temps d'une journée». Un état d'esprit punk souligné avec une reprise de The Damned sur le titre «Neat neat neat» (1977 - Damned Damned Damned). Puis, c'est au tour de Jean-Louis Murat de fournir une de ses compositions. En effet, The Hyènes ponctuent sur «Suicidez le peuple est mort» (1981) qui semble être le triste reflet de la société ou peut être le gros titre d'un journal fataliste. Dans sa tradition la plus stricte, le quatuor rock fait un enregistrement qui sert le n'importe quoi sur un son classique et sans prétention. C'est cette essence qui fait du bien. The Hyènes a prévu des surprises à venir dans les quinze prochains mois. Voilà, Ça s'arrête jamais.

■ Julien

LYSISTRATA

Breathe in/out
(Vicious Circle)

On ne va pas présenter les p'tits Charentais. Normalement, si vous suivez le W-Fenec, vous vous intéressez un minimum (voire plus) au rock et vous devriez forcément avoir entendu parler de Lysistrata, ça fait trois ans qu'ils sont partout et notamment dans nos pages. C'était déjà amplement mérité mais le tremplin boisson apéritif anisé est bien loin maintenant et ce n'est pas ce deuxième album, Breathe in/out qui va changer la donne. Au contraire, aurais-je envie de dire.

Que s'est-il donc passé depuis The thread, sorti quasi deux ans, jour pour jour avant celui-ci ? De l'expérience, des rencontres, des tournées, plus d'une centaine de concerts et l'envie de composer, proposer des nouveaux morceaux, comme pour tout jeune groupe bouillonnant de leur trempe. Neuf en l'occurrence, sur un disque de cinquante minutes, qui marie à merveille cohérence, continuité et évolution. Cohérence car l'album s'écoute d'une traite (ou de quatre traites quand tu retournes les faces transparentes du double LP), sans aucun temps mort mais avec quelques respirations bienvenues, néanmoins. Continuité car dès les premières secondes, premiers riffs de «Différentes créatures», on n'est nullement surpris. Ils ne se sont pas mis au doom ou à la J-pop, on retrouve bien l'indie noisy rock catchy du trio (mélangé à du post hardcore et math rock), qui nous attrape d'entrée pour ne plus nous lâcher, à base de breaks, montées, changements de rythmes, contretemps, guitares et basse saturées et autres passages plus posés. Les influences de Fugazi, At The Drive-In, Battles (mais pas que) sont toujours là. Évolution enfin car si j'aimais bien ce qu'ils faisaient avant, je ne m'y retrouvais personnellement pas toujours dans la durée, avec les nombreux enchaînements de plans et morceaux qui partaient tous azimuts, s'étiraient sur la longueur... Bon, ça c'est mon côté pop, couplets - refrains. Et là, donc, j'ai l'impression qu'ils ont davantage écrit des chansons que des morceaux, justement et j'adhère, j'adore. Le chant, un peu emo (et crié sur «Boot on a thistle») est bien plus présent et si les titres conservent leur complexité (5 minutes en moyenne), on retient plus de structures, de mélodies. C'est le cas par exemple sur «Scissors», où l'on ne peut que saluer l'utilisation osée mais bien trouvée de la cowbell à la batterie mais aussi «Mourn», «Everyone out» ou encore «Against the rain». Tous en fait avec cependant un morceau épilogue, «Middle of march» quelque peu différent, qui rappelle Microfilm de Poitiers, pas très loin de leur contrée.

Pour conclure, on peut affirmer sans sourciller que le job a été plus que bien fait et s'enorgueillir d'avoir un tel groupe qui marche en France. Un conseil peut-être, qu'ils continuent à faire comme bon leur semble, ça leur réussit plutôt pas mal mais à l'image du titre de l'album, qu'ils prennent aussi le temps de souffler pour éviter l'hypoxie et le split. On a envie de toujours parler d'eux pour leur cinq ou sixième album.

■ Guillaume Circus

BISON BISOU

Pain & pleasure
(A Tant Rêver Du Roi)

Plus. Ils ont fait plus. Les Bison Bisou ont largement dépassé leur excellent Bodysick en proposant tout simplement beaucoup plus sur ce Pain & pleasure. Des couleurs plus saturées pour commencer puisque les délicieux artworks ont disparu pour laisser place à un vert fluo ultra agressif qu'on déconseille de fixer sans lunettes de soleil, il ne reste que quelques pêches en partie moisies par ailleurs. Un titre plus explicite, Pain & pleasure, «Souffrance et plaisir», couple oxymorien ou sado-masochiste, à toi de choisir ton camp mais au moins on est prévenu, l'écoute ne sera pas de tout repos et tu pourrais avoir quelques saignements auriculaires en même temps qu'un rictus orgasmique (quelques morceaux ont même la capacité de t'exciter, n'est-ce pas «Path in the whirl» ?). Des expériences encore plus libérées, on était sur du At the Drive-In, on passe parfois au level The Mars Volta tant les limites sont repoussées, le groupe semblant ne se mettre aucune barrière que ce soit dans le triturage de sons ou dans l'emploi des instruments (pourquoi mettre de la batterie sur «Nostalgic pleasure» quand le titre est blindé de cordes chatouillées ?). Des distorsions toujours plus travaillées, entre noise («New grounds»), psychédélisme («Summer eye») et rock plus reposant («New friendship»), on en voit de toutes les couleurs et pourtant l'ensemble reste brut. Ah oui, forcément, Bison Bisou est un peu plus brutal, les préliminaires, c'étaient les galettes précédentes, on ne met plus de gant, on ne s'emmerde plus avec des intros ou une mise en condition, ça te pénètre direct («New grounds») et ça se termine en frontal («Peaches forever») sans passer par la case caresses, y'a bien quelques petits moments de douceur mais ça c'est parce que ... Parce que Pain & pleasure peut aussi aller plus loin dans la recherche harmonique avec quelques mélodies acides qui font mouche malgré le maelstrom ambiant («Bye bye cold riot», «Parking lot»...).

A faire tout «plus» qu'avant, Bison Bisou en devient plus exigeant avec l'auditeur à qui il faudra encore plus de temps pour appréhender cet opus (oplus ?) qui explose dans tous les sens et demande beaucoup plus d'énergie que les précédents pour rester «dedans», tel le cow-boy, il faudra être patient pour rester sur le dos de Pain & pleasure et faire en sorte que ce rodéo soit plaisant au risque de se faire très mal en se faisant éjecter dès les premières secondes. A cheval !

■ Oli

BISON BISOU

POUR NE RIEN TE CACHER, JE CONNAIS TOM, GUITARISTE DE BISON BISOU, DEPUIS PLUS DE 20 ANS ALORS QU'IL JOUAIT AVEC SLIGHT, GROUPE DUNKERQUOIS OÙ OFFICIAIT ÉGALEMENT FAB, UN CAMARADE DE CLASSE... ÇA FAIT QUELQUES SEMAINES QU'ON DISCUTE DE FAIRE UNE INTERVIEW EN FACE À FACE SANS ACCORDER NOS EMPLOIS DU TEMPS ALORS POURQUOI S'EMMERDER AVEC UNE DATE DE CONCERT ? VIENS MANGER À LA MAISON ! ET RAMÈNE SÉB (BASSISTE), HISTOIRE DE PRENDRE L'APÉRO AUTOUR DE QUELQUES QUESTIONS....

Dans la chronique, je dis «Ils ont fait plus», vous êtes d'accord avec ça ?
Séb : Oui, on a passé plus de temps à l'écrire déjà, genre trois fois plus. Là, on est parti d'une page blanche, on a bossé un mois et demi dessus, on a fait deux pré-prods, on a réenregistré avec Amaury Sauvé qui avait fait Bodysick et on avait prévu une seule pré-prod pour lui présenter ce que va être l'album, lui nous fait un retour sur le son, sur la structure des morceaux et après la première pré-prod, on s'est rendu compte que ça allait être trop short. On avait passé en revue que la moitié des morceaux et comme on était arrivé là-bas en disant qu'on voulait faire mieux que le précédent, il nous a dit «si vous voulez faire mieux, vous revenez, si on s'arrête là, ce sera plus ou moins le même disque». On a décidé de décaler l'enregistrement et de faire une deuxième pré-prod à la place de l'enregistrement qui était prévu.

Le deal avec A Tant Rêver du Roi était déjà signé à ce moment-là ?
Tom : Ouais, mais il n'y avait aucune pression, on avait fait écouter des trucs, on avait enregistré live deux morceaux, on a fait écouter les pré-prods, il a vécu comme nous la construction du disque.
S : Lui ou le label belge (Luik Records) ne voulaient pas écouter avant que ce soit vraiment bien et fini. Les premiers morceaux qu'ils ont écoutés, c'étaient des maquettes à nous mais que trois morceaux, histoire de voir qu'on faisait pas du zouk (rires). Après, ils ont juste écouté le mix avant le master, ils nous faisaient confiance, s'ils n'avaient pas aimé, ils ne l'auraient pas sorti, mais il n'y avait pas de pression, d'impératifs ou quoi que ce soit.

Dans le plus, il y a la saturation de la pochette, est-ce qu'elle a fait l'unanimité ?
S : Je ne peux pas répondre, c'est moi qui l'ai faite !
T : On était sur un code photo avec Régine et Bodysick, mais comme il y a une réflexion derrière, c'est passé, c'était bien vendu, il a eu un argumentaire intelligent, il a présenté des références, notamment à d'autres pochettes qu'on aime, c'est pas comme s'il nous avait juste envoyé l'image.
S : C'est pas tant les couleurs, c'est plus «pas de photo, juste un texte», ce quelque chose de très simple fait référence à une partie de l'histoire du graphisme et de la musique à la fin des années 70's avec le début du DIY et les pochettes punk avec des lettres découpées et rarement des photos. Après, t'as Peter Saville qui travaillait pour le label Factory (NDO : Joy Division ou New Order par exemples), il y a ce truc d'aller à l'épure, de faire l'inverse d'un truc commercial avec la photo et le nom du groupe, c'était plus un produit marketé que esthétique, il a en plus utilisé des trucs qui appartenaient à l'histoire de l'art, il a réinjecté un truc dans le graphisme de la musique qui n'existait que

de manière underground. LE choix des couleurs, c'est exprès pour que ça pique... L'idée c'était de faire un choix différent des disques précédents et que ce soit hyper visible, il fallait quelque chose qui grince dans le choix de la couleur et ça marche assez bien avec le son de l'album.

Est-ce qu'il faut que tout le monde soit ok pour une idée ou alors la majorité suffit ?

S : En général, c'est compliqué si tout le monde n'est pas d'accord. Sur cet album, il y a plusieurs trucs qui ont mis du temps pour que tout le monde s'en fasse une idée, tout le monde ne réagit pas de la même façon, mais si quelqu'un n'aime pas... Là, je ne trouve pas d'exemple de truc qu'on aurait gardé alors que l'un de nous aurait dit «ça ne me va pas», même si parfois ça met du temps.

T : C'est le cas pour l'artwork, même si c'était bien amené, tout le monde n'a pas adhéré à 200% tout de suite, pour certains, il a fallu plus de temps, ça aurait été évidemment rédhibitoire si quelqu'un n'était pas d'accord.

Du coup, ça ne limite pas un peu la création si tout le monde doit être d'accord ?

S : C'est la façon de fonctionner du groupe. Si on ne fait pas un truc où tout le monde est bien, on fait un truc qu'on n'a pas envie de faire parce que ça mettrait l'un de nous mal à l'aise. Le groupe a quelques années, on a de l'expérience, on sait que si on fait ça, c'est contre la nature de notre fonctionnement. C'est aussi là-dedans qu'il y a plein de trucs qui se construisent, si quelqu'un n'est pas d'accord, ça amène une discussion, parfois on se rend compte qu'il a raison, il n'aime pas ça pour les bonnes raisons et il ne faut pas le faire, ou alors c'est l'inverse, le groupe avance beaucoup comme ça. On échange beaucoup, discute beaucoup, parfois trop, on rentre vachement dans tout ce qu'on fait : les images, la musique, les paroles, tout le monde est concerné par ce qui se passe, tout le monde sait pourquoi ça a été fait. Même en terme de logistique, on est assez autonome et tout le monde est au courant de tout : la promo, les dates... Si ce n'était pas le cas, on se sentirait

détaché de ce qu'on fait.
C'est assez rare pour un groupe, y'a toujours un ou deux gars qui guident un peu le truc...
T : C'est pas du tout notre cas.
C'est rare qu'un groupe entier compose et prenne toutes les décisions ensemble...
S : Des fois c'est chiant car c'est rarement simple. Mais c'est comme ça qu'on aime travailler, on aime challenger l'autre, se mettre dans des confrontations, essayer de nouvelles choses. C'est aussi pour ça qu'on va voir Amaury, t'arrives avec tes morceaux, tu crois que t'es au bout de ce que tu sais faire et le mec te dit «c'est pas si bien», après soit t'es d'accord, soit tu te bloques et tu te fous de son avis.
T : Ce qui est génial, c'est que tu es tout le temps surpris par quelqu'un du groupe, en amenant un bout de morceau, tu ne peux pas l'imaginer fini, t'es surpris par les autres et par toi-même. Ça te permet de sortir de ta zone de confort, de faire autre chose, c'est hyper intéressant cette manière de fonctionner.

Le titre Pain & pleasure a été choisi après l'enregistrement ?

T : Il y avait plusieurs pistes...
S : Il a été choisi pendant. C'était compliqué. Tout le monde n'était pas ok avec ce titre et il s'est passé plein de trucs pendant qu'on était en studio et le titre a eu un sens pour tout le monde par rapport aux deux mots et on s'est dit que c'était le bon.
T : En toute transparence, certains le trouvaient un peu «facile» sauf que ça avait tellement de sens, ça collait tellement à l'expérience de la création du disque que tout le monde a adhéré. On aurait pu aussi l'appeler «Fin et brut» d'un point de vue musical avec la finesse du travail d'écriture et le côté brut du son ?
S : Je ne sais pas si on l'aurait appelé comme ça (rires)
T : Si c'est une bouteille de Champagne, ça passe !
S : Ça se rejoint sur la manière dont on a abordé l'enregistrement dans le sens où on a vachement plus travaillé, non pas qu'on avait fait Bodysick par-dessus la jambe, mais en ayant appris plein de choses sur nos défauts, on ne pouvait plus laisser passer des trucs. Prendre plus de temps pour l'écriture a permis d'avoir 17 titres en pré-prod, on en a viré 4, on est

donc arrivé chez Amaury avec 13 morceaux, avec lui on en a gardé 11, on a mis de côté ce qui était trop proche de ce qu'on avait déjà fait, on savait que ça pouvait nous ennuyer, du coup pour le côté finesse, on a passé du temps sur les sons et ce qu'on lui a demandé, c'était de faire un disque plus brut, avec moins de travail en post-production. On a bossé notre façon de jouer et le son de nos instruments plutôt que de devoir «enjoliver» les morceaux par la suite. On avait aussi deux jours de studio en plus par rapport à Bodysick pour travailler cet aspect-là. T'as par exemple deux batteries sur l'album pour que la résonance des fûts soit différente en fonction des morceaux, plutôt que de compresser ou égaliser en post-prod, on a juste changé la grosse caisse. On a fait en sorte que tout soit plus fin et on a demandé à Amaury de travailler le disque pour qu'il sonne plus brut et qu'il ait moins de travail pour que le son du morceau soit celui qui était capturé. C'était beaucoup plus de travail que ce qui était prévu. Ça n'a pas été simple parce qu'on devait le faire sur un nombre de jours définis.

(À Tom) On ne peut pas bâcler un son de guitare par exemple !

T : Non ! Par contre, il faut optimiser, il ne faut pas aller trop loin dans les effets ou les réglages parce que tu as un temps imparti, il ne faut pas que ça déborde et que ça mette en péril d'autres aspects du disque, il faut avoir conscience du temps qu'il te reste.

S : Il y a aussi l'exigence du live, on a enregistré ensemble, donc soit c'est bien pour tout le monde, soit y'en a un qui se plante et tout le monde doit recommencer et tu peux pas le refaire indéfiniment, tu te dis «fais pas de la merde !» (rires). De toute façon, pour les concerts, c'est pas chacun pour soi, c'est aussi tous ensemble. Il faut aussi que le gars qui enregistre soit ok, il ne va pas tout refaire derrière, si vous le faites en live, vous savez jouer vos trucs. Amaury nous a vachement fait bosser la mise en place, l'énergie et la dynamique du morceau, il ne va pas la créer sur son ordinateur. Si tu ne sais pas jouer ton morceau pour qu'il sonne, ça ne sert à rien.

Au final, on est plus frontal et plus mélodieux, c'est un peu paradoxal ...

S : Je ne sais pas si c'est paradoxal, mais c'est quelque chose qu'on avait en tête quand on a bossé les morceaux, on a passé plus de temps sur le chant, sur l'écriture des textes, on s'est tous impliqué là-dessus et ça a joué sur le côté mélodique. Tout le monde nous le dit alors que c'est pas évident pour nous. Quand on est sorti du studio, je pense que personne ne savait vraiment ce qu'on avait fait. On a fait le maximum mais on n'avait pas de recul. On a beaucoup discuté avec Charly du sujet des morceaux et de comment on pouvait changer les intentions de jeu ou les sons en fonction, on a beaucoup taffé au local, si ça parle de ça, on ne peut pas jouer comme ça, c'est logique. Là aussi, Amaury nous a fait progresser là-dessus, c'est ce qui fait que c'est plus mélodique, tout est lié si c'est calme, c'est que ça a besoin d'être calme donc le jeu est calme, donc le son est calme. On ne faisait pas comme ça avant.

C'est ce qui fait que les radios vous diffusent autant ? La Ferarock vous place n°1 des groupes diffusés en octobre...

T : C'est vraiment cool ! Ça fait plaisir.

S : La Féra nous avait placé deuxième et troisième pendant deux mois, ce sont des gens qu'on croise sur les concerts, les festivals, on fait des interviews avec eux, une grosse partie des antennes sont hyper actives et connectées entre elles. On a rencontré des animateurs, on les a contactés au moment de Bodysick, ils ont peu de moyens, ils sont passionnés, ils se bougent le cul, on est un peu pareil qu'eux, on les aime bien et je pense qu'eux aussi nous aiment bien.

La réseau de A Tant Rêver du Roi joue un rôle dans cette exposition et la promotion ?

S : C'est compliqué parce que ce n'est pas un label comme on l'entend généralement en terme de fonctionnement, y'a pas de contrat de ceci, c'est du DIY, on sort le disque via le label, il fait de la distrib'.

T : C'est un mec qui a du goût, il est éthiquement irréprochable, c'est important pour nous. C'est chouette d'être sur ce label, on se sent proche de lui et des artistes avec lesquels il bosse.

S : Et c'est pas un mec qui «vend» des groupes, s'il prend un groupe, c'est qu'il l'aime et qu'il a envie que des gens l'écoutent, c'est hyper rare. C'est pas lui qui avoine pour la promo. Pour cet album, les deux labels ont payé le pressage mais c'est tout. Si tu prends un label comme Vicious Circle, l'investissement financier, ça doit être x10, c'est une équipe. Lui, il est seul, c'est du DIY à une grosse échelle, il est hyper investi, je le connais depuis 2004, il faisait déjà ça, son label grossit même si son mode de fonctionnement a des limites par rapport à ce qu'on peut attendre d'un label.

Pour franchir une nouvelle étape, il faudra changer de label ?

S : Non ! On bosse avec un attaché de presse pour une partie de la promo, pour certains labels, c'est inclus mais si le mec ne se bouge pas...

T : On est satisfait à 100% et c'était très clair dès le début, il n'y a pas de surprise.

S : Pour nous, c'est énorme d'avoir le pressage de payé, les gens mettent des billes sur la table sans savoir s'ils vont récupérer leurs thunes, c'est super cool. Luik Records, le label belge, nous file aussi un bon coup de main, en étant proche de la Belgique et avec un tourneur pour le Bénélux, c'est important de bosser avec eux. Comme pour Stéphane, ils font les trucs qu'ils aiment, ils défendent des groupes qu'ils choisissent et en plus ils sont hyper cools.

T : Tu parlais du plus, les deux labels avec qui on bosse ont mouillé le maillot encore plus que pour le précédent disque, on va plus loin.

Un truc qui n'est pas «plus», c'est que vous avez repris Amaury Sauvé pour l'enregistrement...

T : Mais Amaury, il progresse tout le temps, c'est toujours «plus» avec lui.

C'est le meilleur en France pour ce genre de son ?

T : Le meilleur, on ne sait pas mais pour nous, pour la manière dont on appréhende le «rec», on aurait du mal à bosser avec quelqu'un d'autre. Il nous pousse.

S : C'est quelqu'un qui ne se repose jamais sur ses acquis. Quand on l'a appelé pour faire un nouvel album, ce qu'on lui a dit, c'est «on veut faire mieux», ça sous-entendait qu'il ne refasse pas ce qu'il savait faire. C'est pas forcément évident quand tu travailles avec la même personne dans le même studio qu'il connaît

par cœur de faire un son qui n'est pas le même. On est arrivé en disant «ça, on n'en veut plus, démerde-toi !» (rires)
T : Pour la première pré-prod, on arrive en camion de Lille, on passe le prendre chez lui et dès la première discussion c'était clair, on voulait aller plus loin et on s'est compris direct, on ne l'a pas poussé.
Vous avez écouté son projet Soja Triani ?
T : À fond. On l'a même entendu avant pas mal de monde.
S : Quand on enregistrait, ils étaient en train de finaliser le mastering.
T : C'est du Amaury, c'est différent mais c'est hyper chiadé au niveau des sons, c'est du gros boulot. C'est Thomas qui chante, il joue dans Fragments, un groupe qu'on adore. Pour ma part, je ne suis pas un gros fan mais c'est une esthétique, c'est la claque.

C'était aussi la première fois que vous retourniez en studio avec le même line-up...
S : Ça joue surtout sur l'écriture, on est parti d'une page blanche mais on se connaît, il n'y a pas eu de changements dans le groupe depuis 2015, on évolue ensemble, t'as pas un mec qui débarque, on progresse sur une même base.

Votre actualité, c'est les concerts, vous partez dans quelques jours pour les Transmusicales, vous êtes régulièrement par là-bas, y'a un truc avec Rennes ?
T : Ouais ! C'est clair.
S : Il y aussi peut-être des coïncidences mais on y joue souvent parce qu'à Rennes, il y a Marilyn d'Ideal Crash qui avait sorti le deuxième split du groupe et qui nous fait jouer presque tous les ans et aux Trans ou aux Bars en Trans. Thom et Joris qui jouent aussi dans Fragments et maintenant dans Birds in Row nous font aussi jouer à Rennes comme au festival Roulements de Tambour. On a donc pas mal de copains à Rennes, et c'est une ville rock, ils ont un sens de la fête assez proche de ce qu'on trouve à Lille, c'est une ville étudiante. On va souvent en Bretagne, c'est cool.

Vous jouez l'après-midi, vous ferez quoi après ?
T : Marilyn nous fait jouer au Café de la Plage le lendemain, c'est un concert secret, ça va être la fête. Le même soir, y'a Soja Triani, Birds in Row et Quentin Sauvé qui jouent, en gros t'as quatre personnes qui font trois concerts ! Y'a aussi des copains chez les pros, chez les journalistes, les programmateurs...

Vous deviez jouer à l'Espace B la veille à Paris, ça a été annulé...
S : On a annulé, le 5 c'est la grosse grève, y'aura personne au concert. Et pour les Bars en Trans le lendemain, on doit faire les balances à 8h du matin, on devait jouer à Paris, faire 1h30 de route, dormir 2h dans un hôtel et repartir... On a fait 5 fois ce genre de plans depuis septembre, c'est chaud. Pour le concert des Bars en Trans, on ne peut pas faire un truc bof parce qu'on est crevé, c'est le genre de dates où tu te crées des contacts. On va recaler une date sur Paris en 2020.

La date de And You Will Know Us By The Trail Of Dead à Dunkerque est recalée en février, jouer aux 4 Écluses «à la maison», ça fait quelque chose...
T : C'est carrément cool ! Pour nous, Dunkerque, c'est les premiers concerts que j'ai vus.
S : C'est la première salle où j'ai vu des concerts indés.
T : On adore, on a plein de souvenirs, plein d'anecdotes, on parle tout le temps de cette salle.
S : Et on connaît plein de gens qui y bossent ou qui y ont bossé, c'est un truc de copains. Et la salle est hyper cool avec la voûte... Et jouer avec un groupe qu'on aime, c'est une super date. Ça va être une belle soirée.

Entre temps, vous jouez aussi à l'étranger, comment vous êtes reçus ?
T : Très cool, les conditions sont différentes.
S : Leur législation fait que leurs infrastructures sont tops, y'a des petits lieux, des bars où tu trouves une scène, des lumières, une sono... et t'es payé comme si tu joues dans une salle. Et t'as un super repas. Si tu compares l'équivalent en France, c'est pas pareil. Ce n'est pas la même culture, tu ne peux pas vraiment comparer. Au niveau du public, c'est cool, on a joué en Allemagne au Reeperbahn Festival, c'est un truc mythique, on a joué au club Molotow, t'as trois petites salles, deux d'environ 150 personnes et une cave, on a joué dans la toute petite cave, c'était fou. C'est foutu comme une maison, t'as du monde partout, je ne pense pas que ce soit prévu pour des concerts au départ. T'as deux étages, des clubs à l'américaine avec parquet, bar sur le côté et petite scène dans le fond...
T : Pendant le festival, tous les concerts s'enchaînent, t'as énormément de monde.
S : C'est même oppressant tellement t'as des gens partout.
T : C'est rock n' roll, ça sent la sueur, la bière... Super expérience.

À quoi doit-on s'attendre pour 2020 ?
T : À plus ! (rires)
S : Y'a pas mal de dates qui arrivent. On veut jouer, on doit défendre l'album, surtout qu'on est resté 6 mois sans jouer. On va être sur scène pendant une bonne année avant de penser à la suite... même si on y pense déjà un peu...

Merci Tom et Séb et les Bison Bisou, merci à Sab, ma chérie, pour la carbonnade flamande et la photo (page 72).

■ Oli
Photos : Nico Djavanshir

SOJA TRIANI

Nouvelles
(Autoproduction)

Lors d'une session de studio pour Fragments où officie Tom Beaudouin (guitare, claviers), on imagine bien l'ingénieur technicien producteur batteur chanteur Amaury Sauvé discuter avec lui de musique et de projets parallèles à ses propres activités (As We Draw comme musicien et plein d'autres comme Quentin Sauvé (son frère), Birds In Row, Robot Orchestra, Bison Bisou, Membrane, Plebeian Grandstand, No Vale Nada, The Prestige en tant que graveur sur bandes d'une énergie brute). Mais peut-on imaginer que ce projet qui a vu le jour sous le nom de Soja Triani soit aussi doux et poétique ? Pas de grosses saturations, pas de hurlements noisy, pas de rythmiques haletantes, non, seulement 7 chansons finement arrangées où le rythme et le son des machines habillent des textes en français qui sont mille fois plus proches de l'univers d'Arman Méliès (ou celui d'Etienne Daho) que de n'importe quel groupe précité. Écrit sur quatre années (du fait d'emplois du temps et d'une géographie peu compatibles), cet EP propose de petites excursions dans un monde ouaté, pop, synthétique avec une homogénéité apportée par le ton et le timbre d'un chant qui nous parle parfois plus qu'il ne recherche la pure mélodie. Et si tu découvres le duo avec la vidéo de «Le futur», sache que c'est un des rares titres qui met autant en avant la guitare (c'est dire !). Surprenant et très agréable, Soja Triani démontre que le talent peut se conjuguer à tous les styles et ce n'est pas Miegeville qui dira le contraire.

■ Oli

MISSINE + TRIPSTOIC

Missine + Tripstoic & 2 ghosts from the orchestra (Autoproduction)

Aujourd'hui, pour notre cours de math, on va faire des additions. Et pour ça, on va prendre Missine + Tripstoic qui aiment bien le chiffre «plus». Déjà, assez simplement, Missine + Tripstoic est composé de Missine au chant et Tripstoic à la guitare, aux machines et également au chant. Mais on rajoute aussi deux fantômes de l'orchestre pour faire une belle somme d'individualités. Musicalement, ilsaiment sommer les genres puisqu'ils définissent leur musique comme une addition de trip-hop, de pop et de folk, soit du «tripoprock» comme ils l'annoncent eux-mêmes. Mais comme dans tout exercice, il faut une démonstration, ils nous proposent ce premier album avec 13 titres qui s'énumèrent pour dépasser l'heure de musique. Chants en anglais (sauf un), tracks qui s'étirent doucement, dépassant parfois les 8 minutes, structuration des morceaux comme un Jenga inversé, avec cette impression d'une création basée sur de longues sessions d'impros qui ont précédé l'entrée en studio. Alors, est-ce du tripoprock ? Il y a la voix de Missine assez proche de Beth Gibbons, il y a des sonorités electro mais aussi la guitare de Tripstoic qui apporte une touche pop rock. Alors oui, le compte est bon et le rendu l'est tout autant. CQFD.

■ Eric

PLAGUE VENDOR

By night
(Epitaph)

Simple et efficace comme une bonne baffe. Un peu comme la scène dans Nikita, où Anne Parillaud doit s'entraîner au combat au corps à corps face à un gazier en kimono, qui en fait des tonnes à coups de mouvements de bras à la Jean-Claude Van Damme, auquel elle lui répond sobrement par une gifle aussi rapide que violente. L'analogie avec ce troisième album de Plague Vendor n'est peut-être pas aussi flagrante mais le groupe de la banlieue de L.A. a l'art de te claquer le beignet sans en faire des caisses : pas violent, pas compliqué mais singulièrement efficace.

«New comedown», le single qui ouvre By night en fait l'évidente démonstration : la batterie binaire de Luke Perine en liminaire, suivie par la basse bien épaisse de Michael Perez qui renforce le côté métronomique, la guitare de Jay Rogers en rajoute une couche avant que la voix de Brandon Blaine, ne se plaque sur cette musique pour poser une voix monocorde. Puis le coup de Calgon vient du refrain où la guitare se veut plus agressive et Brandon Blaine plus criard. C'est dans ces variations entre un indie rock d'ambiance et des saillies post-punk que Plague Vendor se complaît. Que ce soit sur «White wall» ou «Nothing's wrong» qui reprennent cette dualité musicale, même si le quatuor sait aussi jouer sur des partitions plus post-rock comme «Pain my heart» ou «Let me get high / low». Et ça nous fait dix mornifles bien senties, en terminant avec le très bon «In my pocket» (où un surprenant clavier reprend la rythmique avec le même accord (1 piano à 3 touches suffit), comme pour faire la boucle avec le titre introductif de By night, et cette volonté de bien enfoncer la mesure).

En conclusion, Plague Vendor maîtrise son style brut, basique et qui fait mouche, à la Nikita, et ce sont les joues (ou plutôt les oreilles) que l'on retrouve rougies de plaisir.

■ Eric

KRYPTOS

Afterburner
(AFM Records)

Question métal indien, je ne connais guère qu'Arcelor Mittal, qui fait vivre une partie de la vallée de la Fensch en Moselle. Mais comme W-Fenec Magazine n'a pas vocation à marcher sur les plates-bandes du journal Les Echos, je vais te proposer d'évoquer un autre type de métal indien. Un métal dur, puissant, mais quand même plaisant.

Car oui, je vais te parler d'Afterburner, cinquième album du groupe indien Kryptos (quatuor devenu trio suite au départ du précédent batteur, le groupe ayant enregistré ce disque avec un batteur de session). Au vu de la pochette old school, on pourrait s'attendre à un disque de psycho, mais dès les premières mesures de «Afterburner» ouvrant le 8 titres, on est certain de ne pas se tromper sur la marchandise. Riffs heavy, basse/batterie digne d'un Motörhead en pleine forme et voix gutturales proches des meilleures heures de Judas Priest et de Kreator. Du grand art ! Les influences de Kryptos lorgnent clairement du côté de la NWOBHM (avec une prépondérance pour Iron Maiden) et du speed metal. Le tout n'est évidemment pas incompatible et Kryptos, qui n'est en pas à son coup d'essai (le groupe a été fondé en 1998), se révèle un fin assaisonneur d'une cuisine épicée qui ravira les papilles auditives des amateurs du genre !

En quarante minutes, Afterburner procure la sensation du devoir accompli. Le groupe, qui joue à fond la caisse, va à l'essentiel, sans chichi et ni artifices, et surtout sans rendre l'ensemble indigeste. Le style, comme la production et l'artwork, est à l'ancienne et les morceaux font tous sensation. Du survitaminé «Afterburner» (qui ouvre avec brio le disque) à «The chrimson queen» en passant par le génial «Cold blood» (le groupe aurait-il écouté «Évier métal» de nos Ultra Vomit nationaux ?), le pachydermique «Dead of night» ou le magistral «On the run» qui plaira à tous les fans de Maiden, le constat est le même : le groupe maîtrise son sujet à la perfection, riffant à tout va (en mode rapide ou mid tempo) avec des voix graves et lugubres qui collent parfaitement au style. Et à défaut d'être créatif, Afterburner est un très bel hommage à un style qu'il convient de maîtriser pour le faire sonner efficacement. Ce que Kryptos fait à merveille.

■ Gui de Champi

MAMA'S GUN

Mama's Gun
(F2M Planet)

Non, Heavy Psych Sounds ne récupère pas tous les groupes avec des bonnes idées et qui poussent la fuzz à fond ! La preuve avec Mama's Gun (à ne pas confondre avec les Anglais de Mamas Gun sous peine de se faire apostropher), premier groupe à rejoindre le label des 7 Weeks F2M Planet. Alors (presque) forcément, ils sont de Limoges et ont enregistré chez le meilleur producteur local à savoir Cédric Soubrand (Tripalium, Erlen Meyer, LizZard ...) et on comprend que les deux combos se soient liés d'amitié. Pour autant, Mama's Gun est moins mélodieux et appuie davantage sur les pédales que son «grand frère». Et si les distorsions chauffent sous le soleil d'un lointain désert, le groupe ne s'enferme pas dans un stoner rébarbatif et lancinant, il n'hésite pas à sortir des voix tracées par les anciens pour proposer des passages plus éthérés (la ballade débranchée «Righteous hand», les explorations psychédéli-cool de «Sun haters, moon lovers», la première moitié très pop de «Tomorrow») et apporter d'autres couleurs à un ensemble assez rocailleux. Le credo des Limougeauds reste la puissance des riffs et la pertinence du groove couplé à ces petites notes qui font toute la différence et évitent au propos de rester terre à terre (la saturation extrême ne facilitant pas les décollages sur «Both sides of your mind» ou «Greed»). Après un premier EP (éponyme lui aussi), Mama's Gun entre dans la cour des grands et affirme son identité sans complexe.

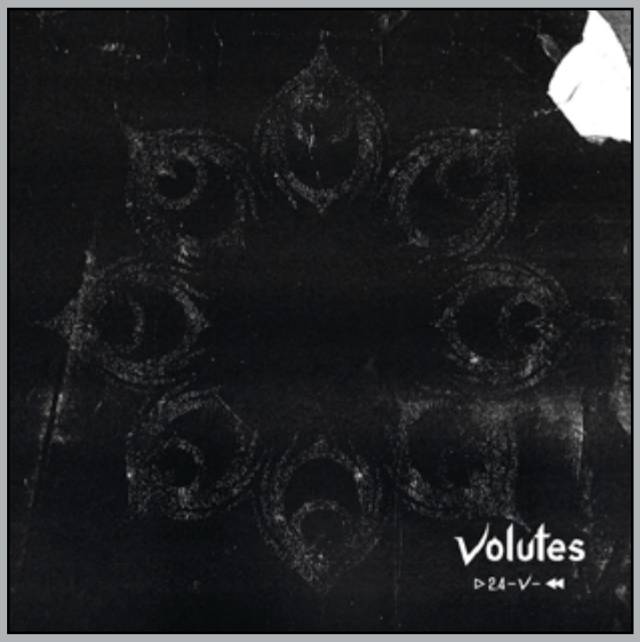
■ Oli

DANGEREUX

Voices
(Autoproduction)

Faut-il avoir peur des escalators ? C'est en tout cas ce que laisse penser le bel artwork du premier EP des Dangereux... Ou alors est-ce plutôt que cet «objet» illustre assez bien le côté mécanique, froid, hypnotique et électrique de leur musique ? Le trio basé à Thionville pioche dans les années 70/80 (Kraftwerk) pour agrémenter ses quatre titres de rock. Car il y a certes de l'électro et des machines mais c'est bel et bien du rock qu'ils nous proposent et presque même du «rock français» puisque deux titres sont écrits dans notre langue, le chant est alors filtré, presque robotisé, en mode spoken word car «il faut que ça claque». En anglais, on est moins touché même si la recette est la même, la langue est moins maîtrisée, à l'accent comme à l'écrit (encore que le «watter» écrit sur la track-list doit plus être une faute de frappe que d'anglais), «Le bling» comme «Le soleil brûle ma peau» ont donc ma préférence, d'autant que «Voices» est bien plus aventureux dans sa construction.

■ Oli



VOLUTES

>2.4 - √ - <<
(Autoproduction)

Les plumes de paon de Volutes sont de retour dans mes oreilles 3 ans après un premier EP (Visite au palais) qui montrait des qualités mais laissait également envisager de vrais progrès. Ce nouveau quatre titres (le cinquième, éponyme est une courte piste à lire à l'envers pour en décoder le propos comme au bon vieux temps des messages dissimulés sur les vinyles (Beatles, Pink Floyd, Judas Priest, Queen...) témoigne des efforts du combo pour amener des compositions plus construites et une écriture plus fine tout en ne fermant aucune porte quant à leurs inspirations. On passe donc allégrement d'un «Syriana» rock-indus bombardé par des samples (qui rime de temps à autre au «Furia» de Mass Hysteria ou au désespoir présent sur Utopia de No One Is Innocent) à un «Nerfs à vif» où les basses saturent l'air des refrains pour mettre en relief les textes sur les couplets puis à un «Scarlett» presque pop-spoken-word à un «Le champs des signes» éclaté et désabusé, sorte de piste aux étoiles où les effets s'entrechoquent en mode pogo. Le Volutes 2019 amène donc un rock bâtard, habité et libre de tous ses mouvements. Parmi ceux-là, je préfère les deux premiers, la pugnacité est davantage canalisée, les textes sont plus percutants, leur énergie se transmet plus facilement, on rentre dedans aisément et une fois embarqué, le retour progressif dans l'autre monde (celui de la fin de «Le champs des signes») nous incite à faire machine arrière, à remonter le courant pour de nouveau passer le Styx.

■ Oli

LUDWIG VON 88

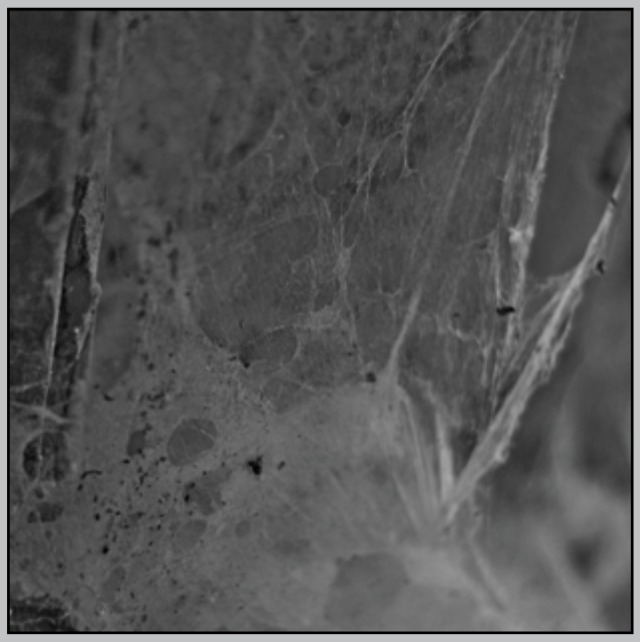
20 chansons optimistes pour en finir avec le futur

(Archives de la Zone Mondiale)

Après le maxi, l'album ! Évènement dans le microcosme alternatif, et alors que les $heriff et Les Rats tournent sans relâche, nos Ludwig Von 88 nationaux remettent le couvert avec, comme ils le disent si bien, 20 chansons optimistes pour en finir avec le futur. Et bien entendu, on ne change pas une équipe qui gagne et surtout une recette qui fonctionne ! Un nouvel album, donc, qui enfonce le clou (aïe) de Disco pogo night paru en début d'année.

En tout cas, tu as échappé à la chronique la plus courte de l'histoire du magazine. Car la review de ce nouvel album a bien failli n'exister que dans ces termes : «C'est trop cool, comme le maxi Disco pogo night. 47 signes, espaces compris. Je suis sûr que le groupe aurait adoré. Pas certain par contre que mon rédac' chef aurait validé (quoique !). N'empêche que je n'ai pas grand-chose à ajouter à ma dithyrambique chronique du maxi du début d'année. Tout au long des 64 minutes, l'auditeur (re)croisera avec bonne humeur (et stupeur) AC/DC, les Ramones (le tout avec une boîte à rythme !), les punks des années 80, les contretemps (musicaux et sociétaux), Hansel und Gretel (en allemand dans le texte), des drogués, des soixante-huitards, un Christ cosmique, la société dictée par les écrans et le capitalisme, sous des sonorités punk, disco, reggae et plus si affinité ! On rigole, on rigole, mais ce n'est pas tout. Car le message (de gauche, évidemment), pour être compris, doit être audible. Et c'est bien ce que les Ludwig se sont efforcés, avec talent et brio, de restituer avec une production intelligente et un chant mis en avant pour être efficace. De quoi passer un bon moment !

■ Gui de Champi



MOANAA

Torches

(Autoproduction)

En cette fin d'année 2019, Moanaa ne livre qu'un EP (3 titres mais presque une demi-heure de musique tout de même) mais réaffirme son talent et peut prétendre à rivaliser avec ses voisins surdoués (Cult of Luna ou Vola pour n'en citer que deux). Il suffit d'avoir leur digipak en mains pour comprendre que ces gars-là ne plaisantent pas avec leur musique. Jeu de reflets avec des inserts plastiques sur le carton qui protège le véritable objet, décliné avec la même idée qu'il faut avoir les sens en éveil (toucher et vue avant l'ouïe), les couleurs comme les photos donnent le ton : gris, inquiétant et peut-être un peu glauque.

Quelques secondes d'étirement et «Inflexion» lâche déjà ses premiers gros riffs distordus, la rythmique s'excite, le chant sort de sa grotte mais les guitares s'adoucissent créant une atmosphère étrange, pas tout à fait obscure ni vraiment lumineuse et quand la voix s'éclaircit, les guitares s'alourdissent. Et si les textes disparaissent, c'est la deuxième guitare qui prend le relais pour servir de torche et faire briller l'ensemble. Ce premier titre a quelque chose de monumental mais n'est pas une surprise contrairement au deuxième. A la première écoute, j'ai eu la sensation confortable d'être en terrain conquis, la douceur initiale du chant (celui de Jakub Radomski, membre de Keira Is You et ingénieur du son) et les délicates notes de guitare m'ont enrobé d'une couche de coton avant que celle-ci ne soit déchirée par la nature post-hard-core des Polonais. Pourtant amateur de Placebo, je n'avais pas reconnu «Without you I'm nothing», car oui, Moanaa s'est attaqué à la reprise d'une tube pop rock cultissime et l'a suffisamment transformé pour en faire un morceau à eux puisque passée l'introduction, il devient peu évident de faire le lien avec le hit de 1998. Avec ses plus de 12 minutes au compteur, «Red» prend le temps de s'installer, après une séquence en mode nappe de brouillard, il se met à pleuvoir des accords répétitifs qui nous enferment mentalement, les tentatives d'évasion sont compromises par un chant agressif, seule une guitare arrive à tracer un chemin hors de la tempête qui s'arrête brutalement, c'est quasi un autre morceau qui commence ensuite, plus doux mais toujours torturé, Moanaa nous laisse épuisé.

Que l'on soit bien clair, l'absence de distribution en France ne doit pas être une excuse pour ne pas écouter Torches, internet te permet de découvrir et de supporter (comprends acheter un disque, un TShirt...) les artistes de n'importe où ! Et même si notre discothèque est déjà remplie d'excellents groupes post-hardcore, il ne faudrait pas se priver de les y ajouter.

■ Oli

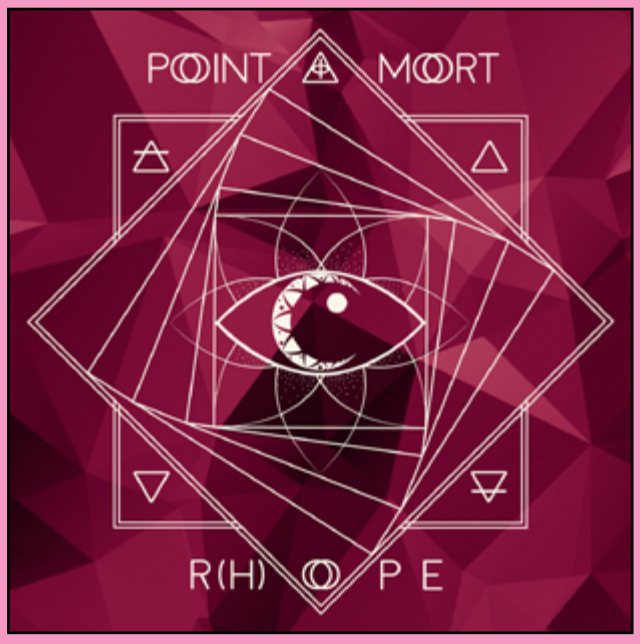
EZOX

One last breath

(Autoproduction)

Le monastère d'Ezox est une bâtisse complexe, aux multiples pièces et dédales où la lumière ne rentre que par des vitraux aux effigies lugubres et aux idoles déclinantes. Au hasard des couloirs, au travers des murs, on peut percevoir des hurlements, des murmures d'effroi, des appels au secours, des gémissements. En approchant de l'édifice, nous sommes accueillis par «Esaïe 40:7» et ses cris sourds qui perforent quelques nappes électroniques. A l'ouverture de la lourde porte, un gros riff metalcore lumineux nous explose au visage pour alterner séquences sombres, entre ombre et lumière avec un «Jesus» bipolaire. A mesure que l'on progresse dans les méandres de l'édifice, chaque porte ouverte offre une nouvelle ambiance sombre et torturée. Le chant impose sa diversité en alternant clarté mélancolique, growl appuyé et death soutenu. Il se promène de salles en salles, accompagné de parties heavy, thrash, death, post-metal. «The crown of thorns» ou «Wake up ! (it's too late)» bien épais et violents, ou «Un gribouillage» qui commence par un appel au secours pour s'étirer vers une guitare qui y apporte son aide. Cette même guitare délurée et virtuose qui répond aux sanglots dans «Nothing answers my cries». Mais au fait, pourquoi un monastère ? Parce qu'Ezox questionne et disserte sur la religion, l'au-delà, Dieu, la foi, et tous les thèmes gravitant autour de notre éphémère existence terrestre. pour ce premier LP, (après un 5 titres en 2018), il y développe son exégèse sur les 10 psaumes de ce One last breath avec une densité et une inventivité dans le discours comme dans la musique. Quand certains groupes empilent des titres pour produire un album, Ezox assemble les siens pour nous offrir une œuvre. C'est là toute la différence.

■ Eric



POINT MORT

R(h)ope
(Almoust Famous)

Il n'est jamais évident de se construire une identité forte quand on est un nouveau groupe, Point Mort est un de ceux qui a brillamment réussi cette épreuve avec son premier EP Look at the sky, un chant féminin qui sait tout faire sur une base post-hardcore, c'est suffisamment rare pour que cela retienne l'attention. Deux ans plus tard, les Parisiens continuent de travailler cette identité avec une musique qui écartèle les oreilles et un visuel qui reprend les codes du précédent opus, ajoutant un jeu de mot dans le titre de l'album puisqu'il mélange l'espoir à la corde (R(h)ope), et celle qui accompagne le digipak est plutôt synonyme de désespoir le plus total.

Qu'ils soient pesant ou découpant à toute vitesse option black, les sons amenés par le groupe et ciselés par Amaury Sauvé (dans tous les bons coups en ce moment puisqu'il sort Soja Triani et a enregistré Bison Bisou, No Vale Nada, Vesperine...) sont d'une efficacité redoutable. Le combo ne lésinant pas sur les breaks, les cassures, les ruptures et les changements radicaux d'ambiance, la qualité de l'ensemble était une obligation, la première piste, «Wiara» permet de dissiper toutes les craintes éventuelles de ce côté-là et de faire le tri parmi ceux qui vont survivre à l'expérience Point Mort et les autres qui jetteront peut-être l'éponge dès ce premier passage dans la lessiveuse. Sam montre un peu plus de fragilité sur «Christopher» mais sa dureté refait vite surface pour quelques hurlements angoissés qui contrastent avec la guitare acoustique, les choses dégénèrent et si le chant écorche ensuite moins les tympans, il faut encore sacrément s'accrocher pour garder la tête hors de l'eau. C'est peine perdue sur le grindesque «White and viole(n)t». L'apparition du français («La contre-addiction») rappelle Eths alors que musicalement, on ne sait plus trop où l'on est, au cœur d'un titre métallique, tiraillé et déchirant mais au-delà de ça, c'est assez complexe à définir avec des adjectifs classiques. Le «post» revient avec l'étiré «Précision chaos» où les riffs se déposent en couches successives assez lentes avant de démultiplier la vitesse d'exécution jusqu'à l'épuisement.

R(h)ope est un album qu'on subit et dont il sera difficile de venir à bout à moins d'y être un tant soit peu préparé avec une bonne santé mentale comme physique et une appréciation d'un métal bigarré qui se joue des tiroirs et des codes préétablis. Pour les plus valeureux, il faudra de nouveau s'y confronter pour y trouver un peu plus de plaisir, la connaissance de la mesure qui suit casse certes la surprise mais apporte le sentiment de ne plus se faire malmener et d'être enfin maître de ses émotions.

■ Oli

UNION JACK

Violence
(Beer Records, Guerilla Asso, Burgala Records)

Un groupe parisien qui s'appelle Union Jack et qui fait du punk-rock avec des saveurs US, si c'est pas la démonstration que le punk est international. International mais aussi immortel car Union Jack, tout comme le punk, vient du dernier millénaire. Créé en 1997, ce trio a enchaîné 6 EPs et LPs, essentiellement punk rock, mais avec quelques glissements vers le ska, rock, voire hardcore. Et ces vingt ans d'existence, de belle constance n'ont pas entamé leur envie de remettre le couvert avec Violence. Et ils te claquent dix tartes aux braises, chaudes à faire fondre tes cages à miel.

Union Jack, c'est Tom (guitare, voix), Ben (basse, voix) et Antoine (batterie, voix). Dit comme ça, on se demande qui chante, eh bien ils chantent tous ! Enfin, surtout et Tom et Ben qui sont vocalement complémentaires, tous deux jouant avec une tessiture rauque à souhait, mais avec des nuances qui permettent d'avoir un jeu très intéressant : en chœur, en opposition, en dialogue, cette dualité microphonique rajoute en intensité et densité à un album qui n'en manquait déjà pas, de l'intensité. Car musicalement, Violence développe 30 minutes de punk rock sans écarts les ska ou rock steady, que l'on pouvait retrouver dans les albums précédents (hormis l'interlude d'une minute «Legacy» en guise de mi-temps). Pas de ralentissement de rythme pour cet album relativement varié où les vingt d'expérience se ressentent avec chaque track qui amène sa petite teinte personnelle, un gimmick bien placé, un refrain bien senti, une ligne de basse sautillante, un rythme générateur d'headbanging. Pour les lyrics, c'est du classique, mais toujours d'actualité puisque sont abordés les critiques sur la société de consommation, du travail, du grand capital, les inégalités sociales, ou les comportements sexistes et misogynes.

Alors j'ai beau avoir annoncé en liminaire que le punk rock est mondial, on va préférer les circuits courts, et la production locale, surtout quand elle est de cette qualité, car Union Jack, c'est bon pour la planète et c'est très bon pour les oreilles.

■ Eric

LAURA COX

Burning bright
(Verycords)

Non, Laura Cox n'est pas uniquement la meuf qui fait des covers de solo en débardeur ou en TShirt sur son canapé sur Youtube. Ça, c'était juste pour le fun et si la demoiselle n'a pas renié Dire Straits ou les Guns 'N Roses, elle joue désormais dans la cour des grands et pour son deuxième album a mis les petits plats dans les grands. Direction les Studios ICP de Bruxelles (Robert Plant, les Cure, Noir Désir, Louise Attaque...) pour enregistrer et l'Amérique de Howie Weinberg (Aerosmith, Nirvana, Jeff Buckley, U2, Deftones, PJ Harvey, The White Stripes, The Strokes...) pour masteriser. Dans ces conditions-là, pas question de se rater sur les compositions alors Burning bright joue la sécurité avec une solide assise «classic rock», des racines blues, un peu de hard, des mélodies punchy, une rythmique qui groove (ce n'est pas parce que la tête d'affiche est guitariste que la basse doit se cacher, il y a bien un vrai groupe derrière son nom !) et quelques solos de derrière les fagots pour enflammer la scène et voilà Laura Cox dans son élément. À l'heure où les «guitare héros» ronronnent (même Danko Jones n'excite plus Gui de Champi), les Parisiens varient les influences, les plaisirs, explosent les cases dans lesquelles on voudrait les enfermer et font un peu de tout et toujours très bien. Laura Cox est certainement la plus américaine des frenchies, sa musique est universelle et a suffisamment de qualités calorifuges pour qu'on passe l'hiver au chaud à l'écouter et dans de bien meilleures conditions que sur le tube...

■ Oli

MATIAS AGUAYO

Support alien invasion
(Crammed discs)

Deux ans après une expérience rock collaborative plutôt concluante avec The Desdemonas, Matias Aguayo reprend les rênes de sa destinée solo (qui s'était tu après un album en 2013) en publiant une œuvre électronique intitulée Support alien invasion. À l'origine connu pour sa techno minimale, le Chilien, Allemand d'adoption, pourvoit sa nouvelle galette d'ambiances immersives, minimalistes sans être simplistes, surprenantes et imprévisibles, mais surtout totalement hors formats, presque abstraites. Une fois les écoutes consacrées à la découverte dépassées, on en vient même à se dire que ce Support alien invasion pourrait servir de support dédié à la musicothérapie car très fortement sensitif. Animé de rythmes savamment travaillés et assez peu commun pour faire danser les gens autrement, ce disque sait aussi autant hypnotiser et que donner le vertige. On est loin du DJ set classique pour lequel le Berlinois a su se faire connaitre, et pour autant ce voyage sonore nous a ragaillardi, sans vraiment savoir pourquoi. Surement parce que le bonhomme a su nous rassasier de musique incongrue qu'on recherche tant de nos jours, au vu de la multiplicité des «repompages» de formats/styles musicaux éculés.

■ Ted

COILGUNS

Watchwinders
(Hummus Records)

J'ai essayé, j'ai réessayé, j'ai essayé encore mais non, je n'ai pas réussi à entrer dans ce nouvel album de Coilguns. Pourquoi ? Va savoir... Peut-être le manque de cohérence... Mais venant de Coilguns, il semble presque logique que tous les styles se confrontent sans qu'aucun ne ressorte gagnant... Ça tire dans tous les sens «comme d'habitude» voire encore plus car les Suisses ont osé amener davantage de clarté et de douceur, c'est peut-être là que je ne m'y retrouve plus, le chant clair de Louis Jucker ayant plus sa place ailleurs qu'au cœur de ce bordel métallique. Peut-être que leur approche est trop punk pour moi qui suis né en 1977. Ou alors est-ce qu'il y a trop de graves et de basses moi qui étais bassiste ? Ou alors je n'avais pas plus envie de me faire tabasser la cervelle que de me la faire cajoler le morceau d'après. J'en sais rien et je n'ai pas envie de me triturer davantage ce qu'il me reste de méninges après autant d'écoutes.

■ Oli

HYPNO5E

A distant (dark) source

(Pelagic Records)

Que faire quand on a atteint la perfection ? Se fixer un nouveau défi comme illustrer un film ? Hypno5e l'a fait, il fallait donc revenir en studio et mettre de côté Shores of the abstract line pour commencer une nouvelle histoire sans dénaturer le passé. C'est chose faite avec A distant (dark) source qui est le deuxième volet d'une œuvre qui se décompose en plusieurs chapitres, d'abord parce qu'on attend le premier, ensuite parce que les compositions correspondent à des fragments de l'histoire, elle-même découpée en de multiples parties. Les morceaux qui ouvrent et ferment l'opus («On the dry lake» et «Tauca») sont des «Part II» sans «Part I». Étrange mais pas illogique quand on s'attarde sur le thème abordé par Hypno5e, à savoir un lac aujourd'hui disparu... Le présent, c'est ce salar, ce désert de sel bolivien dont on ne connaît pas encore bien l'histoire, pour en comprendre le début, il faudra remonter dans le passé et donc découvrir qu'il existait un lac voilà plusieurs milliers d'années, non seulement un lac mais aussi une vie tout autour, peut-être est-ce là la première partie de l'histoire, nous le saurons plus tard... Aujourd'hui, on ne navigue plus sur les eaux calmes mais on marche sur des croûtes de sel, aveuglé par le soleil et dérangé par les esprits qui hantent un milieu qui n'est plus le leur.

C'est avec un extrait de Jean Cocteau («La machine infernale» qui reprend le mythe d'Œdipe) qu'on atterrit sur le lac asséché, les guitares et la batterie se déchaînent alors, un chant death prend le relais de l'extrait samplé (enfin, lu et enregistré) et alors que le tempo se radoucit, la clarté se fraye de nouveau un chemin entre quelques rafales de blast, tout au long de ce premier morceau labyrinthique, on ne saura pas où donner de la tête, les ambiances changeantes, les chants et les samples qui se mélangent (Guy Debord est même convié au spectacle), l'agressivité puis la douceur de l'ensemble brouillent les pistes mais d'un point de vue émotionnel comme technique, on se dit que si les Gojira allaient plus loin dans la déstructuration et l'aventure progressive, ils ne seraient pas loin de ce résultat. La suite est plus simple à appréhender puisque les titres se découpent en trois morceaux, «In the glow of dawn» est d'abord tout à fait clair et doux («Part I») avant de sombrer dans un chaos saturé («Part II») pour se terminer avec comme base de nouveaux samples («Part III» et la lecture d'un poème d'Alfred de Musset). C'est peu ou prou le même schéma pour «A distant dark source» : calme / chaos / accalmie chaotique. Le tronçonnage en triptyque est parfois plus flou (sur «On our bed of soil») car les césures sont inaudibles, on pourrait même se demander pourquoi ne pas proposer qu'une seule piste, quitte à ce qu'elle s'étende sur plus de quinze minutes. Peu importe ces considérations, l'opus s'écoute d'une traite et personne n'a les yeux rivés sur le tracklisting, on se laisse porter, parfois malmener, et on admire le travail d'orfèvre réalisé par les Montpelliérains qui nous disent adieu avec la lecture d'un texte de Louis Aragon et une ambiance à la Opeth où la rage finit par se mêler à des pleurs déchirants.

On en veut forcément plus après une telle écoute, il nous faut le début de l'histoire, il faut retrouver l'histoire des vivants après avoir croisé les spectres, il faut qu'on soit vite dans le futur pour découvrir le passé et pouvoir mettre côte à côte toutes les parties de l'album.

■ Oli

MIKE PATTON & JEAN-CLAUDE VANNIER

Corpse flower (Ipecac)

Petit retour sur une sortie qui a dû se retrouver sur pas mal de radars de fans de Mike Patton, celle de Corpse flower, album collaboratif entre le Californien et le compositeur et arrangeur français Jean-Claude Vannier, connu pour avoir co-écrit le désormais légendaire Histoire de Mélodie Nelson de Serge Gainsbourg et qui a travaillé avec des artistes aussi divers que Brigitte Fontaine, Dalida, Johnny Hallyday ou encore Michel Houellebecq. Sur le papier, la rencontre paraît presque improbable, et pourtant, c'est au cours d'un concert-hommage à Gainsbourg en 2011 au Hollywood Bowl à Los Angeles que les deux se rencontrent. Fan des travaux d'arrangements et d'orchestration du Français, il a fallu peu de temps pour que Patton lui propose de faire un disque, mais Vannier n'était pas prêt. Une relance par e-mail de l'Américain plusieurs années après et le projet se lance enfin.

Les rôles sont définis de façon logique : Vannier écrit et compose et Patton interprète, tout en laissant le soin à chacun d'apporter ses intentions, de rectifier les choses qui ne fonctionnent pas des deux côtés mais aussi d'amener chacun son équipe de musiciens et de techniciens afin de formaliser le tout (on pourra citer au hasard Smokey Hormel (Beck, Johnny Cash) côté américain ou l'ex-Magma Bernard Paganotti, côté français). L'un encourageant l'autre à s'investir au maximum (et vice-versa) sur ce projet, une confiance entre les deux artistes s'est forgée au cours des étapes de création de ses douze morceaux, qui pour certains («Chansons d'amour», «Browning», ou «Insolubles») n'étaient ni plus, ni moins, que des réarrangements de titres de Jean-Claude Vannier déjà sortis auparavant. Mike Patton voulait absolument retrouver la richesse des sonorités et les orchestrations du Français ainsi qu'une certaine forme d'extravagance sans tomber dans l'absurde. Le résultat de ce Corpse flower correspond en effet à toutes ces exigences.

Difficile alors de ne pas penser à Gainsbourg par moments, ne connaissant pour ainsi dire pas trop les albums solos de Vannier qui n'ont pas vécu le succès, on constate déjà dès le deuxième morceau («Camion») des arrangements de cordes similaires à Histoire de Melody Nelson, le cas le plus flagrant se trouvant sur le titre éponyme. Mais l'album, construit pas à pas par des échanges de fichiers sur Internet, révèle aussi des instants musicaux très «Pattonien» entendu sur ses bandes sons de film, même si clairement ces dernières sont moins accessibles que cet album avec Vannier. Ce dernier se plaît d'ailleurs dans son cocon mêlé de pop romantique («Ballade C.3.3», «Camion», «Yard Bull»), des ballades plus ou moins mielleuses («Chansons d'amour», «Browning», «On top of the world»), et de chansons pleines de fantaisie («Cold sun warm beer» ou l'excellente «Hungry ghost» qui reprend le thème de «La Belle et la bête» de Perrault). Quant à l'interprétation, ceux qui connaissent les vocalises posées façon crooner ou talk-over de Mike Patton dans Lovage, Mondo Cane ou ses diverses participations (dont justement cet album-hommage à Gainsbourg issu de la série «Great jewish music» sorti en 1997), pourront s'y retrouver sans problème sur Corpse flower. Sauf peut-être sur sa façon de manier la langue de Molière («Insolubles»).

Ce dernier ne regorge en définitive pas de véritables surprises quand on connaît un peu le pedigree de ses deux géniteurs, mais ne fait pas l'erreur de tomber dans le superflu, le grandiloquent, toutes les idées sorties de cette collaboration sont merveilleusement bien équilibrées et soigneusement arrangées et enregistrées. C'est déjà la marque d'un très bon album, surtout que pratiquement rien est à jeter. Ce qui est presque dommage dans cette histoire, c'est de se dire qu'on ne verra probablement peut-être jamais ces morceaux vivre sur scène.

■ Ted

HELL OF A RIDE

Nine of cups
(Autoproduction)

Le nouvel album de Hell Of A Ride est arrivé dans une jolie présentation avec un travail visuel qui soigne les détails et décline le titre Nine of cups d'assez belle manière. Et dès le début de l'écoute («Stand up»), je suis allé vérifier que c'était bien le même groupe qui avait sorti Fast as lightning, oui, pas d'erreur, pourtant il ne me semblait pas que le combo versait dans les arrangements putassiers et le surplus d'effets guimauve sur ses riffs et ses mélodies tel un vulgaire groupe ricain. J'ai laissé couler un peu puis arrivé au quatrième morceau («I'm sorry»), je suis allé réécouter quelques-uns de leurs vieux titres car des fois, le temps nous joue des tours et on imagine que le groupe était meilleur avant. Mais là, oui, clairement, au début de la décennie, le groupe jouait bien plus avec ses couilles qu'avec des synthés, ressemblait bien plus à du rock qu'au cadavre de Linkin Park. Sur «Echoes», j'ai cru écouter du mauvais 30 Seconds To Mars, j'ai zappé. Intro du titre suivant, pas la peine d'attendre une hypothétique guitare, je zappe aussi, dernière chance avec «Feel me», enfin un morceau qui démarre bien, c'est pas la folie mais par rapport au reste, c'est bien le seul qui tienne la route. J'évite de boire le calice jusque la lie, STOP.

■ Oli

GARAGE 9

Fucked at birth generation
(Autoproduction)

Garage 9 est un trio rock formé en 2012 à Saint-Quentin qui vient de sortir l'été dernier son premier album autoproduit, sobrement intitulé Fuck at birth generation. Ça suffira comme biographie ? Pour ma part, je trouve ça pas mal, car ça synthétise pas mal de choses. Trio, rock, premier album autoproduit. Côté musique, ça rock et ça roll toujours dans la bonne direction avec des influences évidentes quand on a bon goût (Motörhead avec «I don't give a shit», Alice In Chains, Pearl Jam période Ten avec «Redneck girl», Nirvana avec «Tearless bastard»). Les rythmes, quand ils ne sont pas lourds, sont explosifs, les guitares sont abrasives, et la noirceur de l'ensemble donne un caractère attrayant. Un morceau retient plus particulièrement mon attention pour son côté hypnotique et intriguant («Lonely kid»), mais le reste des chansons est de bonne facture, rendant hommage à ses héros sans entrer dans la caricature et le plagiat. Dommage, toutefois, que les (bonnes) chansons ne soient pas pleinement mises en valeur par une production qui mériterait d'être un peu plus catchy. Mais bon, on s'en branle, car comme dirait l'autre, It's only rock 'n' roll, but i like it ! De toute évidence, un groupe de power rock à suivre.

■ Gui de Champi

MIEGEVILLE

EstOuest
(Contre-Courant)

Miegeville nous avait laissé avec Longue distance, on le retrouve avec «Longue nuit» et un métronome qui compte un temps qui s'affole et nous a plongé dans le noir. Pessimiste, le refrain tourbillonne avec un piano guère plus encourageant, même la guitare semble pleurer et se perdre dans l'obscurité. La lumière revient de manière éclatante avec «Les couleurs, tu vois», peut-être mon titre préféré. À l'opposé du précédent, ce morceau enjoué donne à voir un avenir plus brillant au travers des yeux d'un enfant, un enfant qui y croit et qui redonne de l'espoir. «Tu peux l'attendre la fin des combats» est la première phrase de «Tu chantais», morceau qui fait écho à «La mort des combats» et à ses «Lalalala» que chantait Milka qui a rendu les armes, désabusé. Le timbre de Candice (Winnipeg) se mêle à la voix de Miegeville pour «La baleine bleue» (puis pour «Acte manqué»), autre texte aussi triste que poétique («Je suis le squelette de la baleine bleue, je n'ai plus ni ma chair ni ma peau pour survivre, c'est la mort sur les os que je redeviens ivre, chaque soir, chaque soleil, à chaque fois qu'il pleut»). Aux couleurs éclatantes qui reconstruisent des cathédrales présentes sur l'artwork, «Blanche» apporte une couleur de fond, et si on est à l'opposé du noir, ne va pas imaginer y trouver une ode à la pureté ou à la fraîcheur, relie davantage les mots à la froideur d'un constat d'échec. Pour autant, Matthieu garde l'espoir, «Ma Garonne débordera» liste de petits plaisirs impensables («Quand on choisira le goût des océans, cerise ou citron»). Le coup de poing de l'album défonce «Les portes», le rythme se fait binaire, les instruments nerveux et le flow en spoken word vener inarrêtable se permet de mixer Game of Thrones et Rassemblement National («Marine n'est pas Snow, J'suis pas sauvageon»). Pour terminer, «Acte manqué» est la nouvelle version de «Ensemble dans le vent» avec le renfort de Candice et de quelques loops.

Ce rapide tour de l'horizon EstOuest permet de comprendre que Miegeville varie ses plaisirs en s'inspirant des déceptions que lui offrent le monde. Avec un véritable sens de la poésie, sans choc frontal basique, les dérives de l'Humanité attisent son inspiration plus que les sourires des enfants ou tout au moins du sien. L'environnement qu'on oublie, les conflits, une société brunâtre qui se replie sur elle-même au lieu de tomber les chemises, des technocrates qui ne veulent plus rêver, le futur n'est pas radieux... Que l'on cherche au Nord, à l'Est, au Sud, à l'Ouest, on ne trouve guère de bonnes réponses et la seule solution quand on est à tel point déboussolé, c'est peut-être de se contenter de créer, de façonner, de faire grandir des mélodies, des mots, et même des mômes, pour garder la perspective d'un demain meilleur.

■ Oli

INTERVIEW

MIEGEVILLE

AUTEUR, COMPOSITEUR, CHANTEUR, PASSIONNÉ D'ART EN GÉNÉRAL, IL EST TOUJOURS PLAISANT DE DISCUTER AVEC MATTHIEU MIEGEVILLE, L'OCCASION D'UN NOUVEL ALBUM EST UNE PARFAITE EXCUSE POUR ABORDER CES DIFFÉRENTS SUJETS ET D'AUTRES...

Tu fais de la «chanson moderne», Léo Férré faisait donc de la «chanson obsolète» ?
(Rires) Très bonne question ! Je fais de la chanson dans le sens où j'écris des textes en français avec des couplets et des refrains comme le grand Léo. La différence est que la technologie actuelle nous permet d'ajouter beaucoup d'arrangement électroniques, ce qui ne se faisait pas dans la chanson dite traditionnelle et non «obsolète». J'ai trop de respect pour ces gens-là pour leur faire cet affront.

Ce n'est pas tout à fait un projet solo car quelques personnes interviennent, notamment Candice, pourquoi elle et comment avez-vous travaillé ensemble ?
Je connais Candice du groupe Winnipeg depuis des années maintenant. Humainement, nous nous considérons comme demi-frère et demi-sœur. Nous sommes à la fois très différents et vibrons cependant sur les mêmes fréquences émotionnelles et humaines. C'est elle qui est venue avec l'idée de composer un morceau et une mélodie sur un de mes textes qui l'avait beaucoup touché. Je lui ai ensuite proposé de le chanter en duo sur mon album.

Je trouve l'album moins «percutant» que Longue distance qui, dans les textes comme dans les rythmes, était plus «tranché», tu es d'accord ?
Non. Un morceau comme «Les portes» est à mes yeux plus percutant que tout ce que j'ai pu écrire par le passé. Dans les rythmiques aussi nous avons travaillé en cherchant toujours un équilibre entre quelque chose d'élégant de subtil mais aussi quelque chose de profond, de fort et de puissant. Je suis particulièrement fier du travail de Baptiste Bertrand en ce sens sur des morceaux comme «Tu chantais» ou «Longue nuit». Tu as peut-être cette impression car c'est un album moins monolithique, plus large avec à la fois des morceaux plus durs et également, en effet, des morceaux beaucoup plus minimalistes.

«Tu chantais» est la suite de «La fin des combats», c'était important de relier les deux disques ?
Je ne sais pas si c'était important de relier les deux disques mais je pense que c'est important de garder une cohérence tout en proposant toujours quelque chose de novateur dans ce qu'on va amener aux gens. Ne jamais être dans la redite.

«Les couleurs tu vois» est peut-être le morceau le plus proche de ceux de Longue distance, tu sens une évolution dans tes créations ?
Oui, comme je le disais, il y a une évolution certaine dans mes chansons. Je veux creuser l'écart entre des morceaux qui vont évoquer un dénuement ou un minimalisme qui m'intéresse, pour toucher le plus possible «l'os» et à côté des morceaux beaucoup plus orchestrés, beaucoup plus touffus. Je suis autant inspiré par les derniers Dominique A que les premiers Christine And The Queens ou les productions ultramodernes de Death Grip qui n'ont rien à voir avec de la chanson à la base.

Les Legos en jaune, en rouge et en bleu qui servent de pochette sont issus des textes de ce titre «Les couleurs tu vois», comment t'es venu cette idée ?
Cette chanson parle de la candeur, de la grandeur de l'innocence, et de l'utopie magnifique présente dans le regard des enfants. Encore plus quand ces enfants présentent un handicap. Mon parcours a fait que j'ai pu côtoyer ces regards et j'ai eu envie de chanter la force que j'y voyais, loin du cynisme blasé que que nous finissons tous par avoir en tant qu'adulte. Je me suis assis au milieu de la chambre de mon fils avec tous ses jouets et ses constructions autour pour comprendre son monde. Les images dont je parle proviennent de là.

La photo avec les trois couleurs au dos du CD est très réussie également, il y a eu match entre les deux pour l'artwork principal ?
Les photos de presse ont été réalisées après la pochette du disque. Donc il n'y a pas ni match,

ni hésitation entre les deux pour la couverture de l'album. Mais en effet, il y a eu une sacrée réflexion pour lier les deux. On peut saluer pour cela l'énorme travail de l'ami Maxime Delporte qui a fait chauffer les méninges pour la réalisation de la séance photo, et également mon autre ami Wilfried Rabin pour son idée lumineuse des Legos sur la couverture de l'album.

Pourquoi avoir choisi ces Legos ?
Ces Legos étaient donc dans la chambre de mon fils et cela me plaisait de leur accoler trois couleurs primaires avec toute la symbolique qu'on peut y relier. Notre-Dame venait de brûler, et en discutant avec mon fils, nous avons plaisanté autour de l'idée de la reconstruire avec des Legos. J'ai trouvé l'idée géniale car absurde et surréaliste en même temps. Et ce jeu est un symbole quasi universel aujourd'hui.

J'y vois aussi des points de suspension, faut-il que je consulte un thérapiste ?
(Rires) J'aime beaucoup ta question ! Pour le coup non, il n'y a pas de parallèle avec des points de suspension... Je peux donc te donner un numéro de téléphone d'une talentueuse psychanalyste ! (Rires)

Peut-on dire que «Les portes» est un titre politique ?
Quelque part oui, je l'assume. Mais je préfère dire que c'est un morceau social. Il me manquait un morceau sur l'album et j'essayais tout simplement d'écouter mon propre corps pour savoir ce que lui avait envie de dire. Cela a été au final assez simple de libérer la parole et une fois que les vannes étaient ouvertes, j'ai écrit quatre pages de texte que j'ai déclamé sans m'arrêter sur une rythmique assez moderne. Je pense que quand une société pousse des mecs comme moi à écrire ce genre de choses, pousse des gens sans histoire à manifester tous les samedis pendant des mois et des mois, pousse de gentils pères de famille à répondre à la violence policière par la violence, on ne peut que déduire logiquement que tout cela finira mal, très mal. Les artistes ont été les grands absents de tous les mouvements sociaux depuis un an. C'était plus simple pour eux de dénigrer tout ça avec une distance à la fois très bourgeoise et très jacobine.

Le titre de l'album, EstOuest, était choisi depuis longtemps, pourquoi cette référence à la boussole ?
Tu comprendras la référence à la boussole en lisant le livre que j'ai écrit à la même période de composition qui s'intitule Là où convergent les points cardinaux. C'est une sorte d'essai philosophique et poétique sur les repères qui sont les nôtres. Sont-ils géographiques ? Sont-ils humains ?

L'absence d'espace entre Est et Ouest, c'est juste pour les rapprocher physiquement ?
Oui, ton interprétation me plaît bien. J'avais envie de lier ces deux mots. Et puis graphiquement c'était mieux !

Ça fait un lien avec ton recueil de textes sur ce «sujet» qu'est Là où convergent les points cardinaux, à quel point ces œuvres sont-elles complémentaires ?
Elles sont complémentaires car ils font partie d'une réflexion globale que j'ai par rapport à ce qui nous définit, qui questionne, et notre rapport à notre terre et à nos familles. Aux êtres qui la constituent, à ce qui nous lie socialement, émotionnellement aux autres personnes.

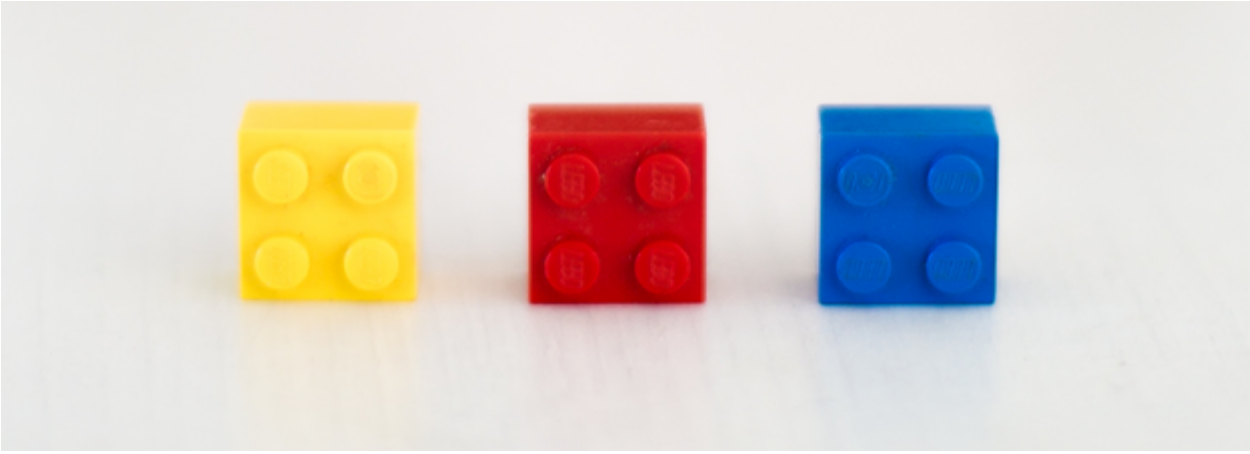
Tu y écris notamment de la poésie, penses-tu qu'on puisse avoir un nouveau grand poète en France ou que Prévert et Aragon étaient les derniers ?
Bien sûr qu'il y aura de nouveaux grands poètes. Je pense même que certains auteurs du XXe siècle sont au-dessus de grands auteurs qu'on nous a forcé à apprendre sur les bancs de l'école. Quitte à jeter un pavé dans la mare, je trouve Baudelaire assez surestimé par exemple. Là, où Victor Hugo reste pour moi le patron des patrons, quitte à ne pas être original du tout. Je pense que d'ici quelques décennies on se rendra compte de la puissance d'un Bernard Dimey qui reste assez sous-estimé aujourd'hui. Et puis certains chanteurs sont pour moi parmi les plus grands poètes que j'ai pu lire. Je pense à Jacques Brel évidemment. Je pense à Leo Ferré que tu citais. Je pense à Bertrand Cantat. Même les artistes plus jeunes et moins connus peuvent témoigner de fulgurances poétiques d'un niveau incroyable à mes yeux. Je pense au texte du

groupe Le Bruit Du Blé et récemment à Baptiste W. Hamon.

Tu pourrais chanter un texte écrit par un autre ?
Je pense, oui. Mais je suis extrêmement critique sur les textes. Y compris les miens. Je me souviens de répétition d'Agora Fidelio où mes collègues souhaitaient me voir chanter certains de mes textes et c'était moi le premier qui leur disait que ce texte que j'avais écrit n'était finalement pas suffisamment de haut niveau et que je refusais de le chanter !

Dans le livre, tes textes sont accompagnés par des peintures de Tito Vozbourg, tu peux nous le présenter et dire comment vos travaux se sont croisés ?
La vie a fait que nous avons travaillé dans le même établissement scolaire en tant que surveillant avec Tito. Nous avons accroché très vite mais ce n'est que bien plus tard que nous est venue l'idée de faire se rencontrer nos deux formes d'art. Tito est une personne extraordinaire au sens étymologique du terme. Ce garçon n'est pas humain des fois ! Il n'est pas exactement de ce monde et c'est ça que j'adore chez lui. Il y a une vérité, une force, un charisme et également une bienveillance qui émane de lui qui est troublante. C'est avec la plus grande humilité qu'il m'a présenté ses toiles en me disant qu'il peignait «un peu». J'ai en fait découvert plus de 80 toiles entreposées dans une remise... C'était incroyable. Je pense très sérieusement que ses toiles se vendront des millions un jour mais nous ne serons sûrement plus là pour le constater !

8 titres, ça ne fait pas un peu court ? Tu as pensé à ajouter d'autres morceaux présents



sur l'EP que «Acte manqué/Ensemble dans le vent» en «bonus» ?
Les raisons pour lesquelles l'album est court sont diverses. Premièrement, nous vivons une époque où je préfère sortir régulièrement 5 ou 8 titres plutôt qu'un triple album tous les quatre ans. Et deuxièmement, pour des raisons tout simplement financières.

Tu as beaucoup de textes en stock, comment choisis-tu ceux que tu mets en musique ? Ce sont des réflexions avec Arnaud ou vous travaillez séparément, toi sur les textes bruts, lui sur certaines musiques sans paroles ?
Il y a des fois des réflexions extérieures. Candice avait donc été spécialement touchée par «La baleine bleue». Pour Arnaud, c'était le cas de «Longue nuit» pour lequel il a composé tout le piano à partir du texte. Je mets des fois des textes préexistants en musique mais la plupart du temps, ce sont des textes qui existent uniquement grâce aux mélodies qu'on me propose, qui donnent ensuite des chansons. J'avais d'autres chansons en stock mais j'ai préféré garder les moins lisses et les plus parlantes pour cet album.

Quelle place laisses-tu aux modifications des titres en studio ? Les arrangements sont tous préparés en amont, ou certains arrivent après ?
Je pense que 80 % de ce qui est sur le disque a été pré-pensé en amont. Cependant, il y a des fois des modifications de structures, de mélodies de chant, voire des arrangements avec notamment la contribution de Serge Faubert qui est l'ingénieur studio avec lequel je travaille depuis le début. Ce dernier apporte une plus-value évidente au projet grâce à son regard à la fois pertinent et bienveillant.

Après «10 heures 17», on a «Ma Garonne débordera», le lien avec Toulouse est fort au point de devoir le chanter plus ou moins directement ?
Ah et bien écoute, il faut croire ! J'écris souvent de façon automatique un peu comme les surréalistes le faisait à l'époque, sans comparaison directe, en toute humilité. Ainsi, c'est mon inconscient qui doit parler, et des mots viennent dans ma bouche avec des mélodies sans même que je ne comprenne moi-même le sens que je veux y mettre au départ, des fois. Ce n'est qu'après une certaine analyse que je vais voir la pertinence ou pas de certains de mes écrits. L'expression «Ma Garonne débordera» est venue en premier et j'ai dû ensuite écrire tout le morceau en suivant la signification de cette expression. Je suis un pur produit toulousain donc quelque part cette ville résonne en moi et je ne l'ai jamais quittée car j'ai eu le loisir depuis 20 ans grâce à la musique de découvrir énormément de régions et de pays. Je suis du coup un peu à contre-courant de la pensée habituelle qui tend à nous faire envier les voyages et l'évasion dès qu'on rentre du travail. Moi quand je rentre de tournée, je pense à une chose : retrouver les miens et mes repères. C'est important afin de rester soi-même et de garder la tête sur les épaules.

2 titres de l'EP avaient eu le droit à un clip, on peut déjà voir «Blanche», il y en aura d'autres ? Et toujours en noir et blanc ?
Je travaille avec deux équipes différentes sur deux vidéos à venir en effet. La première

sera en couleur, en rupture avec ce qui a été fait auparavant puisque ce sera pour le morceau «Les couleurs, tu vois». Cela va donc de soi. Mais il y aura également une vidéo de «Longue nuit» qui elle a été shootée uniquement en noir et blanc de A à Z. J'aimerais beaucoup cliper aussi «Les portes», vu que j'ai tout un scénario déjà pré-écrit mais il me manque cruellement les finances pour faire toutes les vidéos que j'aimerais. C'est vraiment le nerf de la guerre donc si tu connais de très riches mécènes luxembourgeois ou alors quelqu'un de la famille Bettencourt, n'hésite pas à me mettre en relation !

Tu viens de faire quelques concerts, quel est ton public ?
Honnêtement, je ne sais pas encore qui est mon public. Je constate juste que les personnes qui peuvent le recevoir sont très très multiples et ça, ça me fait très plaisir. Il n'y a pas un stéréotype. Quand je joue devant des personnes d'un certain âge, elles sont très réceptives, elles sont très à l'écoute des textes. Quand je suis devant des gens provenant plutôt de mon milieu, le métal, le rock, elles vont aussi respecter la musique et être plus sur la profondeur mélodique des morceaux sur les arrangements. J'ai constaté que les enfants ont apprécié aussi beaucoup Miegeville. Cela m'a beaucoup surpris car je trouvais moi-même que mes textes étaient noirs. Et en fait, ça ne dérange pas plus que ça les enfants qui m'ont dit d'eux-mêmes préférer des morceaux comme «Volga» ou «La baleine bleue» qui sont clairement des morceaux durs et pas vraiment des hymnes aux Pokemons ou aux Teletubbies.

Tu as des tas de projets «en cours», lesquels sont prioritaires pour l'an prochain ?
À l'heure où je te parle, je te donne un énorme scoop mais quand le mag paraîtra ce sera déjà public... Donc My Own Private Alaska va revivre sur 2020. Nous allons fêter les 10 ans de notre album Amen et allons faire des concerts ici et là en France, en Europe ou dans le monde sur 2020. Tout cela est très positif et plein de sens pour moi. Une réédition digitale de l'album sortira même le 24 janvier. Il y aura aussi une très grosse actualité pour Psykup avec un album à enregistrer en mars 2020 puis un premier single au mois de juin si tout va bien et ensuite le nouvel album en octobre 2020. Nous ferons quelques festivals d'été en Europe que ce soit en République Tchèque ou en Roumanie. Tous ces projets pour le groupe, avec une super nouvelle équipe au management et au booking, sont très excitants et je peux vous dire que le nouvel album va être solide !

Et Miegeville dans tout ça ?
En priorité, ce sera des dates, certaines très importantes, en premier dans ma ville à Toulouse le 31 janvier en tête d'affiche du festival Détours de Chant puis à Paris dans la mythique salle des 3 Baudets le 13 février ! En terme de disque un poil moins car le prochain Miegeville sera en 2021 a priori pas avant...

Merci Matthieu !

■ Oli
Photos : Maxime Delporte

RORCAL

Muladona
(Hummus Records)

Même si ça pique un peu, je suis bien content de me remettre du Rorcal dans les oreilles car rarement un groupe aura été aussi synonyme de sauvagerie brute et épaisse. Mais pas totalement dénué de finesse. Si la mise en musique de films est un exercice qui pourrait convenir aux Suisses, ils s'essayent à un autre avec Muladona qui est un album pouvant être la bande-son accompagnant la lecture de l'ouvrage éponyme écrit par l'Américain Eric Stener Carlson, un bouquin fantastique où une âme damnée force un mec à écouter d'horribles histoires chaque nuit alors que durant le jour, le gars cherche à éviter les ravages de la grippe espagnole de la fin de la première guerre mondiale. La Muladona est l'incarnation de cette entité, elle est originaire de Catalogne et prend la forme d'une mule à tête de femme et ressemble peu ou prou à la bestiole sur le bel artwork. Voilà pour les présentations, sache encore que bien évidemment la plupart des textes (tous ?) sont issus dudit bouquin, pour autant ne pense pas que cet opus soit un livre audio ou alors tu risques de déchanter. Car pour comprendre les paroles égosillées, c'est assez compliqué. De toute façon, si tu écoutes du Rorcal, ce n'est pas pour l'histoire, c'est surtout pour te prendre une grande claque dans la gueule. Et de ce côté-là, pas de souci, Rorcal fait du sale. Double pédale en mode black pour déboiser, guitares à fleurs de peau pour abraser et chant hurlé pour finir de saturer l'air ambiant, certes, parfois, ça se calme mais la tension ne redescend jamais. Jamais. À tel point qu'écouter l'album en entier d'une seule traite demande un certain effort physique, il faut en effet résister à la tentation de tout arrêter pour pouvoir respirer et laisser ses conduits auditifs récupérer un peu en leur offrant du silence. Mais la Muladona n'est pas forcément de cet avis et il faut éviter de la contrarier...

■ Oli

TACHYCARDIE

Probables

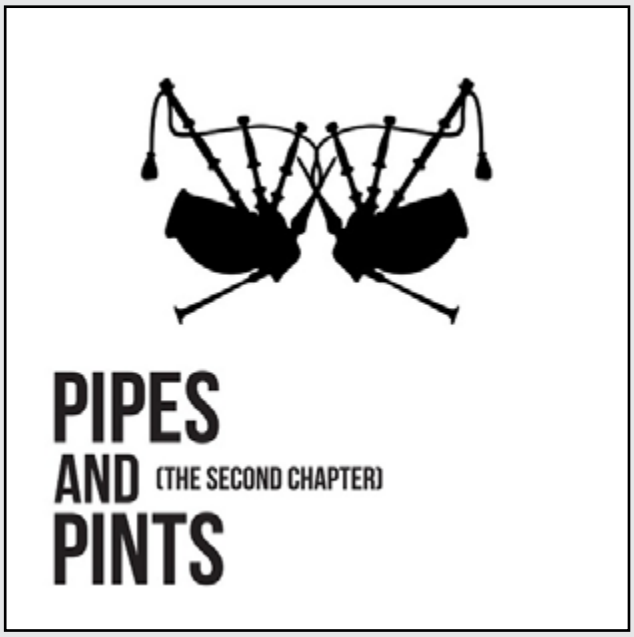
(Un Je Ne Sais Quoi)

Quand Jean-Baptiste Geoffroy (tu sais, le batteur de Pneu qui joue aussi dans Papaye, La Colonie de Vacances, Binidu, F.U.T.U.R.O.S.C.O.P.E et Blast) s'emmerde entre deux projets, il fonde un territoire musical bien personnel qu'il nomme Tachycardie.

Son premier LP Probables est sorti en octobre sur le label Un Je Ne Sais Quoi (sur lequel tu peux découvrir et acheter des albums de The Dictaphone, Byblos ou encore de Thomas Poli) et à de quoi retenir toute notre attention. Ce long format (37 minutes) est un joli condensé de musique contemporaine, de minimalisme et d'art sonore, en somme une fresque colorée qui ouvre le champ des possibles. Le Tourangeau s'est pris à rêver d'une musique sans frontière, sans limite et nous le démontre dès le départ avec un morceau inaugural de plus de 18 minutes conçu pour être joué par un orchestre et enregistré par 17 musiciens (dont des membres de Mansfield. TYA, Drame, Gratuit, The Finkelkrauts, Guili Guili Goulag ou encore Papier Tigre). En un seul morceau, tu comprends assez vite où tu fous les pieds et si cette vision créative te rebute, passe ton chemin au galop. Les trois autres morceaux sont 100% solo, et tournent autour de l'exploration percussive («Aunir, forcer»), de l'ambiant-field recording («Vesprir») et même parfois un peu des deux en même temps («Tarir») car JB montre un intérêt capital pour l'assemblage d'éléments hétérogènes.

Au final, ça fait 4 titres aux univers différents, donc 4 raisons de découvrir cet OMNI plutôt réservé aux initiés, cela va sans dire.

■ Ted



PIPES AND PINTS

The second chapter

(Fly high booking)

Au regard du nombre de bourdons présents, c'est donc le modèle classique écossais qu'utilise Vojta Kalina. Mais de quoi je parle avec ces bourdons ? Le MAG du W-Fenec va-t-il prochainement être renommé «apiculture passion magazine» ? Alors même pas, et puis en plus, les bourdons, ils ne font pas de miel. Car je parle de cornemuse, celle équipée de 3 bourdons, ces tuyaux mélodiques qui produisent le fameux son de cet aérophone.

Mais pourquoi une telle introduction sur cet instrument assez rare dans le milieu du rock ? Parce qu'il est une composante de la formation tchèque Pipes And Pints, donnant même une partie du nom de ce quintet qui, depuis presque 15 ans, combine punk rock mélodique avec cette touche celtique particulière. Loin d'être un précurseur dans cet exercice, c'est à dire de faire du rock plus ou moins punk avec des instruments (voire des harmonies) celtes, Pipes And Pints a au moins la particularité de n'y ajouter que la cornemuse comme instrument (pas de violon, flûte ou autre harpe), et de la sortir de son étui pour chacun des 10 titres de ce troisième LP.

Si le festival interceltique de Lorient te donne envie de taper du Breton à coup de galette complète, alors oublie Pipes And Pints, mais si tu aimes bien les groupes comme Les Ramoneurs de Menhirs ou les Sons Of O'Flaherty, alors tu peux prêter une oreille à ce The second chapter ... et retrouver d'ailleurs ces 3 formations dans l'hexagone, puisqu'elles font la tournée française ensemble.

■ Eric

MICHAEL MONROE

One man gang
(Silver Lining Music)

Si tu fais la synthèse de mes chroniques dans le mag, tu te seras rendu compte depuis longtemps que j'ai une passion certaine pour le rock, celui qui transpire, celui qui chavire et celui qui te fait rugir de plaisir (euh, je m'emporte là !). Et Michael Monroe est bien ce qui synthétise tout ce que j'aime dans le rock !

Entouré d'une équipe d'enfer (avec notamment le bassiste de Hanoi Rocks et l'excellent guitariste Rich Jones - ex Loyalties et Ginger Wildheart Band), le Finlandais (ancien frontman de Hanoi Rocks) est de retour avec One Man Gang, onzième album de sa discographie solo. Le défi de proposer un contenu aussi abrasif et récréatif que Blackout states, excellente précédente production datant de 2015, était de taille et le challenge a été remporté haut la main ! Il faut dire qu'en douze titres, le blondinet et ses quatre compères ravagent tout sur leur passage, en enchaînant tubes sur tubes, en multipliant les riffs catchy et en servant des chansons de qualité sans jamais se fourvoyer dans la simplicité. Et même si je ne raffole pas des ballades (même quand elles sont bien exécutées, comme pour «Midsummer nights»), elles ont l'avantage de permettre à l'auditeur de reprendre ses esprits après avoir encaissé un trio de brûlots façon uppercuts (le punk «One man gang», l'excellent «Last train to Tokyo» dont tu chanteras le refrain après une seule écoute, «Junk planet» avec MM à l'harmo') et avant de repartir pour la même punition («Black ties and red tape». Le groupe maîtrise à la perfection ce que j'appelle le «tube mid tempo» («Wasted years», «In the tall grass», «Hollywood paranoia». Même la trompette est utilisée à bon escient dans le dansant «Heaven is a free state» et ses rythmes hispanisant. Franchement, que demande le peuple (à part des concerts en France, et pas seulement un passage parisien en milieu de semaine !) ? Sinon, je t'ai dit que des types de Damned, Apocalyptica et Hanoi Rocks jouaient sur le disque en guests ?

Voici un disque dont on ne peut pas se lasser. Doté d'une production impeccable, One Man Gang est un album presque parfait en tout point, remuant, riche et généreux. La voix du frontman est reconnaissable entre mille (même si certains morceaux bénéficient d'arrangements intéressants), ça dégueule de plans rock'n'roll aux guitares (les deux six-cordistes abattent un boulot impressionnant), ça bastonne à la rythmique et ça respire l'authenticité, la passion et l'amour de la musique ! Tout ce que j'aime dans le rock. Rien de novateur, certes, mais qu'importe. Quand c'est fait avec le cœur, ça ne peut qu'être souligné et apprécié.

■ Gui de Champi

ERLEN MEYER

Sang et or
(Argonauta Records)

Même si à l'heure où j'écris ces lignes, le RC Lens est en tête du championnat de France (de Ligue 2 mais bon, c'est un détail), je ne pense pas qu'Erlen Meyer ait choisi d'intituler son nouvel album Sang et or pour rendre hommage aux couleurs historiques du club Nordiste. Le digipak offre surtout du noir et blanc et du côté des textes, si on comprend aisément pourquoi le «sang» est mis à l'honneur, je cherche encore pour le précieux métal.

Point de brillance chez les Limougeauds qui charbonnent toujours à remuer les miasmes, à faire macérer ses riffs avant de les jeter à la gueule éclaboussant tout autour sans la moindre vergogne. Ils salissent les ambiances : une basse sourde, des rythmes pesants et des guitares erratiques, seule la voix arrive parfois à donner un peu de douceur (tout est relatif) mais ça ne dure guère longtemps car le chant growlé ou écorché n'est jamais bien loin du clair. Et quand il est clair, on comprend les textes, ces derniers sont ciselés mais écrits à l'acide, la pertinence des choix de rythme (des phrases courtes essentiellement), du champ lexical («Vipères» !) et l'impression de suivre un même personnage (un «privé» de film noir ?) dénotent un travail approfondi et une réflexion qui va au-delà du simple «texte» (que l'on trouve in extenso dans le livret, merci !). Musicalement, on se fait labourer avec un excellent post-sludge-core peut-être un peu plus sombre encore que par le passé, un ensemble qui pense chaque coup avant de le porter, histoire d'être certain qu'il fasse mal... et quand ils ne pleuvent pas, les riffs servent à construire une atmosphère lugubre où les déchirements comme les moindre craquements amènent l'inquiétude et font frissonner («Grand duc»).

Une fois de plus Erlen Meyer nous transporte dans son univers, un monde glauque et froid où il ne fait bon traîner que parce qu'ils sont nos guides. Et si on prend notre pied à vivre ce genre d'émotions aussi intensément, c'est que ce n'est que de la musique...

■ Oli

MAUDIT TANGUE #5

compilation
(Maudit Tangue / Ravine des Roques)

Si dans Pirates des Caraïbes, Davy Jones est capable d'appeler le kraken afin de terroriser l'océan Atlantique, dans l'océan Indien, c'est l'équipage du voilier associatif Ravine des Roques qui rappelle chaque année le Maudit Tangue. Cette hydre aux multiples têtes, dont les tentacules s'étendent pour cette fois, de l'Australie, à l'Afrique du Sud, en passant par l'Inde, la Malaisie et la côte Est-africaine. Elle fait sa réapparition pour la cinquième année consécutive, et n'a pour seul objectif que de te démontrer que des tréfonds de l'océan indien résonne le rock, le punk, le noise, le métal et bien d'autres musiques électriques.

On y retrouve les incontournables du ravin qui ont fait presque toutes les éditions, comme les Bérus insulaires de Tukatukas, le rock garage avec Thee Orlando's emmené par Morgane au micro, les enfants de Lofo avec Pluto Crevé, l'homme orchestre de Golgot VR qui mâchouille toutes les tendances des années 80 pour en recracher sa propre substance, Riske Zero qui fait passer Fugazi pour des mous du genou, ou les Mothra Slapping Orchestra en mode Elvis Pop (ou Iggy Presley). On retrouve aussi avec plaisir Pamplemousse et sa «Ventoline» issue de son dernier LP High strung, que l'on avait déjà apprécié dans le MAG #37. Mais le Maudit Tangue ramène aussi quelques nouvelles têtes, comme l'indie rock bien épais de Papang, l'indie rock so british de Catch22, le trio rock nerveux de 608ZZ, le quintette plus calme et un peu plus psyché de Rocuar palace, le punk brut de The Uncool ou Minibar(d) et son punk déjanté (autant que sa chanteuse Anaïs) qui aime terminer ses chansons en death. Alors cette énumération, ça fait un peu name dropping, mais comme j'ai commencé à tous les citer, ce serait bien malpoli d'en oublier un, surtout qu'ils honorent tous à leur façon la grande famille du rock. Mais Maudit Tangue ne s'intéresse pas qu'aux braises du Piton de la fournaise, car avec la deuxième galette que contient cette compil', on va faire un grand tour de l'océan.

Pour la deuxième partie, on ne retrouve en revanche, qu'un seul habitué de la compil', à savoir Make-Overs et leur rock garage. Côté Sud-Af', on y trouve notamment Mouse et son rock fuzz noise psyché (oui, un peu tout ça en un seul track), mais cette définition stylistique pourrait convenir pour Julia Robert ou Deadly Bites. Veins représente Madagascar, et on se souvient qu'en 2018 avec JonjOrOmbOnA dans la précédente livraison de Maudit Tangue, on tombait dans du gros heavy metal HxC. A croire qu'on aime le guttural avec des grosses guitares à Tana. C'est plus punk à Nairobi avec Powerslide ou à Mumbaï avec Punk On Toast mais plus rock à Kuala Lumpur avec Carburetor Dung (allez, révise ta géographie avec le W-Fenec !). Et on termine avec la côte ouest et Sud de l'Australie (genre on ne va pas à Sydney), avec 4 autres formations qui flirtent dans l'indie rock pour New Talk (avec à nouveau une chanteuse, Maudit Tangue aime la parité) ; le punk avec Last Quokka qui se définit comme le groupe punk antifa de la ville la plus isolée de la planète, à savoir Perth ; le punk anglais de Zero Dent, même s'ils sont très loin de Londres puisqu'eux aussi paumés à Perth, et on termine avec les foutraques Sobaka qui définissent leur style comme de la polka slave thrash, ...et ça colle pas mal avec leur titre «Bunya brutva». N'en jetez plus la coupe est pleine !

Une fois de plus, Maudit Tangue tire des lignes par delà l'océan Indien pour réunir 29 groupes qui pourraient faire une très belle affiche homogène et appétissante. Reste à trouver une compagnie aérienne qui prenne pas cher pour se faire ce rock trip pour ceux qui veulent voir tout ce beau monde en live. Sinon, il n'y a qu'à se repasser cette cinquième livraison.

■ Eric

SCARLET REBELS

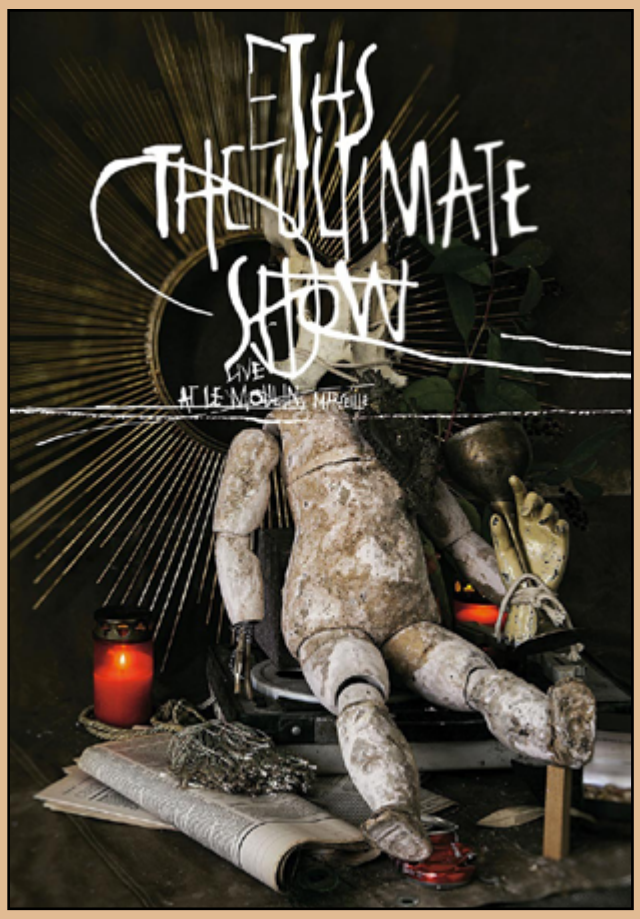
Show your colours
(Rock Of Angels)

Alors là, on est bien. Mais alors vraiment bien. Plus que bien, même. Installe-toi confortablement dans ton canapé, fais chauffer ta hi-fi, enfourne Show your colours, premier album de Scarlet Rebels, et régale-toi ! La seule condition pour que tu passes un bon moment est que tu sois amateur de guitares, de mélodies et que tu tombes systématiquement dans le panneau quand il s'agit d'un bon (voir d'un très bon) disque de classic rock.

Et bien entendu, je suis tombé dans l'embuscade de Scarlet Rebels, «jeune» groupe britannique comptant dans ses rangs trois anciens VOiD (tu ne connais pas ? moi non plus, mais c'est repris dans la bio, c'est que ça doit être suffisamment important, aussi important même que le fait que le claviériste du groupe soit le neveu du génial Pete Townshend des Who) et publiant son premier album après moins de deux ans d'activité. Je ne vais pas te mentir et tu l'auras vite compris avec ce début de chronique, Show your colours a tout pour plaire et Scarlet Rebels fait tout pour te plaire ! Que ce soit en mode hard rock («No one else to blame» ouvrant admirablement le disque, «Head's in the ground» que n'aurait pas renié Velvet Revolver, «Nothing to say»), classic rock («You take my breath away», le AC/DCien «Save me», «Can I open my eyes») et même ballade («Heal», «Blind by the pain» ou «Returning light»), Scarlet Rebels est à l'aise dans tous les styles proposés, même si je reste persuadé que le groupe se sublime quand ça riffe à tout va. À la manière d'un Night Ranger, nos Rebels proposent un album calibré pour le succès en mode «ready to rock» où tous les intervenants réalisent de petites merveilles. Bien entendu, les guitares sont tantôt heavy, tantôt sublimes, la rythmique est au poil et les voix sont juste parfaites. Et je ne te parle pas de la prod' qui est juste énorme.

Je me suis donc fait avoir et les hymnes à guitares de Scarlet Rebels résonnent encore dans ma petite tête. C'est stéréotypé à souhait et c'est fait pour que ça marche. Mais le résultat est sans appel : j'adore. Le groupe tombera peut-être dans les oubliettes du rock dans six mois mais qu'importe, j'ai passé un bon moment. Un très bon moment même. Je suis faible, je sais, mais je le veux bien !

■ Gui de Champi



ETHS

THE ULTIMATE SHOW

(Edza Films / Kick Your Eyes)

Ceci n'est pas une chronique ! Mais un article à titre informatif... Honte sur nous, mais on n'est pas équipé de Blu-Ray et donc on est bien incapable de lire l'énorme coffret offert par Eths à ses fans puis désormais à tous ceux qui le voudraient... Dans ce gros gros BluRay, tu peux (re) vivre leur concert au Moulin (Marseille; 2017) ou celui des Eurockéennes (Belfort, 2005) et découvrir le groupe au travers de plus de 4 heures d'images rares voire inédites depuis l'enregistrement de Samantha jusque la fin du groupe (et des extraits du concert parisien de 2017) en passant par des tonnes de photos et tous leurs clips. On ne l'a pas vu mais il y a fort à parier que c'est en béton armé, en tout cas, le concert des Eurocks était énorme, on le sait, on y était !!:

■ Oli

BARNS COURTNEY

404

(Mercury)

Si le nom de Barns Courtney ne t'est pas familier, tu peux tout de même connaître son tube «Champion» souvent utilisé dans le sport ou dans les jeux vidéos, l'Anglais a quelques connections avec le monde de l'entertainment puisque ses titres sont régulièrement utilisés comme bande-son. Après The attractions of youth (2017), le revoici avec un album sous le bras et l'occasion de démontrer que sa science du hit ne se résume pas à quelques titres à l'efficacité certes redoutable mais aussi critiquable car correspondant aux canons actuels. Puisant dans les ressorts du blues et du folk, le gaillard sait manier les machines à arrangements, les samples et les rythmiques qui prennent aux tripes, le tout pour créer une atmosphère qui réussit à la fois à toucher l'auditeur et à parcourir un stade entier. Alors si tu te sens un peu seul et perdu, tu peux écouter 404 et tu pourras chantonner avec des amis imaginaires ces chansonnettes ultra catchy et taillées pour devenir des succès. A moins que tu ne le fasses déjà sans savoir que ces tubes sont signés Barns Courtney ... Si tu veux t'auto-(dé)tester, cherche les clips de «99», «You and I» ou «Hollow» (d'un haut niveau d'auto-dérision), autant de preuves que le gars a un talent fou et ne s'en sert pas forcément pour plaire au monde entier mais avant tout pour se faire plaisir.

■ Oli

MANNEQUIN PUSSY

Patience
(Epitaph)

C'est le début de l'été et un pote, qui a généralement bon goût (coucou Brice), poste un clip en annonçant son futur gros coup de coeur de l'année. La curiosité n'étant pas toujours un vilain défaut, je clique, intrigué par le nom du groupe, originaire de Philadelphie et déjà auteur de deux disques avant celui ci, mais surtout par le label. Epitaph me ferait encore découvrir des groupes cools en 2019 ? Le clip en question, «Cream», est pas mal, avec des couleurs seventies très kitsch quand la musique, elle, sonne nineties à fond, Hole et la bande à Courtney Love en tête. En parlant de trou, je décide donc de creuser un peu ce Patience et grand bien m'a pris. Impossible de ne pas penser à cette période bénie et toute la vague grunge/alternative rock. J'avais déjà ressenti cela en écoutant le très bon premier album des Anglais Milk Teeth mais c'est encore plus prégnant ici et moins cliché. Il y a vraiment une touche Mannequin Pussy, apportée notamment par la guitariste/chanteuse Marisa Dabice. Elle ne chante pas ses textes (traitant pour beaucoup d'agressions, de violences domestiques et de la condition féminine en général) mais les incarne, les habite, te les sussure à l'oreille par moments («High horse»), pour mieux les hurler et te les balancer à la gueule comme dans les très punks «Drunk I» ou «F.U.C.A.W», toujours à la première personne. On trouve aussi des morceaux plus classiques comme celui qui donne son nom à l'album, digne du meilleur de The Distillers ou encore «Who you are», qui parvient néanmoins à nous surprendre avec son accélération à partir du milieu. Très chouette découverte donc, même si avec ses dix titres pour vingt-six minutes on en redemande. Va falloir attendre et prendre son mal en patience...

■ Guillaume Circus

OH SEES

FACE STABBER

(Castle Face / Differ-Ant)

Quasiment un an jour pour jour après le lancement du ténébreux Smote reverser, la bande du stakhanoviste américain John Dwyer remet le couvert avec Face stabber, leur 22ème album depuis 2003. Et ce n'est pas pour 40 minutes puisque le disque contient 1h20 de musique à travers 14 titres (dont un comptant une vingtaine de minutes). Alors, soit le groupe en garde beaucoup sous le pied, soit la phobie de ne plus être sur la route ou en studio est trop forte, ou autre explication bancale : ces types sont des cyborgs du son. Franchement, on n'est pas loin de le croire vu le résultat absolument magique et de classe mondiale obtenu sur ce dernier méfait des Oh Sees.

Si Face stabber est si long, c'est tout simplement parce qu'il rassemble en son sein un nombre important de plages faites d'improvisation sous contrôle, que sans doute certains qualifieront sans retenue «d'expérimentales», pour que le résultat colle au mieux aux prestations scéniques de cette formation à deux batteurs, à l'image de «Scutum & scorpius» qui pendant 14 minutes laisse défiler notes sur notes à la fois furtives et étirées. Mais très souvent, ces jams, au sein desquels la basse ne respecte même plus les silences, se retrouvent à l'intérieur de formats beaucoup plus courts où des instruments comme le saxo («The experimenter») ou le mellotron («Henchlock») s'expriment sans retenue. Oh Sees n'a pas tout chamboulé non plus, le groupe se sent confortablement bien dans sa formule 70's teintée de krautrock («The daily heavy», la très CANienne «Snickersnee»), de rock psychédélique («Fu Xi», «Psy-ops dispatch») et de heavy-punk («Gholü», «Heartworm») sans refouler d'autres styles comme le funk et le prog-rock par exemple, ou même l'ambiant avec le mystique «Captain loosely» !

Cette nouvelle galette, qui rend hommage au guitariste Greg Enlow (membre de Living Grateful et The Strange Boys) décédé en mars dernier à l'âge de 33 ans, est intense et se démarque aussi et surtout par un équilibre imparable dans la variété des sons (une douzaine d'instruments), dans les types de compositions (longues, courtes, avec et sans impro), et dans l'approche des ambiances fournies (dansantes, hypnotiques, violentes, calmes...). Une attention de la formation pour ses auditeurs ou fans afin de leur montrer que dans la continuité, il est toujours possible d'éviter l'écueil de la redite. Et de prouver par la même occasion que le rock n'a jamais été aussi vivant.

■ Ted

LIVINGSTONE

Turn bizarre
(Monstre Sonore)

C'est un réel plaisir de retrouver Livingstone qui vient de sortir il y a quelques jours Turn bizarre, son troisième album studio. Une faille spatio-temporelle m'a fait louper le précédent disque en 2017 (mea culpa) mais du coup, je me rattrape avec cette nouvelle livraison. Voilà bien un groupe dont je ne sors que trop rarement les disques de ma discothèque et dont chaque nouvelle sortie est un bon prétexte pour me faire une cure de bon son. Et de bonnes chansons.

Car oui, Livingtsone, depuis ses débuts, sait écrire de bonnes chansons. Les exécuter aussi. Et au fur et à mesure de ses expériences (en studio et en live), l'ensemble devient de plus en plus solide, compact et accrocheur. Le groupe, évoluant dans un mix parfait entre bluesgrass épais (l'excellent «Nowhere feels like home» et la participation de l'artiste malien Abou Diarra, «Feel I can...», «Love is a race» et la guitare du bluesman Fred Chapellier), stoner (période mélodique de Queens Of The Stone Age en tête - «Turn bizarre», «Secret nights), garage et rock («Fast burn» avec l'insupportable Didier Wampas, «Just need to piss»), bénéficie d'une production presque idéale pour le style : rêche, brute, sans artifice. Et même si à certains moments, on aimerait que ça décolle davantage avec un coup de folie, Livingstone maîtrise à la perfection ce style qu'il a réussi à s'approprier de fort belle manière.

Jamais dans la démonstration et toujours dans un souci d'enrichir une entité plutôt que de mettre en avant une individualité, Livingstone propose (une nouvelle fois) un album plaisant, avec des sonorités riches et variées et des morceaux entraînants. Comptez sur moi, ce groupe est une valeur sûre.

■ Gui de Champi

ELECTRIC JAGUAR BABY

Electri Jaguar Baby
(El Diablo Records - Slie of wax)

Depuis 2016, le bébé jaguar électrique biberonné à la grosse fuzz avait déjà donné quelques coups de crocs de lait bien convaincants. À raison d'un EP annuel, dont le 5 titres Old songs from beyond, dévotement chroniqué dans le mag #33, Electric Jaguar Baby a maintenant grandi et sort son premier LP éponyme. Neuf tracks de psyché-rock enrobés d'une épaisse couche fuzz qui enveloppe l'espace tel le nuage radioactif dans «The incredible shrinking man» (un vieux film des années 50, mais comme l'artwork des Electric Jaguar Baby tourne autour des vieux films de cette époque, avec une mention spéciale pour ceux de Russ Meyer, la métaphore peut être appropriée). Musicalement, Frank D et Antonio D savent jouer de leurs instruments, guitare et batterie, et de leurs voix pour proposer des titres plutôt pêchus comme «Backstabber» qui entame la galette, plus acid comme «Geddit», plus rock psyché avec «Soul creeper». Et puis à deux, c'est bien, mais comme c'est leur premier LP, autant inviter quelques guests pour accompagner leurs chants marqués seventies. Et tant qu'à faire, autant la jouer international avec la Ricaine Bonnie des Death Valley Girls, le Chilien Gabriel des Mephistofeles. Mais aussi inviter le voisin lyonnais Mark des 7 Days Before, qui apporte une tonalité particulière avec son hip-hop fusion. Le bébé jaguar électrique continue de bien grandir et de s'émanciper. Il a les griffes qui poussent, les crocs qui s'aiguisent et le fuzz qui lui électrise les moustaches, ...et nos oreilles avec délice.

■ Eric

1KUB

French kiss

(Autoproduction)

En plus de 20 ans de W-Fenec, on a reçu pas mal de trucs qui sortent de l'ordinaire pour assurer la promo d'un album mais jamais un groupe n'a été aussi loin que 1Kub qui a mis tous les atouts de son côté pour qu'on parle de son French kiss. Et c'est réussi. Le sensuel glaçon de l'artwork a beau être émoustillant, leur indus-disco a beau être dansant, Alexandre Lambert a pensé qu'envoyer l'album dans une petite boîte en bois entourée d'un cocon de carton où sont collées des photos et y adjoindre une rasade d'alcool (une mignonette emblématique de 5 cl, c'est forcément bu avec modération), des cacahuètes, deux verres et des kub de glace en granit pourrait marquer les esprits. Et un petit carton explique comment profiter du tout... Alors soit mon alcoolisme est connu, soit il faut être un peu bourré pour apprécier 1Kub ! Je penche plutôt pour la deuxième solution car cet électro-indus là a beau avoir quelques côtés froids, il cherche clairement à faire la fête. Pour me voir en train de me déhancher, il va falloir plus qu'un verre et les quelques watts de mon système hi-fi mais je me tiens prêt à jumper et à gueuler «Ensemble» au fin fond d'une cave ou dans un after show juste avant l'apocalypse car entre EBM et cyber-hallucinations, French kiss embrasse plusieurs genres et démontre que des machines peuvent exciter des hommes.

■ Oli

REDEMPTION

Angel
(Autoproduction)

Si tu suis un tant soit peu l'actu métal en France, Redemption ne t'es pas inconnu. Parmi les particularités du groupe lorrain, celle notamment d'avoir ouvert pour le Hellfest 2018.

Mais ce qui rend le combo sympathique, c'est que le trio thrash métal est composé d'un papa bassiste et de ses deux fistons encore mineurs (tout jeu de mot avec la région d'origine du groupe est proscrit). Mais sinon, musicalement, ça tient la route ? Et bah oui. Carrément, même. Car à défaut d'être original (l'influence majeure du groupe qu'est Metallica période Black album saute aux oreilles), l'ensemble est bien foutu et surtout parfaitement exécuté. La paire basse/batterie est irréprochable, ça riff à tout va et la voix de Mat est bien en place. Pour un premier EP, on peut dire que c'est du sacré bon boulot, même si le thrash/heavy saupoudré de rock'n'roll bénéficie d'une production qui mériterait un peu plus de puissance. Car pour le reste, que ce soit le contenu et le contenant (sauf peut-être l'intérieur du digipak), c'est efficace, énergique, en place, pas tape-à-l'œil et surtout, ça respire l'amour de la musique.

Allez les gars, continuez comme ça ! Affranchissez-vous de l'influence prédominante des quatre de Cisco et revenez vite avec un album qui déboîte !

■ Gui de Champi

Photo @ Trash Graph

MASS HYSTERIA

HELLFEST

(Verycords)

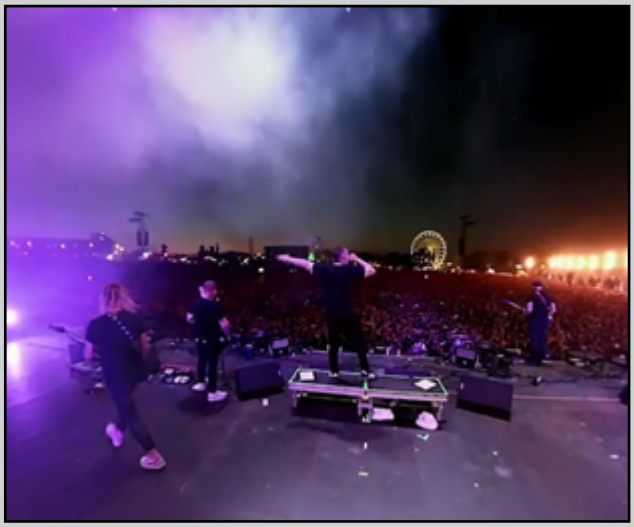
Après Montréal, Toulouse, Paris par deux fois (A l'Olympia et Le Trianon), voici le cinquième live officiel de Mass Hysteria avec ce Hellfest enregistré en juin et dans les bacs dès l'automne ! Digipak sobre en noir et blanc éclatant (pour cette version CD/DVD), je choisis le DVD et on peut envoyer le lourd...

Derrière un grand drap siglé Mass Hysteria, la pression monte et c'est avec «Reprendre mes esprits» qu'un de mes groupes préférés attaque son set, Mouss joue déjà avec les mots «direction Clisson» plutôt que «Misy» et exhorte le public, «ça va aller», derrière la scène, un énorme écran fait vibrer leur logo, un mur de fumée apparaît en rythme alors que les multiples écrans géants sur les côtés de la scène balancent les images captées par les caméras ou d'autres. La MainStage du Hellfest, c'est un truc énorme et en ce jour de la fête de la musique, les Mass sont le huitième groupe français à la fouler (après notamment Klone, Lofofora, No One Is Innocent, Ultra Vomit et avant Gojira), il est un peu plus de 22h mais la nuit n'est pas encore tombée, alors si ce début de concert («Positif à bloc» puis «World on fire» et ses flammes) annonce un sacré show, il faut attendre un peu plus d'obscurité pour en profiter pleinement. Avec «Vae soli», la température monte, les couleurs se réchauffent et que ce soient les plans larges (quelle putain de foule devant la scène) ou les plans serrés (la qualité est tip top). Le temps de lancer le circle pit et «Nerf de bœuf» que sur plusieurs dizaines de mètres de large, la vision est occupée par les stries sur les écrans, y compris le tien, l'effet est garanti. Onde de choc en action ! Forcément, les flammes reviennent sur le «Prenons feu» de «Se brûler sûrement», ok, c'est pas Rammstein mais ça le fait quand même ! Frissons sur le cœur de «Tout est poison» (je kiffe même dans mon salon), l'occasion de signaler que le son est énorme, certainement plus propre que pour le public ce soir-là et que le mixage réussit le bon équilibre entre le groupe et l'armée des ombres. Les soldats dessinés de «L'enfer des dieux» s'affichent partout, les feux se rallument comme pour célébrer les citoyens connus tombés à cause de l'amour des Dieux, c'est toujours émouvant. Les poings dressés vers les cieux se mettent à mouliner, c'est «Chiens de la casse», stroboscopes puis teintes bleutées, le light show continue... On y ajoute les images iconiques de «Contraddiction» et

on peut péter les plombs ! Gravé pour l'éternité, voici la version live d'un de mes nouveaux chouchous, «Arômes complexes» qui a le droit à une petite vidéo (même plusieurs car les écrans en diffusent des différentes) et le passage explosif carrément jouissif. C'est clairement «Plus que du métal», titre qui sied aussi à ce festival hors normes qu'est le Hellfest et qui offre un Wall of Death impressionnant. Une heure ça passe trop vite et c'est déjà le «Furia» conclusif, on met le feu dans le cerveau mais aussi sur scène, merci, tout était juste génial.

En bonus, on a un autre concert au Hellfest, celui de 2013, plus tôt dans l'après-midi (vers 16h), le groupe joue quasiment sans light show mais n'en a pas besoin pour foutre le feu à la Main Stage 2 avec un paquet de titres extraits de L'armée des ombres dont quelques-uns qui ont depuis disparu des set lists comme «L'esprit du temps», «L'homme s'entête», «Pulsion» ou «Vertige des mondes». On a même le droit à ce qui était devenu traditionnel, le «P4» dans la fosse avec un gigantesque circle pit... Et si «Furia» est toujours au menu des concerts, on ne trouve pas toujours Poun (Black Bomb A) et surtout Nico (The Arrs) pour dynamiter un titre déjà explosif... Et le concert se termine sur quelques riffs de Slayer pour rendre hommage à Jeff Hanneman. On peut également prolonger l'aventure avec un code qui, sur le net, nous amène au cœur du live de 2019 avec une caméra à 360° que l'on dirige comme l'on veut depuis le centre de la scène, bluffant et immersif, c'est clairement le futur des sensations live avec une réalité virtuelle bientôt plus vraie que nature... Enfin, le DVD s'accompagne de sa version CD, toujours agréable, je le répéterai toujours, notamment pour ceux qui passent du temps dans leur bagnole ou sont multi-tâches et apprécient de s'en foutre plein les feuilles sans se faire hypnotiser par un écran.

■ Oli



Live à l'Autre Canal (Nancy)

La dernière fois que j'ai vu Mass Hysteria, c'était déjà à l'Autre Canal, SMAC de Nancy, avec mon ami Oli. J'en avais gardé un bon souvenir, mais sans plus. Non pas que la prestation n'ait pas été à la hauteur, loin de là, mais disons que je suis nostalgique des trois premiers disques, et que les dernières prods ne m'ont pas fait rêver. Ce groupe a marqué mes 20 ans, alors braver le froid lorrain et la fatigue n'ont pas été un obstacle.
Pour un mercredi soir, la salle est copieusement garnie. Je loupe la première partie et j'attends de pied ferme le quintet parisien à la production scénique de plus en plus importante. Ayant visionné Hellfest, dernier blu-ray du groupe fraichement sorti, j'ai une petite idée de la setlist qui sera proposée ce soir et sans surprise, c'est « Reprendre mes esprits » qui ouvre le bal. Le jeu de lumière est déjà mastoc, et le public mange déjà dans la main de Mouss qui en profite allègrement. Ecart de générations, Mass Hysteriaprofite d'un renouvellement de son public toujours acquis à sa cause. Et c'est légitime tellement le groupe est un rouleau compresseur ce soir, ou presque (deux morceaux nécessitent d'être redémarrés). Seul bémol de taille : le son, terriblement petit, sans profondeur et manquant allègrement de basse. Incompréhensible tant le groupe a toujours bénéficié d'un son façade pachydermique. Un mauvais soir pour le sondier, au contraire du lighteux en pleine bourre ! Mouss communique (même s'il pourrait se dispense de certaines interventions) et le groupe fait part belle aux années Verycords dans le déroulement des morceaux. Mais quand il s'agit d'attaquer les standards des deux premiers disques, je retombe en enfance (ou presque) et je chante à tue-tête comme en 99 au Terminal Export (jolie mémoire Mouss !).
Au final, un bon moment biaisé par un son façade en dessous de tout. 25 ans après (ou presque) et ce sans interruption, Mass Hysteria est toujours là. Et rien que pour ça, Repect (to the dancefloor) les gars !

■ Gui de Champi

GLITTERER

Looking through the shades

(Anti-)

Tiens, je vais te dévoiler un secret interne à notre organisation. Oli, notre rédac chef vénéré (et parfois véner, ou souvent énervant, mais là n'est pas le sujet) reçoit beaucoup de disques. Pourquoi lui ? Par ce que c'est le chef. Ne te pose pas trop de questions. Et il écoute tout (sauf les prod' métôl d'un obscur label allemand qu'il jette systématiquement, mais encore une fois, là n'est pas le sujet). Donc, Oli, notre rédac chef vénéré reçoit beaucoup de disques et il écoute tout. Et notamment Glitterer qu'il a eu bon soin de me confier pour que je puisse à mon tour écouter et surtout en parler. Ou écrire. Enfin, bref tu as compris. Parce qu'il pense que ça pourrait me plaire («tu verras, c'est un peu à la Weezer») et que je pourrais trouver les bons mots. Je pense que c'est aussi et surtout pour se décharger (au sens noble du terme) et mettre le paquet dans sa chronique de Mass Hysteria. Bref (coucou Guillaume Circus). Voici donc ma chronique de Glitterer.

Glitterer, c'est le projet solo (mais vraiment solo car il est tout seul) de Ned Russin, également bassiste au sein du trio punk hardcore américain Title Fight. En 14 titres et 21 minutes, armé de guitares, d'une basse et d'un clavier Bontempi (eh oui), Glitterer va te faire voyager dans les stratosphères de la pop, du punk et du post hardcore synthétique. Rien que ça. En lançant Looking through the shades, dans ma hi-fi le temps de me faire un café, il s'est passé tellement de choses pour mon appareil auditif que je n'ai pas pu m'empêcher de relancer immédiatement le disque une deuxième fois. Car Glitterer, en proposant des chansons courtes (moins de deux minutes) et simplistes, va à l'essentiel et on se surprend à fredonner les refrains qu'une nouvelle plage a déjà commencé. Frustrant, certes, mais enivrant. Un mix que ne renierait pas Weezer donc, mais aussi les Cure, Sonic Youth, Dionysos à ses débuts et pour certains aspects Dave Grohl ou Frank Turner.

Car oui, il faut bien appeler un chat un chat : Glitterer, avec Looking through the shades, vient de faire chavirer mon petit cœur de rocker. Certains diront qu'il ne faut pas grand-chose pour que ça arrive. Moi, je dis juste merci à Oli de m'avoir permis de parler de ce disque qui m'a vraiment bouleversé.

■ Gui de Champi

VERDUN

Astral sabbath

(Deadlight Entertainment / Throatruiner Records)

Mieux vaut que les astres ne prennent jamais de repos, car si lors de leur shabbat, la Terre est en proie à ce que nous promet Verdun, on est mal. Leur doom poisseux s'abat sur nous après une courte intro qui serpente jusqu'à nos oreilles et amène derrière elle un mur de son gras et lourd. Guttural et ultra-saturé, le retour des Montpelliérains n'a rien de spatial ou d'extra-terrestre, il est plutôt sous-terrestre tant les forces en présence sont telluriques. La guitare comme la basse labourent, la batterie passe des coups de herse réguliers et le chant sème le désespoir. Si tu es enclin à la dépression et à l'hyperacousie, il faut impérativement passer ton chemin car ce n'est que le début d'approximativement une heure magistrale de métal sludge ténébreux. Étirés et matraqués, les riffs nous assomment, le côté répétitif de «Darkness has called my name» apporte une sensation d'enfermement qui éloignera les claustrophobes mais ravira les maso amateurs du genre. Le break épuré avec une petite guitare au cœur du titre casse l'ambiance mais ne nous sauvera pas. L'interlude porte bien son nom, claire et courte, cette pause était nécessaire avant de plonger plus profondément dans l'opus. Même si le chant de «Venom(s)» est un peu plus léger, ça reste grave et ce qu'il perd en poids, le groupe le gagne en tranchant, avec un peu plus de nerf, on se rapproche des territoires post-hardcore et ça aussi, ce n'est pas pour nous déplaire... Et tant pis, s'il faut que la guitare nous lacère, on continue le chemin tortueux en leur compagnie, «L'enfant nouveau» est une promesse d'un avenir meilleur, non ? En fait, non. Verdun hache également menu la chair fraîche même s'il faut bien admettre que le groupe semble chanceler au moment d'asséner le dernier coup, une petite clarté venant brouiller les esprits. Le chant varie encore sur le final «Astral sabbath» distillant un petit zeste d'incantations et quelques souplesses mélodiques mais l'essentiel du propos et de la tonalité reste massif et impressionnant, le travail sur la voix, les rythmes et les distorsions, c'est juste pour montrer l'étendue de leur talent et s'assurer de nous mettre une claque monumentale.

■ Oli

INTERVI OU : VERDUN

POUR CETTE INTERVI-OU, C'EST FLORIAN, LE BASSISTE DE VERDUN QUI MONTE AU FRONT, DEPUIS LA TRANCHÉE, PAS LE TEMPS DE DÉVELOPPER, IL FAUT ÊTRE EFFICACE ET TANT PIS SI CERTAINES DÉCISIONS SONT REMISES À PLUS TARD. BRANLE-BAS DE COMBAT !

Histoire ou Géographie ?
Histoire.

Francie occidentale ou Francie médiane ?
Oulah ! Une question d'histoire et de géographie ! La moitié du groupe est originaire du côté occidental et l'autre du côté médiane…

La Meuse ou le Lez ?
Le Lez.

Nivelle ou Joffre ?
Aucun des deux.

Ossuaire ou Mémorial ?
La visite de l'ossuaire de Douaumont nous a sacrément marqués !

Poilus ou barbus ?
Barbus.

Astral Doors ou Black Sabbath ?
Black fucking Sabbath !!!

Mathieu ou Cyrille ?
Difficile de choisir entre un bon gardien et un bon avant-centre…

Throatruiner Records ou Deadlight ?
Throatruiner pour le vinyl, Deadlight pour le CD, sans oublier Breathe Plastic pour la cassette !

Pré-commande ou crowdfunding ?
Pré-commande.

Français chanté ou russe écrit ?
Français chanté.

Sludge ou Doom ?
Sludge.

Post Hard Core ou Métal ?
Meutol.

The Black Sheep ou Victoire 2 ?
The Black Sheep c'est la maison !

Hellfest ou Roadburn ?
Les deux.

Des cendres ou décembre ?
Des cendres parce qu'on aime les jeux de mots foireux.

Lofofora ou Mudweiser ?
Lofoweiser.

Beyond the Black Rainbow ou Mandy ?
Pas vu Mandy mais la présence de Nicolas Cage lui donne une petite longueur d'avance.

Facebook ou Bandcamp ?
Bandcamp !

Split EP avec des compos ou Split EP avec des covers ?
Les deux !

Merci L.O et merci Florian et les Verdun.

Oli
Photo : Yann Buisson

PORCUPINE TREE

The Incident
(Roadrunner)

Après un remarquable Fear of a blank planet, Porcupine Tree revient avec un album conceptuel traitant de The incident ou comment une vie peut basculer à partir d'un petit évènement... Les 14 titres sont autant de pièces d'un même puzzle et suivent une même ligne directrice musicale, plutôt pop et dans l'esprit plus proche de Deadwing et In absentia que de l'oeuvre précédente où parties indus et métal pointaient leur nez.

L'inquiétante mise en bouche passée, «Occam's razor», un premier déluge de riffs nous assome et Steven Wilson s'emploie à calmer la tension avec toute la douceur de sa voix. Chant mélodieux, échos, petits sons, tranquillité d'un côté, ciel obscurci par les guitares et les rythmes de l'autre, Porcupine Tree joue sur la promiscuité d'ambiances différentes pour nous séduire et sait étendre les moments pour casser nos défenses («The blind house»). «Great expectations» et «Kneel and disconnect» sont ensuite coupés en deux courtes pistes même si l'une est le prolongement naturel (au piano) de l'autre et se propage aux premiers instants d'un autre temps fort («Drawing the line»), l'air s'électrifie et prépare nos oreilles à des sons sourds, ceux de l'éponyme «The incident» dont la première partie, très sombre (When a car crash gets you..., c'est d'ailleurs cet incident vécu par qui a donné l'idée de l'album), s'oppose à la fin du titre, toute en luminosité (I want to be loved). On vit ensuite une sorte d'intermède (davantage «The yellow windows of the evening train» que «Your unpleasant family» qui peut être entendu comme un mini titre d'une centaine de secondes) et on peut gravir le sommet de The incident : «Time flies», le temps passe pour Steven Wilson qui, après quelques minutes, honore ici musicalement deux monstres des années 70 : King Crimson et Pink Floyd (comment ne pas y penser quand on entend les déchirements de la guitare ?). Après ce délicieux moment, le jeu s'accélère et s'alourdit («Octane twisted», «Circle of manias») avant que «I drive the hearse» ne close l'incident en le déliant lentement...

The incident n'en est pas pour autant terminé, infatigable compositeur, l'auteur en solo de Insurgentes en début d'année, ajoute 4 morceaux qui ne trouvaient pas leur place dans le concept, sur un deuxième CD, on découvre donc des pistes plus anecdotiques où Porcupine Tree s'essaye à des choses un peu différentes sans que cela soit forcément concluant (le hâché «Bonnie the cat», le lancinant «Black dahlia»), seul «Remember me lover» nous fera revenir sur ce disque «bonus» quand on sera lassé de The incident, pas tout de suite donc.

The incident est, à ce jour, le dernier album de Porcupine Tree, Steven Wilson a fait plusieurs déclarations d'abord disant que ce ne serait plus jamais un «projet principal» puis «ce groupe n'existe plus». Bref, si on veut poursuivre l'aventure, il faut le suivre en solo ou à travers ses autres projets...

■ Oli

W(ho's next)-FENEC

NAUTE

MAOTFA

ELASTIK

7 WEEKS

DEWOLFF

MATA HARI

LOFOFORA

LINDEMANN

RAISED FIST

VON PARIAHS

MARS RED SKY

OISEAUX TEMPÊTE

THE MAGPIE SALUTE

GLIDE ON THE BLACK CLOUD

...

NIRVANA
VRP
SYSTEM OF A DOWN
motörhea

DANS L'OMBRE : OLIVIER AT(H)OME

LES DEUX FRÈRES LAICK, STÉPHANE ET OLIVIER, SONT PRESQUE AUSSI VIEUX QUE NOUS ! ENFIN LEUR LABEL AT(H)OME, CELUI ÉTABLI À LA SUITE DU LABEL JAFF QUI AVAIT INAUGURÉ UNE LONGUE COLLABORATION PUISQU'ELLE CONTINUE. CHEZ JAFF, ILS AVAIENT CONVAINCU ENHANCER OU LOFOFORA, CHEZ AT(H)OME DE NOMBREUX GROUPES SONT PASSÉS DEPUIS 2002 COMME SEVEN HATE, AQME, SLEEPPERS, SEXYPOP, HOUSTON SWING ENGINE, UNCOMMONMENFROMMARS, PROHOM, MASS HYSTERIA, BLACK BOMB A, THE HYÈNES, MLCD, LES TAMBOURS DU BRONX... LARGEMENT DE QUOI SORTIR DE L'OMBRE !

Quelle est ta formation ?
Somme toute assez classique : Sup de Co après avoir passé un DUT Tech de Co.

Quel est ton métier ?
Co-fondateur du label At(h)ome et en charge de tout l'opérationnel du label : achats, fabrications, promo et coordination de tout ça sur chaque lancement.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
Label indépendant.

Ca rapporte ?
Tout est une question de perspective (rires). Si tu fais ça pour être millionnaire tu t'es trompé de métier, si tu considères que vivre de ta passion c'est un luxe alors je suis très riche.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
Bah écoute j'ai 49 ans et pour mon premier concert de rock j'en avais 12, c'était Polyphonic Size et un groupe de rock de ma région, Longwy, nord de la Meurthe Et Moselle, Les Hystéros Pompés. C'est là que j'ai commencé à écouter du rock et à aller à des concerts et je n'ai jamais arrêté depuis. Je suis directement rentré dans la musique à la fin de mes études chez EMI puis j'ai monté un premier label indépendant en 2000 et At(h)ome en m'associant avec Stéphane mon frère entre 2001 et 2002.

Une anecdote sympa à nous raconter ?
Il y en a beaucoup. Peut-être la sécu de l'Olympia complètement débordée par le public de Svinkels qui après avoir pillé le bar, il n'y avait plus de bière avant le début du concert de première partie !, fumait partout dans la salle. Ce jour-là j'ai vraiment vu du désespoir dans les yeux des vigiles.

Ton coup de cœur musical du moment ?
Alors j'aime bien Last Train, je les ai découverts en live pour quelques titres sur un plateau radio en novembre et j'ai trouvé ça très cool.

Es-tu accro au web ?
Non pas vraiment, je n'ai même pas configuré mon téléphone pour recevoir mes mails pro'.

A part le rock, tu as d'autres passions ?
Oui de nombreuses, diverses et variées et dans le désordre : le vin, faire la cuisine, la lecture que ce soit des polars, de la BD, de la SF, les motos GP et je n'essaye même pas de me soigner.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Pas du tout !

Merci Olivier et At(h)ome !

■ Oli

1219